

MAGDA CONTINO

LE MONSIEUR DES RUINES



2^{FES}

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

France et Colonies 80 fr.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 3 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 8 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies... UN AN : 35 fr.

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C90914

**LE MONSIEUR
DES RUINES**

C20914

MAGDA CONTINO

LE MONSIEUR DES RUINES



ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^t LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LE MONSIEUR DES RUINES

CHAPITRE PREMIER

La vieille Catherine posa la soupière fumante et fleurant bon sur la table massive de la cuisine et, sans façon, approchant son assiette, se servit la première. Lucie et Justin tirèrent leurs chaises sur le carrelage et s'attablèrent à leur tour pour le repas du soir.

A la salle à manger les maîtres avaient fini leur et, dans le vestibule, retentit soudain un rire jeune.

— Elle est gaie, la petite demoiselle, remarqua Justin, c'est-il parce qu'elle est avec son promis ?

— « Son promis »... marmotta Catherine, est-il si sûr que ça qu'il le soit ?

A quoi Lucie répondit judicieusement :

— M'est avis que notre demoiselle pourrait trouver bien mieux que ce grand nigaud de Pierre Tail-
lard !...

— Et même qu'on s'étonne dans tout Caylus que Madame ait choisi pour sa petite-fille un « préten-
du » qui n'est même pas un « monsieur », renché-
rit Justin.

La vieille Catherine qui, depuis quarante ans vivait chez Mme Fontaubert, qui avait élevé sa fille et sa petite-fille, ne put retenir un soupir :

— Ah !... bien sûr qu'une fille comme elle mériterait mieux comme mari. Pierre est certainement un brave et honnête garçon et son père est le plus gros propriétaire du pays. La Borie-Haute est une belle ferme où tout marche à la baguette. Antoine Taillard est un rude travailleur et la Jeanne sa femme, une maîtresse femme. Pierre a été bien dressé, mais il est resté, comme eux, un paysan. Et notre Rochelle est si fine ! si demoiselle ! Pauvre de nous ! Quel mariage on lui prépare !...

La bonne créature s'attendrissait, des larmes montaient à ses yeux. Elle les essuya d'un geste rageur, du coin de son tablier bleu.

Sans avoir un cœur aussi sentimental, Lucie et Justin qui travaillaient la propriété de Mme Fontaubert, s'étaient également attachés à la jeune fille ; ils convinrent que cette union n'était pas assortie.

— Madame ne peut pourtant pas vouloir le malheur de sa petite-fille, remarqua Lucie la bouche pleine, pourquoi s'obstine-t-elle à la pousser vers ce garçon ?

Justin se versa un grand verre de vin comme pour se donner le temps de la réflexion :

— On voit bien que le Pierre Taillard ne plait pas à mademoiselle. Et comment pourrait-il lui plaire ? Il est gauche, emprunté, il parle presque aussi mal que moi...

— Et mademoiselle, au contraire, est distinguée, mise avec goût. Voyons, Catherine, vous qui aimez Mademoiselle...

— Si je l'aime ! Jésus ! Ma petite Rochelle, c'est pour moi comme un ange du ciel... comme cette image qui est dans l'église, à droite... elle est aussi fraîche et rose, il ne lui manque que les ailes...

Lucie l'interrompit :

— Alors, vous qui êtes dans la maison depuis tant d'années, pourquoi ne faites-vous pas comprendre

à Madame ce que tout le monde pense, dans le pays ?

Catherine haussa les épaules :

— C'est justement parce que je connais Madame depuis près d'un demi-siècle que je ne dirai rien. Un cœur excellent, oh ! oui, mais une tête aussi dure que nos pierres du Quercy. Quand elle croit qu'une chose doit se faire, elle la fait.

— Même si elle a tort !

— Ah ! voilà, c'est que, dans cette histoire de mariage, Mme Fontaubert a quelques motifs d'avoir raison.

Lucie et Justin cessèrent de manger, la curiosité l'emporta sur l'appétit et, après avoir considéré Catherine avec étonnement, ils demandèrent simultanément :

— Madame a une raison pour lui faire épouser ce demi-paysan ?

— Vous savez quelque chose, Catherine ?

La vieille baissa la voix pour répondre :

— C'est à cause de ce qui s'est passé autrefois...

— Autrefois ? Quand ?

— Avant que notre petite Rochelle soit orpheline, quand nous n'étions pas encore dans ce domaine de la Bonnette, quand Mme Jeanne, la fille de Madame et son mari, M. Fagès vivaient encore et quand...

La vieille se tut brusquement, stupéfaite d'en avoir tant dit. Elle promena un regard embarrassé sur les visages avides de ses auditeurs et conclut d'un ton bourru :

— Tout ceci ne regarde personne ! C'est si loin ! c'est si vieux ! Ce ne sont pas des histoires pour des jeunes étourneaux comme vous.

Elle continua à bougonner entre ses dents et s'en alla vers la souillarde commencer la vaisselle du soir.

Lucie et Justin durent se résigner à ne pas en savoir davantage. Ils quittèrent la cuisine en échangeant des coups d'œil furtifs, gagnèrent la ferme et, après une dernière ronde dans les écuries, allè-

rent se coucher. Mais dans la cour, ils croisèrent un couple, Rochelle et Pierre, Ceux qui tout à l'heure avaient défrayé la conversation. La jeune fille leur adressa un gentil bonsoir et s'éloigna avec son compagnon.

— Il a dîné ici, dit Lucie à mi-voix en se penchant vers son mari. Madame le reçoit maintenant à sa table.

— Probable qu'ils sont tout de même fiancés !

— Dommage ! soupira la femme en fermant du dehors les contrevents de leur chambre.

Elle eut encore avant d'entrer un regard vers le couple qui disparaissait dans l'ombre. La pensée de ce mariage que dans son bon sens de femme du peuple elle jugeait ridicule, la poursuivit jusque dans son sommeil.

Cependant, Rochelle Fagès et le fils d'Antoine Taillard remontaient maintenant vers le jardin. Pierre avait, en effet, pris le repas du soir à la Bonnette. Il était venu, une heure avant, apporter une belle paire de poulets que sa mère offrait à Mme Fontaubert et celle-ci, en bonne voisine, avait retenu le jeune homme à dîner.

— Accompagne donc Pierre jusqu'à la grille du jardin, avait-elle dit à sa petite-fille sitôt la demie de huit heures sonnée.

Docile, Rochelle avait obéi. Une douce journée de juin s'achevait. Dans l'allée centrale que bordaient de chaque côté des rosiers du Bengale, un cocktail de parfums flottait. Il s'y mêlait l'odeur toute proche des foins coupés et celle, plus entêtante, d'œillet sauvages.

La jeune fille et le jeune homme marchaient lentement et le gravier fin crissait sous leurs chaussures. Ils ne parlaient pas.

Ce tête-à-tête que Mme Fontaubert s'était plu à susciter, déplaisait à Rochelle. Surtout, elle en sentait le danger. Pierre n'allait-il pas en profiter pour parler de ses rêves, de ses projets et, qui sait, de mariage ? A la pensée que des paroles décisives allaient peut-être être prononcées et que ce grand gar-

çon timide et, en général, embarrassé quand il s'agissait d'éloquence, pourrait ce soir à la faveur de cette nuit, de ce jardin trop beau et de ces roses trop chargées d'aromes, lui ouvrir son cœur et lui parler d'amour, Rochelle s'affolait. Alors, pour qu'il se tût, elle se mit à bavarder de tout et de rien, une de ces conversations, où l'on prononce un fatras de mots qui « garnissent ». De temps à autre, le fils Taillard lui donnait la réplique. Il n'était pas bête, mais sa timidité naturelle décuplée par la présence de Rochelle, le faisait hésiter sur les mots, chercher ses phrases, essayer de les rendre tout au moins correctes et il n'arrivait qu'à les accentuer dans le mauvais sens. Agacée, la jeune fille lui coupait la parole au milieu d'une phrase qu'il avait eu tant de mal à élaborer. Elle pensa que, puisqu'ils avaient encore quelques cent mètres à faire, il valait mieux parler de ses parents ou de propriété :

— Si vous saviez comme j'aime ce domaine de la Bonnette ! à croire que je n'en pourrai jamais partir !

— Vous n'y êtes pas née, pourtant...

— Non. Quand maman s'est mariée, elle habitait avec grand'mère un château proche de Montauban, du côté d'Albias.

— Sur la route de Paris. C'est tout près de Réalville où mon père était fermier avant de venir à la Borie-Haute... J'avais dix ans, à ce moment-là.

— Oh ! je me souviens. Autrefois vos parents cultivaient « Les Granges » qui appartenaient à une vieille cousine de grand'mère, Mlle Maréchal, et quand votre père venait au château apporter de sa part quelque belle poule ou une paire de pigeons, il vous amenait et nous jouions ensemble dans le parc.

Pierre jeta avec humilité :

— Je n'étais qu'un petit paysan bien fier d'être traité en camarade par une petite fille comme vous !

— Eh bien ! répliqua Rochelle avec une mélancolie légèrement ironique, le fils du fermier est devenu un des plus riches garçons de la contrée et la

petite châtelaine n'est plus qu'une fille ruinée.

Il protesta avec sincérité, mais avec sa maladresse habituelle :

— Qu'importe la fortune quand on est jolie comme vous !

De nouveau, elle redouta l'aveu et très vite se remit à parler :

— Cette pauvre Mlle Maréchal... elle est morte très brusquement, paraît-il... Et après, ce fut pour nous une série de malheurs... Maman et papa, en si peu de temps... Grand'mère vendit le château et nous sommes venues ici... bien seules...

Elle eut soudain un visage si attristé que le cœur du garçon se serra. Il l'aimait sincèrement et il eût voulu la consoler, lui dire des choses... Quelles choses ? et avec quels mots ? Comme toujours, il hésita et finalement n'eut aux lèvres que des banalités :

— La vie vous doit une revanche. Un jour, vous serez heureuse, Rochelle.

Elle, secoua la tête avec l'incrédulité de ses vingt ans :

— Heureuse... Je n'en crois rien. Et puis je n'aurai plus jamais ma maman. Son souvenir me poursuit. Je la revois sur son lit si blanche et si froide que j'ai crié en effleurant sa main. Et quand on est revenus du cimetière où nous avions laissé maman, quand mon père réalisa qu'éternellement il serait privé d'elle il devint comme fou. Et il partit.

— Je sais, dit Pierre pensivement.

— Il partit loin... si loin vers une terre mystérieuse... Grand'mère m'a dit qu'il est mort en exil, tout seul et, sans doute, désespéré...

Elle se tut brusquement. Sa tête blonde se courbait vers l'herbe de la pelouse et Pierre ne voyait d'elle que la nuque blanche, les cheveux dorés et la finesse du profil.

— Rochelle, dit-il avec douceur, ne remuez pas ces souvenirs, ils vous font mal. N'êtes-vous pas heureuse, ici ? Le château d'Albias était plus beau,

c'est vrai, mais vous venez de me dire que vous aimiez tant la Bonnette.

— J'ai tort de me plaindre. Et les regrets sont inutiles. Maman et mon père se sont rejoints chez le Bon Dieu, c'est sans doute mieux ainsi, puisque cela est. Et moi, j'ai grand'mère... la vieille Catherine...

— Et vous nous avez aussi, s'empresse le jeune homme, vous savez que les Taillard vous sont tout dévoués.

Il ajouta avec un sourire :

— Je suis toujours le petit garçon de jadis que vous tyrannisiez un peu et qui, enchanté de vos fantaisies, vous eût servie à genoux. Rochelle...

Il répéta deux fois : Rochelle... et sur ses lèvres elle vit trembler l'aveu, mais elle le regarda et, devant ses yeux bleus, une fois encore, il recula.

— Pourquoi vous a-t-on donné ce nom ? demanda-t-il cherchant à dominer son trouble.

— Le plus simplement du monde : je suis née le jour de St-Roch. Et je reconnais que l'idée ne fut pas excellente car je trouve ce prénom affreux.

De nouveau, Pierre s'anima :

— Rien de ce qui vous touche ne peut-être laid.

Il trouva sa phrase très bien tournée, mais Rochelle se mettait à rire :

— C'est entendu, je suis une petite merveille ! Et pourtant, j'ai un très mauvais caractère... un peu celui de grand'mère.

— Non, Rochelle, je ne vous crois pas car je vous connais depuis trop longtemps. Vous êtes charmante au contraire pour ceux que vous aimez.

— Ah ! voilà, pour ceux que j'aime ! et ils ne sont pas des masses !

Un peu ému, sentant le moment décisif arriver, Pierre tenta d'énumérer :

— Mme Fontaubert... Catherine... et moi, Rochelle. N'avez-vous pas un peu d'amitié pour moi ?

Elle cessa de marcher. Sous le clair de lune, elle considéra sans indulgence ce grand garçon simple et rustique dont sa grand'mère — elle ne savait

trop pourquoi — désirait faire son époux. Elle vit un visage aux traits indécis, aux yeux quelconques sous une abondante chevelure châtain, une silhouette déjà épaisse et lourde en dépit de ses vingt-cinq ans et, une fois de plus elle dut reconnaître qu'il ne lui plaisait pas du tout. Mais il était un camarade d'enfance, la personnification de la fidélité et du dévouement et elle ressentait pour lui une affection vraiment fraternelle, elle répondit donc avec un gentil sourire :

— Mais certainement, mon vieux Pierre, je vous aime beaucoup.

Il était trop simple pour savoir la différence entre : je vous aime et je vous aime beaucoup. Ce qualificatif détruit le verbe. Incapable d'analyser le cœur des autres et les nuances de langage, Pierre Taillard retint la phrase, pour lui si tendre, de Rochelle. Du moment qu'elle avait dit : « Je vous aime beaucoup », ingénument, il fut heureux.

La grille était atteinte. Ils se séparèrent sur une cordiale poignée de mains. Le jeune homme remonta vers la Borie-Haute, du côté de Caylus et Rochelle Fagès, lentement, revint vers la maison.

Le fait que sa grand'mère avait retenu à dîner le fils du fermier Taillard prouvait assez qu'elle s'entêtait dans ce projet de mariage. Cette certitude désolait la jeune fille. Sans doute elle n'aimait personne, aucun visage ne peuplait sa jeune imagination, elle n'était nullement romanesque et n'espérait pas la venue du Prince Charmant. Mais elle souffrait par avance des heurts qui se produiraient fatalement entre elle et Pierre. Leur éducation était tellement différente ! Issue d'une vieille famille de la bourgeoisie, on l'avait élevée dans une pension de Montauban. Pierre n'avait fréquenté que l'école primaire et encore son instruction s'était-elle arrêtée à la veille du certificat d'études, une de ces inévitables maladies de l'enfance l'ayant empêché de passer l'examen. Et son père avait ensuite déclaré qu'il était utile à la ferme. Il avait une intelligence moyenne mais ne s'en servait même pas pour aug-

menter sa culture. Evidemment, on ne pouvait lui refuser de sérieuses qualités : l'amour du travail, une nature droite et saine, un cœur généreux. Une femme pouvait être heureuse avec lui. Pourtant à la pensée du : oui qu'il faudrait bien finir par prononcer, Rochelle se rembrunit. Ses yeux enveloppèrent d'un regard désespéré le beau jardin en fleur, la chère et si douillette maison : « Nous ne sommes pas riches, disait grand'mère Fontaubert, si tu n'épouses pas Pierre, il faudra vendre tout cela, aussi ! » Vendre ! Comme jadis on avait vendu le château d'Albias. Encore une fois partir. Trouver un plus modeste asilé, un foyer un peu plus pauvre... et recommencer à s'acclimater...

Non ! Rochelle sentait qu'elle ne pourrait pas quitter la Bonnette ! Le cœur serré, elle se planta devant la maison. Les deux étages de briques roses comme on en voit surtout dans la région languedocienne, s'ornaient côté jardin d'un étroit balcon aux balustres enchevêtrés de rosiers grimpants, de chèvrefeuille et de jasmin. Sur ce balcon ouvrait la chambre de Rochelle contiguë à celle de grand'mère. Deux autres chambres aux extrémités ne s'ouvraient guère que pour des invités problématiques. Une lumière brillait au rez-de-chaussée, dans la salle à manger, Catherine rangeait la vaisselle. Une autre venait de s'allumer à la fenêtre suivante : Mme Fontaubert passait dans ce qu'elle appelait pompeusement son « cabinet de travail ». L'autre côté du vestibule était sombre, c'était la cuisine que Catherine, toujours soucieuse de faire des économies avait « éteinte » selon son expression, avant de passer dans la salle à manger. Dans la grande cheminée rustique on y faisait l'hiver de bons feux de sarments ramassés dans les vignes et Rochelle rêvait en regardant les flammes pendant que la chère Catherine radotait un peu.

Quitter tout ça !

Autour de la maison une petite propriété s'étendait. De faible importance, Lucie et son mari suffisaient à la cultiver. On y faisait un peu de blé, un

peu de fourrage, des plantes sarclées. Dans le jardin potager à gauche de la maison, il y avait une treille de beaux chasselas de Moissac et quelques arbres fruitiers.

C'est complètement idiot de pleurer sur une treille et sur quelques arbres ! Rochelle avait cependant envie de pleurer.

Comme la porte du vestibule s'ouvrait, elle se tourna vivement vers le jardin et aperçut sous la lune, la route blanche qui menait à Caylus. Elle s'y rendait à pied chaque jour pour les petites provisions, parfois à bicyclette sous les platanes qu'elle saluait au passage comme des amis. Pour des achats plus importants, elle prenait l'autobus et gagnait Montauban à 50 kilomètres et là, Rochelle trouvait ce qu'elle affectionnait le plus : de la musique et des livres. Des statisticiens très éminents ont prouvé que Montauban est la ville — toute proportion gardée — où on lit le plus.

Comme des pas faisaient crisser le gravier, Rochelle essaya de prendre un visage plus serein.

— Où donc est ma pètiote ? cria la vieille Catherine. Tu n'as donc pas peur que le loup te mange ? Rentre vite, mon petit agneau !

Rochelle, sans parler, suivit la servante à la cuisine. Catherine éteignit le feu, recouvrit avec précautions les tisons encore chauds avec de la cendre. La jeune fille pénétra sous l'auvent de la haute cheminée et s'assit sur le petit escabeau de bois qui avait été, enfant, son siège de prédilection. Elle s'accouda aux chenêts, de larges chenêts terminés par un plateau sur lequel, l'hiver, les métayers posaient leur assiette de soupe. Que de fois Rochelle elle-même y avait mis pour le petit déjeuner du matin son bol de chocolat fumant !

— Tu n'as pas l'air bien réjouie, remarqua Catherine, qui, ayant fini de balayer l'âtre et de ranger pelle et balai, s'assit sans façon auprès de la jeune fille.

— Pourquoi grand'mère veut-elle à tout prix me

marier ? Je suis si bien entre vous deux ! Quelle nécessité d'y joindre ce grand nigaud de Pierre !

— Il t'aime, le pauvre garçon !

— Mais moi, je ne l'aime pas !

— Bah ! ma pitchounette, assura Catherine d'une voix tranquille, tu l'aimeras plus tard.

— Crois-tu ?

— Bien sûr. Quand il sera ton mari.

— Mon mari murmura Rochelle, les yeux clos, mon mari... Je ne l'avais pas rêvé comme ça... pas comme Pierre...

— Et comme qui, alors ?

— Je ne sais pas, je ne connais aucun homme pour faire une comparaison, je ne connais que Pierre. Ici, nous ne recevons personne.

— Et qui veux-tu qui vienne te dénicher ici, mon oiseau ? Pécaire ! Si tu refuses le fils Taillard, tu n'auras jamais d'autre épouseur.

— Pourquoi ?

Catherine ne répondit pas et Rochelle se prit à la considérer. Elle lui trouva l'air embarrassé et tragique en même temps. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Elle eut peur soudain comme si un malheur venait d'entrer. Elle cria presque pour répéter sa question :

— Jamais, Catherine, pourquoi ?...

— Ah ! voilà, demande-le à ta grand'mère.

— J'y vais, fit Rochelle brusquement.

Et elle se dirigea vers le cabinet de Mme Fontaubert qu'elle trouva enfouie dans un vieux fauteuil, récitant son chapelet. Rochelle savait pour avoir été maintes fois punie quand elle était enfant, qu'il ne fallait jamais déranger grand'mère quand elle était plongée dans ses prières quotidiennes. Cela et la sérénité qui régnait dans la pièce calma immédiatement la jeune fille.

— J'étais énervée, se dit-elle, et Catherine qui ne peut souffrir l'idée de ce mariage, bien qu'elle essaye de me faire croire le contraire, aura trouvé ce moyen pour que grand'mère et moi nous agitions encore cette question pénible.

Rochelle s'assit sagement à l'autre bout de la pièce, mais incapable de s'accrocher à une autre pensée elle se dit que si elle n'épousait pas Pierre tous ces chers vieux meubles qui l'entouraient et que grand'mère chérissait comme des amis seraient jetés en pâture aux antiquaires. Ils faisaient, semblait-il, un cadre à Mme Fontaubert. En dépit des revenus modestes, grand'mère avait une façon un peu désuète, certes, mais infiniment distinguée de s'habiller.

— Les restes d'autrefois, disait-elle.

Rochelle posa un regard ému et navré sur la chère tête blanche recouverte d'une mantille de dentelle noire et qui lui donnait l'air de n'être pas de ce siècle.

A ce moment, Mme Fontaubert ayant terminé le rosaire, remit posément le chapelet de buis dans son étui de cuir et, d'une voix douce, elle appela sa petite-fille :

— Viens près de moi, nous avons à causer toutes deux.

Rochelle savait bien de qui et de quoi il allait être question. Elle obéit cependant et s'assit sur un tabouret près de sa grand'mère.

— Voyons, raconte-moi un peu ce que t'a dit Pierre...

— Il ne m'a rien dit.

— Comment ! rien dit ? Mais vous êtes restés plus d'un quart d'heure au jardin !

— Il ne m'a rien dit qui vaille la peine d'être conté. Et d'ailleurs c'est moi qui ai parlé.

— De quoi ?

— De mon enfance, du château d'Albias, de nos malheurs, de la mort de maman et de celle de mon père...

— Ah ! et qu'a-t-il dit ?

— Que vouliez-vous qu'il dise ?...

Mme Fontaubert s'impatiente :

— Que ce garçon est donc timide ! Je me demande s'il osera jamais t'avouer son amour ?

— Oh ! rien ne presse.

— Mais si, petite, ça presse au contraire.

— De me marier ? Mais nous ne sommes tout de même pas à la mendicité !

— Tu oublies que je suis vieille, que je puis disparaître. Cette pensée m'épouvante, ma petite enfant. J'ai peur de la mort parce que je te laisserai seule. Je ne m'en irai rassurée que si je te sais unie à un brave garçon qui saura te protéger. Tu me comprends, Rochelle ?

— Si vous y tenez absolument, je veux bien me marier, mais pourquoi avec Pierre ?

— Il ne te plaît vraiment pas ?

La jeune fille soupira :

— Qu'y puis-je ?

— La vie n'est pas un roman, ma pauvre petite. Tu n'as pas de situation, pas de dot, tu devrais t'estimer heureuse d'être choisie par un garçon tel que le fils Taillard qui a une des plus belles propriétés du pays, des titres de rentes et, assurément, un gros bas de laine. Ne t'imagines pas qu'un Prince Charmant va venir te faire la cour.

Rochelle soupira :

— Je n'en demande pas tant ! Mais un jeune homme élevé comme moi, ayant les mêmes goûts... est-ce donc impossible à trouver ?

L'aïeule répondit sèchement :

— Tout à fait impossible...

Mais elle ajouta pour atténuer sa phrase :

— ... à notre époque matérialiste.

Rochelle n'insista pas, mais une telle peine gonfla son cœur que des larmes lui vinrent aux yeux. Elle se leva, s'approcha de la porte-fenêtre et, soulevant le rideau de dentelle, colla son front brûlant à la vitre. La nuit enveloppait la campagne, fermait les corolles et mouillait de rosée l'herbe fine des pelouses. Au loin, on apercevait, par delà les grilles du jardin comme un long ruban blanc déroulé entre les hauts platanes, la route qui montait vers Caylus.

Sur cette route personne ne viendrait donc jamais ?

CHAPITRE II

Malgré ses présomptions et son chagrin, Rochelle dormit d'un sommeil tranquille. La jeunesse a l'heureux privilège de triompher de tous les soucis. Au matin, elle se réveilla pleine d'optimisme et se dit simplement :

— J'espère que Pierre ne viendra pas aujourd'hui et que grand'mère me laissera un peu en paix après le nouvel assaut d'hier...

Elle fit sa toilette et s'habilla en chantant.

— Catherine, dit-elle, passant devant la cuisine, donne-moi tes commissions, je vais à Caylus.

— A bicyclette ?

— Non, à pied. Il fait si beau ! J'ai envie de marcher.

— Alors, puisqu'il n'y a pas à redouter que tu te jettes par terre, porte-moi une douzaine d'œufs. Et n'oublie pas de passer chez le boucher pour la commande de madame ?... Un rôti de veau qu'elle veut pour dimanche, bien soigné, bien lardé, qu'elle a dit. M'est avis que nous aurons de nouveau ton « galant » à dîner.

— Encore ! ne put s'empêcher de s'exclamer Rochelle, avec mauvaise humeur. Mais cet accès de colère fut de courte durée. Il ne tint pas devant la radieuse matinée de printemps, l'éclat des fleurs champêtres, toute cette beauté neuve et comme souriante de la nature.

Allègrement, foulant avec délices l'herbe des talus, son panier au bras, Rochelle reprit sa chanson.

Elle eut lestement parcouru la courte distance qui sépare le domaine de la Bonnette de Caylus et, dès qu'elle eut dépassé le château appartenant aux descendants du maréchal Bessières et qui se dresse orgueilleusement sur la crête d'une colline, elle com-

mença à longer les premières maisons du bourg. Elle fit rapidement les petits achats destinés au ménage et, en fille pieuse, elle s'accorda une halte à l'église. Là, elle formula une prière spéciale: « Bonne Vierge Marie, faites que je n'épouse pas Pierre » Ce n'était peut-être pas très liturgique mais elle sortit rassérénée, ayant conscience que le Ciel ne pouvait rester sourd à son appel et, l'âme plus légère, elle redescendit vers la Bonnette.

Tout en marchant, elle arrangeait dans sa tête son avenir : Pierre disparaissait. Oh ! il ne lui arrivait rien de fâcheux, non, uniquement, il s'écartait de sa route, soit qu'une femme lui plût mieux que Rochelle, soit qu'il se découvrit tout d'un coup une irrésistible vocation religieuse et entraît au cloître ! Disparu l'obstacle, la route était libre ! Libre pour un autre, pour l'Inconnu mystérieux...

Arrivée à ce point de son rêve, Rochelle y fut brusquement arrachée par le bruit d'un moteur qui ronronnait non loin d'elle. En effet venant en sens inverse et pilotée par un jeune homme cheveux aux vents et chantant à pleine voix, une voiture s'avancait à vive allure et la jeune fille, effrayée par ce bolide, se rangea prudemment sur le bord de la route. Mais elle ne put s'empêcher de sourire tant l'automobiliste inconnu mettait d'ardeur dans son chant. Son sourire se changea soudain en un cri de détresse :

D'un chemin creux, bordé de buissons épais qui le dissimulait à la vue, un homme venait de surgir, un homme appuyé sur un bâton, presque un vieillard et modestement vêtu.

S'il s'était immobilisé au sortir du chemin, il ne risquait rien, mais il fit deux pas précipitamment et s'arrêta, cloué sur place, peut-être par une peur instinctive au bruit formidable de la voiture.

Le jeune homme qui conduisait avait rapidement réalisé le danger. D'un brusque coup de volant, il tenta d'éviter le promeneur, n'y parvint pas tout à fait. L'inconnu fut accroché et roula lourdement dans le fossé.

La puissante torpédo s'immobilisa quelques mètres plus loin et celui qui venait de causer cet accident se précipita au secours de la victime. Il s'agenouilla dans la poussière en même temps que Rochelle, regardant anxieusement le blessé.

— Ce doit être le Monsieur des Ruines, dit la jeune fille, on m'a dit que cette vieille maison démolie que vous voyez tout au bout de ce petit chemin, était habitée depuis quelque temps par un homme inconnu. Il venait de cette direction, c'est certainement lui.

— En ce cas, rétorqua l'automobiliste se relevant après avoir écouté le cœur du blessé, nous ne pouvons mieux faire que de le rapporter dans son logis.

— Oui, mais comment ? Il est évanoui et votre voiture ne passera pas dans ce minuscule chemin ?

— Une voiture n'est pas nécessaire, vous allez voir...

Il se pencha, souleva sans effort apparent le vieillard toujours inerte et, chargé de son fardeau, suivit Rochelle qui se dirigeait vers les ruines.

C'était une ancienne ferme qu'un incendie avait presque complètement détruite. Seul, restait debout et à peu près habitable, un appentis qui servait autrefois de logement aux domestiques. C'est là que le vieillard avait installé sa demeure. Les alentours n'étaient guère engageants. La maison avait été bâtie dans une combe et de quelque côté que se portent les regards, ils se heurtaient à des rochers. Cet aspect sauvage s'augmentait du fait que l'incendie avait noirci jusqu'aux pierres du sol, calciné les murailles encore debout, dévoré les arbres.

Ce qui subsistait de la vieille bâtisse se dressait dans le bleu du ciel comme un défi ou une malédiction. Ces ruines semblaient porter une sorte de mystère tragique et pour oser y vivre, il fallait avoir l'âme fortement trempée.

L'automobiliste, toujours portant l'inconnu, marchait avec précaution dans le chemin étroit et Rochelle qui le précédait, écartait d'une main les ronces et les branches épineuses qui auraient pu égrati-

gner le visage du blessé. Elle se retournait souvent pour cette délicate opération, et semblait encourager le jeune homme d'un sourire. Il était un peu courbé par le poids de son fardeau et il penchait un visage bruni au regard inquiet vers « son » blessé.

Parvenue devant le seuil du logis, Rochelle ouvrit la porte découvrant d'un coup le modeste intérieur. Une table, deux chaises, un lit de fer sur lequel le vieillard fut étendu. La jeune fille avisa une petite cruche pleine d'eau et baigna le front du blessé puis, en furetant dans la pièce, elle découvrit au fond d'une bouteille, quelques gouttes de vinaigre. Rochelle en versa sur son mouchoir, mouilla les tempes de l'accidenté et lui en fit respirer, elle eut alors la satisfaction de lui voir reprendre ses sens.

Il n'avait rien d'atteint, aucune grave blessure, seule, la main droite était assez profondément écorchée. Mais la commotion avait été forte, de là son évanouissement prolongé.

Le monsieur des Ruines, les yeux grands ouverts, considéra quelques secondes, les deux visages anxieux penchés vers lui, son regard s'attarda sur Rochelle qui lui dit avec un charmant sourire :

— Ce ne sera rien, monsieur, nous en serons tous quittes pour la peur. Donnez-moi votre main : je vais vous faire un pansement de fortune. Ce soir, je reviendrai avec de la toile et de l'iode. Ne craignez rien je ne vous ferai aucun mal...

Elle déchira son petit mouchoir de batiste, y versa dessus le reste du vinaigre et l'appliqua sur la main rougie de sang. Quand elle eut attaché les deux extrémités avec une épingle double, le vieillard lui dit : « Merci » d'un ton si attendri qu'elle remarqua alors son visage tourmenté et creusé de sillons. Il se souleva sur un coude comme pour mieux la voir.

— Nous sommes presque voisins, expliqua-t-elle avec sa bonne grâce coutumière, j'habite un peu

plus loin la propriété de la Bonnette que vous connaissez peut-être ?...

Il eut un geste vague.

— Vous n'avez pas remarqué ? reprit Rochelle. Il y a peu de temps que vous êtes ici ?

— Une quinzaine... Autrefois, j'avais un château...

Elle sentit qu'il souffrait, elle devina sous la tristesse de l'accent une de ces blessures profondes que rien ne cicatrise et l'instinct de charité qui était en elle lui fit détourner la conversation. Elle s'adressa au jeune homme debout près du lit et muet :

— Vous alliez à Caylus, monsieur ?

— Oui. Je suis consterné de cet accident...

— J'en suis uniquement responsable, protesta le vieillard. J'ai entendu et vu votre voiture... je ne sais pourquoi j'ai voulu traverser ! Bêtement je me suis jeté dans vos roues. N'en parlons plus puisque je n'ai qu'une simple égratignure.

— Je commence très mal mes vacances, car je suis ici en vacances, j'adore ces coins pittoresques.

Et le jeune homme ajouta, se présentant avec beaucoup de correction :

— Hervé Duplessis, artiste peintre.

— Ah ! soupira Rochelle, comme ce doit être agréable de reproduire la nature, la beauté...

Il sourit :

— Je ne suis heureux que devant une toile, le pinceau à la main. Il m'arrive aussi de me désespérer quand le pays est trop beau et mon œuvre forcément imparfaite. Alors, je pars... Pour le moment, je vais m'installer à Caylus, le Tarn-et-Garonne possède des sites si sauvages qu'on se croirait rejeté hors du monde !... j'ai une seconde raison pour rester à Caylus : Si vous le permettez, monsieur, je veillerai sur votre santé, puisque je l'ai compromise. Je resterai dans le pays jusqu'à ce que j'aie la certitude de votre complet rétablissement et je vous ferai chaque jour de petites visites si, du moins, je ne suis pas importun ?

Le vieillard répondit avec un élan qui cadrait mal avec son caractère renfermé :

— Je serai très heureux de vous voir et je vous remercie. Votre présence me fera trouver ma solitude moins amère. Je suis tenté de bénir ce ridicule accident puisqu'il m'aura donné le plaisir de vous connaître et d'apprécier ma si charmante infirmière.

Rochelle répliqua avec amabilité :

— Pour le moment, si vous le voulez bien, votre infirmière va s'occuper de votre repas. Midi n'est pas loin, vous devez avoir faim et, avec votre main malade... Indiquez-moi, monsieur, où sont vos provisions, je vais les placer sur la table et je reviendrai pour tout ranger...

Il n'avait pas un beau festin, le pauvre vieux ! Du pain, une boîte de sardines, quelques fruits et la cruche pleine d'eau. Rochelle disposa l'humble couvert aidée par l'automobiliste qui voulait se rendre utile, elle avança une des chaises vers la table et, après y avoir fait asseoir le blessé, promit :

— Si par cas grand'mère me défendait de sortir ce soir, je reviendrai sûrement demain matin. A présent, il faut que je regagne la Bonnette, je suis terriblement en retard et vais me faire gronder.

— A cause de moi ! fit l'inconnu avec émotion.

Elle rétorqua insouciantement :

— Quand grand'mère saura la raison de mon retard, elle ne se fâchera pas car elle est bonne.

— Alors, au revoir, mademoiselle ?...

— Rochelle. J'ai un drôle de nom, mais il faut m'appeler ainsi !

Le monsieur des Ruines ne répondit pas tout de suite, ses traits tourmentés se creusaient encore et son trouble faisait trembler ses lèvres :

— J'ai eu une petite fille qui aurait votre âge, maintenant, expliqua-t-il. Au revoir, petite Rochelle, et merci...

Hervé Duplessis serrait la main valide du vieillard et sortait avec Rochelle Il proposa :

— Voulez-vous que je vous accompagne jusque

chez vous. Ce sera du temps de gagné, ma voiture va vite.

— J'en ai la preuve, répondit la jeune fille en riant. Et tout aussitôt : « J'accepte volontiers, monsieur, car grand'mère doit être inquiète. »

Malicieusement, il remarqua :

— Y aurait-il des loups dans les bois de Caylus ?

Elle répondit sur le même ton :

— Je n'ai rien d'un petit Chaperon rouge, mais il y a des automobilistes qui écrasent les inoffensifs passants et c'est de cela que grand'mère a peur...

Ils avaient repris l'étroit sentier suivi tout à l'heure, mais Hervé n'était plus courbé par son fardeau et Rochelle se hâtait, insoucieuse des buissons qui la griffaient au passage. Le jeune homme s'étonna de voir si vite la route :

— Déjà ! Le trajet m'avait paru plus long tout à l'heure.

— Ma foi, remarqua la jeune fille, je croyais les ruines beaucoup plus loin...

Là-dessus, ils montèrent dans la torpédo que le jeune homme fit tourner avec aisance et ils prirent à une allure très modérée la direction de la Bonnette.

CHAPITRE III

Dès les premiers tours de roues, les deux jeunes gens se mirent à parler de Paris, de sports et de peinture.

— J'étais tout enfant quand la grâce m'a visité, expliqua Hervé Duplessis. Mon père m'avait emmené au musée du Louvre et je tombai en extase devant les chefs-d'œuvre qui sont réunis là. La nuit j'en rêvai. Le lendemain, je suppliai maman de

m'acheter des pinceaux et une boîte de couleurs et je commençai mes premiers barbouillages. Des horreurs ! Mais j'étais dans le ravissement, la vocation m'était venue... Depuis, il est passé beaucoup d'eau sous le pont ! Mais je suis heureux, car partout où je vais mon art m'accompagne comme un ami.

— Vous avez beaucoup voyagé ?

— Enormément. J'ai visité les villes énormes de l'Amérique, l'Allemagne romantique (au temps où elle l'était !) Les pays nordiques, simples, naïfs et nets, l'Égypte qui semble en sommeil... Mais je préfère la France, rien n'a plus d'attrait que Paris.

Rochelle soupira :

— Quelle chance vous avez de tant voyager !

— Ce qui veut dire, petite fille blonde, que vous n'êtes guère sortie de votre village natal ?

— Hélas ! Je ne connais que Montauban, Albias où je suis née, Caylus et notre calme domaine de la Bonnette.

— Pourquoi ? Les voyages sont faciles à notre époque !

— Grand'mère n'a que de faibles ressources...

— Vous ne voyez personne ?

Rochelle se mit à rire :

— Je vois Catherine, la servante qui m'a élevée, Lucie et Justin qui travaillent la propriété... Quelle foule, n'est-ce pas ?

— La foule n'a pas que des qualités ! Vous vous marierez, mademoiselle Rochelle...

— Et qui pourrait venir me dénicher dans ces bois ?

Il eut un sourire charmant pour affirmer :

— Il y a des oiseleurs qui découvrent facilement les nids les plus cachés.

— Pauvre nid que la Bonnette ! vieilles poutres, vieilles murailles et deux vieilles femmes pour compagnes.

Brusquement, elle s'en voulut d'avoir laissé percer un peu d'amertume et elle reprit :

— Ne croyez pas que je sois malheureuse ! Catherine tenterait de me donner la lune si j'en ex-

primais le désir et grand'mère est très bonne, je m'entendrais parfaitement avec elle si elle n'avait justement l'idée saugrenue de vouloir me marier.

— Ah ! ah ! les bois dont vous parliez tout à l'heure ne sont pas si épais que vous vouliez me le faire croire ! Quelqu'un est arrivé jusqu'à vous.

— C'est un de nos voisins, dit Rochelle avec une moue, le fils d'un paysan, mais il est si riche...

Hervé Duplessis ne connaissait Rochelle que depuis une heure, mais déjà il savait qu'elle était fine, intelligente et instruite et l'idée de la voir mariée à un rustre, à un lourdaud — du moins, il jugeait tel le prétendant — lui parut abracadabrante.

— Il est vieux, dit-il soudain sur le ton d'une affirmation.

— Qui ? Pierre ? Non, il a vingt-cinq ans.

Un silence se fit qui permit à Rochelle de remarquer l'allure exagérément modérée de la voiture.

— Si vous aviez « marché » aussi lentement tout à l'heure, vous n'auriez certainement pas renversé le Monsieur des Ruines...

— J'en conviens. Mais quand je suis seul, c'est plus fort que moi, ma frénésie de vitesse me prend, je vais, je vais... je suis grisé !...

— Dangereux pour les autres, cette griserie !

— Je n'ai jamais eu d'accident. Celui de ce matin est mon premier, le Monsieur des Ruines a reconnu d'ailleurs qu'il y avait beaucoup de sa faute. Il était dans la lune, le pauvre vieux.

Et il ajouta, songeur :

— Curieux homme ! Il ne ressemble ni à un paysan, ni à un chemineau. Il donne en outre l'impression d'avoir eu une excellente éducation. Qui est-ce au juste ?

— Nul ne le sait. Ainsi qu'il nous l'a dit, il s'est installé là depuis deux semaines. Les domestiques m'en ont parlé. Personne ne le connaît. Il n'a même pas dit son nom. Il descend rarement à Caylus. Sans doute a-t-il des provisions suffisantes pour un certain temps. Seul, le boulanger joue de la trompe en passant pour l'avertir.

— J'irai prendre de ses nouvelles demain, dit Hervé Duplessis.

— Moi aussi, je lui ai promis et, d'ailleurs, je dois continuer mon métier d'infirmière bénévoles. Me voici arrivée, monsieur.

Rochelle Fagès montrait au jeune homme la propriété de Mme Fontaubert.

L'auto s'arrêta devant la grille du jardin. Les deux jeunes gens se serrèrent la main et, tandis qu'Hervé revenait sur ses pas et fonçait vers Caylus, Rochelle songeait aux reproches qui l'attendaient.

— Je vais me faire gronder, d'abord parce que je suis en retard, et si grand'mère m'a vue, en voiture, avec cet étranger, ça va être toute une histoire.

Cependant, elle ne parvenait pas à avoir l'ombre d'un regret et, malgré sa crainte du courroux de Mme Fontaubert, elle pensa à cette promenade inattendue et elle se rassura en y songeant :

— Je raconterai l'accident, grand'mère s'attendrira en pensant à ce pauvre vieux.. et elle oubliera de me gronder.

Rochelle entra donc dans le château, l'âme sereine et elle s'en fut ouvrir la porte du petit salon. Alors, elle éprouva une des plus grandes surprises de sa vie : Mme Fontaubert, très pâle, interrompit brusquement une conversation avec Catherine, très rouge. Toutes deux semblaient avoir pleuré. Grand'mère perdit contenance à l'apparition de Rochelle et, chose curieuse, ne posa aucune question, ne fit aucun des reproches prévus. Alors, la jeune fille se lança dans son sujet et commença de raconter l'accident :

— Une auto a renversé le Monsieur des Ruines ! C'est pour cela que je suis en retard. J'ai dû aider l'automobiliste à le transporter chez lui et à le soigner.

— Tu viens des Ruines ! s'écria Mme Fontaubert avec émotion.

Catherine lui approcha un fauteuil, on eût dit

qu'elle était prête à s'évanouir. Et Catherine reprit comme un écho :

— Tu viens des Ruines !

— Qu'y a-t-il de si extraordinaire ? s'étonna la jeune fille.. Il n'y a ni loups, ni sorciers, ni fantômes ? Je n'ai même pas rencontré la plus inoffensive couleuvre.

Les deux femmes faisaient des efforts visibles pour dominer leur émotion. Mme Fontaubert se ressaisit la première :

— Je n'aime pas que tu t'éloignes de la route. Les journaux sont pleins de choses effroyables. Tu pourrais rencontrer quelque mauvais sujet... Il y en a, hélas ! partout !

— Ma présence était indispensable à ce pauvre homme, répliqua Rochelle. Imaginez-vous, grand-mère, qu'il s'était évanoui. L'automobiliste l'a emporté dans ses bras jusqu'aux ruines, je lui ai baigné le visage et soigné sa main droite blessée. J'ai même promis de revenir faire un autre pansement.

— Tu as bien agi, ma petite fille, approuva Mme Fontaubert. En toute occasion, il faut se montrer sensible et charitable. Et maintenant, va enlever ton chapeau, nous allons nous mettre à table.

La jeune fille sortit, heureuse d'en être quitte à si bon compte et fort étonnée d'avoir été félicitée sans aucune restriction.

Dès que le bruit de ses pas se fut perdu dans l'escalier, la vieille Catherine se rapprocha de Mme Fontaubert et elle dit à demi voix :

— Eh bien, ça, alors ? C'est un peu fort ! Ne trouvez-vous pas, madame ?

— Le hasard, ma pauvre Catherine...

— Le hasard ? La main de Dieu, plutôt.

— Peut-être.

— Sûrement. Car, enfin, le fait que la petite va aux ruines le jour où je vous apporte cette nouvelle...

— Surtout, tiens ta langue, recommanda grand-mère d'un ton sec. Pas un mot à Rochelle, je te le défends.

Et elle ronchonna, en s'en allant, appuyée sur sa canne, vers la salle à manger.

— Et ce grand benêt de Pierre qui ne se décide pas à l'épouser ! De mon temps, les jeunes gens savaient mieux s'expliquer. Il faudra que je lui parle, et vite !... Ce mariage doit se faire au plus tôt.

Elle cessa de marmotter entre ses dents, car Rochelle descendait l'escalier. L'une en face de l'autre, elles s'assirent dans la vaste pièce, un peu délabrée et grand'mère promena un triste regard sur les chers vieux meubles qui lui rappelaient tant de souvenirs. Elle frissonna à la pensée d'avoir à s'en séparer.

Il fallait que Rochelle accepte ce mariage que Mme Fontaubert avait si soigneusement préparé pour elle. La Bonnette rajeunirait. Alors, tout prendrait un air nouveau, une autre allure, les gens comme les choses. Pierre laisserait les vieux Taillard à la Borie-Haute, il s'installerait ici avec sa femme. Grâce au jeune couple, il y aurait de la jeunesse, de la gaieté, du soleil !... Oui, oui, le soleil rajeunirait lui aussi, car il y aurait plus de confort pour l'accueillir dans la maison. Pierre était assez riche pour restaurer, consolider, acheter... Ah ! cette petite Rochelle qui lanternait, qui hésitait, qui se faisait prier comme si des épouseurs il s'en présentait à chaque tournant de rue à Caylus. Surtout des épouseurs pour elle ! Ah ! si elle savait ! Mais voilà, Rochelle ne savait pas. Et même Mme Fontaubert ne désirait pas qu'elle sache. C'est pourquoi quand la bonne Catherine apporta sur la table le premier plat, elle lui jeta, pour lui ordonner de nouveau le silence, un regard impératif, plus éloquent que des mots.

CHAPITRE IV

Malgré tout son désir, Rochelle ne put pas, dans la soirée, revenir voir le Monsieur des Ruines. Grand'mère, comme si elle l'eût fait exprès, l'occupait à de multiples besognes. Au moment où, enfin, elle croyait pouvoir s'échapper, Mme Fontaubert déclara que les groseilles étaient mûres et qu'il était grand temps de les cueillir pour faire la confiture.

Docile, la jeune fille ne protesta pas. Elle aida la vieille Catherine à ce travail qui chaque année à la même saison les absorbait toutes deux, mais elle s'étonna du mutisme subit de la servante.

— Es-tu malade, Catherine ? demanda-t-elle avec sollicitude. Tu ne parles pas !

— Parler, parler... marmotta la brave femme, bien souvent vaut mieux se taire.. surtout quand on risque de dire ce qu'il ne faut pas dire...

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces cachotteries ! Que mijotes-tu ?

— Suffit ! coupa la paysanne, on sait ce qu'on sait.

— Mais moi, je ne sais rien ! protesta Rochelle qui s'attira cette verte réplique :

— Les petites filles n'ont pas besoin de savoir.

Mlle Fagès dit mentalement :

— Cette fois, la pauvre Catherine radote tout à fait.

Craignant de la peiner, elle n'insista pas. Et la journée s'acheva, trop lentement au gré de Rochelle qui pensait au blessé des Ruines. Pour être tout à fait juste, il convient de dire qu'elle pensait aussi un peu au jeune peintre et que ce fut sur les images conjuguées du vieillard et de l'automobiliste qu'elle s'endormit le soir.

Le lendemain, quand elle s'aperçut que grand'

mère redoublait les occupations pendant la matinée, elle prit sur elle-même de décider en quittant la salle à manger.

— Je vais soigner mon blessé.

— Je ne veux pas que tu t'éloignes ainsi de la route, vers ces ruines, commença grand'mère.

— Quelques minutes seulement...

Et Rochelle, empoignant dans le vestibule son grand chapeau de paille, se sauva littéralement. En jeune fille obéissante, elle se disait :

— Puisque cela contrarie grand'mère, je dirai au Monsieur des Ruines que je ne reviendrai plus, d'autant que Monsieur Duplessis a promis de veiller sur lui. A moins, toutefois, qu'il se sente plus souffrant.

Elle courut presque jusqu'au chemin creux et les buissons noirs arrêtrèrent seuls son élan. Elle y accrocha sa robe et prit son chapeau dans les ronces sauvages, puis elle se retrouva face à face avec les murailles calcinées et les poutres enchevêtrées. Là, Rochelle s'arrêta, un peu émue sans savoir pourquoi : Le monsieur des Ruines était sur sa porte, assis sur une vieille chaise et, à quelques pas, le peintre, debout, prenait des croquis de l'ensemble pitoyable et tragique. Ils se retournèrent simultanément en entendant marcher près d'eux et, en reconnaissant la jeune fille, la même joie se peignit sur leur visage.

— Que c'est gentil à vous d'être venue, petite Rochelle, remercia le vieillard avec émotion.

Et Hervé Duplessis demanda :

— On ne vous a pas trop grondée, hier ?

— Pas du tout ! J'en ai d'ailleurs été fort surprise, mais grand'mère avait un drôle d'air quand je suis arrivée. Des soucis sans doute et elle ne s'est pas rendue compte de mon retard.

Le vieillard s'informa avec sollicitude :

— On vous a laissé revenir ici sans difficultés ?

— Pour dire vrai, il faudrait que je reparte tout de suite.

— Jamais de la vie ! s'écria le peintre, mainte-

nant que nous vous avons, nous vous gardons.

— Grand'mère a peur que je fasse de vilaines rencontres dans les bois.

— Je vous accompagnerai, je vous défendrai, je ferai tout ce que votre grand'mère voudra... mais ne partez pas ! Voyez ce que j'ai apporté !

Le jeune homme avait eu une pensée charmante : il avait acheté à Caylus de quoi faire un copieux goûter. Gâteaux, fruits, vin blanc qu'il avait entassés sur la table de l'unique pièce de la maison.

— Comment résister à toutes ces bonnes choses ! soupira Rochelle gourmande.

— Ne résistez pas, c'est tellement plus facile.

La jeune fille ne résista plus. Si sa grand'mère grondait un peu, tant pis ! Cette dinette improvisée au cœur de ces ruines mystérieuses, c'était tellement tentant, ça valait bien quelques remontrances.

— Je reste, déclara-t-elle résolument, enchantée au fond de la tournure que prenaient les événements car, dans la vie si monotone, si calme, où chaque jour nouveau ressemblait à celui de la veille, l'imprévu avait surgi.

Cet imprévu avait pris le visage d'un aimable vieillard et d'un sympathique jeune homme. Elle accueillait cet imprévu avec toute la spontanéité de sa franche et saine nature, sachant d'autre part qu'elle ne faisait aucun mal et qu'il ne pouvait y avoir rien de répréhensible à goûter en plein air entre ces deux personnes qu'elle se refusait à appeler des étrangers.

Ayant apaisé la voix de sa conscience, Rochelle s'occupa d'abord de refaire le pansement de la main blessée avec beaucoup d'habileté, puis elle fut toute à la joie du moment.

— Monsieur Duplessis, dit-elle, aidez-moi à porter la table sous l'ormeau, se sera gentil de dresser là le couvert...

Elle s'empressait, dépliant les paquets apportés par le jeune homme, cherchant dans le vieux bahut des

verres et des assiettes. Quand tout fut à peu près convenable, ils s'installèrent gaiement.

— Je joue à la maîtresse de maison, dit Hervé riant tout à fait.

Et il en profita pour servir de la tarte à tout le monde et pour déboucher la bouteille de vin couleur d'or.

Le monsieur des Ruines, lui, se contentait de sourire devant la gaieté saine et franche des jeunes gens, mais, quand le goûter fut terminé il reprit un visage grave pour demander :

— Avez-vous dit à votre grand'mère que le blessé si charitablement secouru habitait les ruines ? Je fais un peu figure de loup-garou...

— Mais bien sûr, je lui ai dit... mais je dois avouer qu'elle a eu l'air épouvanté. Elle n'a expliqué que les bois pouvaient être dangereux : mauvaises rencontres, mauvais sujets, croquemitaines, etc... J'ai promis de ne plus m'y attarder. Et j'ai manqué à ma promesse, je vais encore être obligée d'avouer à grand'mère que j'ai passé aux ruines un long moment...

— Avec le monsieur qui l'habite, acheva le vieillard le sourire ambigu.

Rochelle s'était levée et, avec la mobilité de son âge, passait à autre chose. Elle s'approcha du chevalier sur lequel le peintre avait posé sa toile et elle contempla quelques secondes le tableau commencé.

— Avouez, dit Hervé en riant, que vous n'y comprenez rien du tout ?

— Pas grand'chose en effet.

— Ce n'est qu'une ébauche. Un peu plus tard, vous verrez reproduit là, tout le coin qui est sous nos yeux. Je veux y mettre mon modeste talent et l'emporter à Paris, en souvenir...

— En souvenir de celui qui a failli être votre victime, compléta-t-elle.

— En souvenir aussi de la petite fée charitable dont la présence à elle seule suffit à embellir ces ruines.

Rochelle se troubla soudain et son visage de blonde, si clair, se nuança de rose jusqu'à la racine de ses fins cheveux. Peut-être, pour cacher son émoi incompréhensible, allait-elle répondre par une de ces boutades moqueuses qui lui étaient familières, mais à ce moment, des pas se firent entendre sur le chemin, une main brusque écarta les dernières ronces et Pierre Taillard surgit. Les trois paires d'yeux convergèrent vers lui avec étonnement. Un peu penaud de l'effet qu'il produisait, il expliqua très vite :

— Je viens de la Bonnette où je vous ai cherchée en vain. Mme Fontaubert m'a dit que vous étiez aux ruines et m'a demandé que je vous y rejoigne pour que vous ne rentriez pas seule.

Rochelle avait tout de suite compris que le jeune homme lui était envoyé par grand'mère. De toute évidence, celle-ci ne tenait pas à ce que sa petite fille s'attarde en ces lieux. Pourquoi ? Pour le décor sinistre ? Pour l'habitant inconnu ? Ou pour le jeune automobiliste ? Il était difficile de répondre à ces questions.

Faisant de bonne grâce les présentations d'usage, Rochelle essaya de renouer la conversation interrompue, mais il y avait un vague malaise dans l'air.

Le peintre semblait médiocrement enchanté de cette arrivée intempestive. Il était trop poli pour le montrer, mais il avait perdu sa gaieté. Pour se donner une contenance, il reprit palette et pinceaux et se remit au travail.

Quant au vieillard, il considérait le nouveau venu d'un œil soupçonneux. Aussi, le pauvre Pierre, bien qu'il ne fût pas très perspicace, se sentit de trop et, du coup, perdit le peu d'assurance qu'il possédait. Il essaya de parler, ne réussit qu'à placer des phrases d'une banalité invraisemblable et, désolé de sa maladresse, s'assit à l'écart, refusant d'accepter une part du goûter encore sur la table.

Alors, Rochelle, toute sa gaieté partie, se mit à ranger le petit ménage et, quand tout fut fini, excédée de voir que le mutisme de Pierre gagnait tout

le monde, elle se tourna vers lui et dit d'un ton péremptoire :

— Rentrons !

Elle serra les mains de ses nouveaux amis et, après quelques paroles aimables, les quitta, le cœur lourd. Un regret lancinant la tenaillait. Regret de ne plus rencontrer le regard profond et comme « en dedans » du vieillard, regret de quitter le peintre, seul homme de ce genre qu'elle eût connu, regret aussi de s'éloigner des ruines mystérieuses. Et grand'mère devait être fâchée, elle ne permettrait sans doute plus...

Après le départ de Rochelle escortée de Pierre, les deux hommes restèrent un moment silencieux. Chacun suivait sa pensée, mais cette pensée les rapprochait sans qu'ils en eussent conscience. A des titres divers ils éprouvaient près de Rochelle une joie rare. Le jeune homme y songeait avec l'enthousiasme de la jeunesse, avec une ardeur de peintre, pensait-il ! devant la beauté. Le vieillard l'évoquait, pensant à cette fille qu'il avait perdue et à qui, une fois seulement, il avait fait allusion. Secouant les cendres de sa pipe, il remarqua avec une sorte de tristesse :

— Les convenances ou les intérêts des familles, font parfois des mariages idiots.

— Vous pensez à Mlle Rochelle ?

— Oui. De toute évidence, on projette de l'unir à ce grand dadais qui est venu si malencontreusement nous l'enlever. Comment la grand'mère de cette enfant ne voit-elle pas que ce sera un couple complètement inassorti, donc malheureux !

— Elle le voit sans doute, mais il y a en faveur de ce mariage une question de gros sous... Dommage ! cette petite Rochelle a l'air d'une princesse de légende.

Le monsieur des Ruines coula un regard inquisiteur vers le jeune homme et raila doucement :

— Où est le prince charmant qui l'arrachera à ce demi-paysan ?...

Mais le peintre ne répondit pas, occupé semblait-

il à étaler sur sa palette un mélange savant pour reproduire le vert des collines environnantes. Le vieux monsieur ne dit plus rien, il essaya vainement de rallumer sa pipe éteinte avec un mauvais briquet.

Un oiseau lança un cri d'appel sous les arbres du bois voisin, des insectes crissèrent dans l'herbe, un vol d'abeilles passa. Brusquement, abandonnant la toile commencée, rejetant ses pinceaux, Hervé Duplessis se rapprocha du blessé. Il s'assit à ses côtés sur une grosse pierre et demanda négligemment :

— Est-ce que vous croyez vraiment que ce ridicule mariage se fera ?

L'autre eut un sourire ironique :

— Est-ce que cela vous chagrinerait ?

— Je ne sais pas...

Et il ajouta, cherchant une raison plausible :

— Cette union choque en moi ma conception de l'harmonie... C'est l'artiste qui parle, seul.

— C'est bien ce que je comprends, rétorqua le vieillard avec un sérieux imperturbable.

Il tira une bouffée de sa pipe enfin rallumée et reprit :

— Soyez rassuré, jeune homme, ce mariage qui vous déplaît, n'est pas encore fait.

Hervé le regarda avec étonnement et se demanda si le vieillard avait entendu murmurer quelque chose là-dessus à Caylus.

— Qui pourrait l'empêcher ? dit-il enfin, ni vous, ni moi...

— Sait-on jamais...

Sous les épais sourcils du monsieur des Ruines, une flamme passa.

— Quel homme étrange vous faites, murmura le peintre.

— Plus étrange encore que vous ne le supposez. L'avenir vous apprendra peut-être bien des choses si vous restez longtemps dans ce pays.

— Je n'ai pas envie de partir.

— Tant mieux, car vous m'êtes très sympathique, jeune homme.

— C'est réciproque, monsieur. Aussi, si vous le permettez, je viendrai aux ruines le plus souvent possible.

Le vieillard eut un soupir :

— Je regrette de ne pouvoir vous offrir une hospitalité complète, mais vous avez vu le délabrement de mon logis : un moine seul pourrait s'en contenter.

— Ces ruines sauvages ont une sorte de majesté.

— Bien dit, jeune homme... Venez me voir souvent, nous causerons.

Le vieillard ajouta avec malice :

— Nous causerons de Rochelle car c'est un sujet qui vous intéresse beaucoup... en artiste, naturellement !

Pour éviter de répondre, le jeune homme s'empressa d'aller plier son matériel, il ne put donc entendre le monsieur des Ruines murmurer avec regret :

— Ah ! jeunesse...

CHAPITRE V

Pierre et Rochelle longèrent l'étroit chemin buissonneux sans prononcer une parole. La jeune fille marchait la première, elle tenait dans la main un bâton flexible dont, nerveusement, elle effleurait les aubépines. Lui, marchait derrière elle, grave et triste car, l'aimant sincèrement, il souffrait de la froideur qu'elle lui témoignait et il était préoccupé parce que, la veille, il avait eu une conversation avec son père au cours de laquelle celui-ci l'avait quelque peu malmené, lui reprochant son manque de courage devant Rochelle, son éternelle indécision

et la lenteur ridicule qu'il mettait à solutionner la question.

En arrivant à la Bonnette, tout à l'heure, Mme Fontaubert lui avait tenu le même langage, aussi, se voyant seul avec la jeune fille, il pensa que le moment était peut-être venu de lui parler, de l'interroger et d'obtenir d'elle une promesse décisive.

Il la trouvait justement si charmante ! La simple petite robe de cretonne à fleurs la faisait ressembler elle-même à une grande fleur champêtre, ses cheveux accrochaient les rayons du soleil et la lumière du jour jouait sur ses bras ronds.

Quand ils eurent quitté le petit chemin et qu'ils se retrouvèrent sur la route, il osa l'appeler doucement : « Rochelle ! » et ainsi il la força à lui montrer son visage. Ce visage-là, bien qu'il fût toujours aussi joli, n'était guère encourageant. Les yeux bleus se nuançaient de tristesse et la bouche d'ordinaire si riieuse, gardait une moue d'ennui ou de dépit. Il ne sut pas voir que la jeune fille, contrariée par son arrivée intempestive, était dans un état d'énervement qui rendait dangereuse toute conversation intime et, avec sa maladresse habituelle, il sauta de plein pieds dans le sujet :

— Rochelle, puisque nous voilà seuls tous les deux...

— Enfin seuls ! railla-t-elle, mais cette ironie n'arrêta pas le jeune homme et il poursuivit :

— Il faut que j'en profite...

— En profiter ! Pourquoi ?

— Pour vous dire que je vous aime.

— Mais je le sais, Pierre, je le sais, fit-elle avec lassitude.

Il s'entêta, fort du courage qui vient subitement aux timides :

— Vous ne le savez pas assez. Je crains de ne pas vous l'avoir fait comprendre aussi bien que je l'aurais voulu. Je parle peu et même, je parle mal. Ce n'est pas ma faute, mais mon cœur vaut mieux que mon langage et mon cœur est à vous, Rochelle.

Cette fois, elle fut touchée, la sincérité de ce garçon l'émut et elle regretta de ne pas répondre à cette tendresse si naïvement exprimée par une tendresse égale. Un sourire éclaira son visage jusque-là maussade et elle dit :

— Je n'ai jamais douté de votre affection pour moi, Pierre. Vous êtes un bon camarade, un ami très cher et, moi aussi, je vous aime beaucoup.

— Oh ! mais alors, ce que j'ai à vous dire, ensuite, va être plus facile !

— Vous avez encore quelque chose à me dire, fit-elle, contrariée.

— Je pense que vous vous en doutez bien un peu ?

Elle eut un geste vague et indifférent qui, pour un homme plus perspicace que Pierre eût signifié : « Si vous saviez comme cela m'importe peu ! » mais le fils Taillard s'était juré que ce soir il irait jusqu'au bout !

— Mme Fontaubert m'a autorisé à vous poser une question, Rochelle, et mon père a insisté pour que je n'attende plus. Nos familles sont d'accord pour que nous unissions nos vies. Rochelle, ce projet décidé depuis si longtemps, quel jour le réaliserons-nous ?

— Ah ! ah ! fit-elle, se forçant à rire, c'est donc une demande en mariage que vous m'adressez ?

— Oui, Rochelle.

— Vous tombez mal, mon pauvre ami. En ce moment, je n'ai pas envie de me marier, non, vraiment, pas du tout !

— Aussi ne s'agit-il pas d'aller chez le Maire demain matin au petit jour, répondit-il avec bonne humeur. Mais fixez une date, Rochelle, une date pas trop lointaine, je vous en prie...

Parce qu'il insistait, elle lui en voulut comme elle lui en voulait de son apparition imprévue aux ruines, du trouble-fête qu'il avait été, du malaise que sa présence avait fait peser sur chacun, elle lui en voulait d'être ennuyeux, gauche et un peu ridicule. Et cela, surtout depuis sa rencontre avec

Hervé Duplessis. Et comme il répétait et cette fois avec un peu d'impatience :

— Voyons, Rochelle, donnez-moi au moins une date ?

Elle jeta sèchement :

— Non.

De surprise, il sursauta :

— Comment, non ! Qu'est-ce que ça veut dire, non ?

— Vous ne savez plus le sens des mots ? railla-t-elle. Non, ça veut dire non !

— Rochelle, pourquoi me torturez-vous ?

— C'est vous qui me torturez avec ce ridicule projet de mariage, vous, votre père, ma grand'mère, tout le monde !

Et prête aux larmes, elle conclut :

— Je ne veux pas me marier, est-ce clair ?

Il avait beau avoir un esprit un peu lent, il comprit :

— Très clair. Ce n'est pas le mariage que vous refusez, c'est moi.

— Les deux.

— Soit fit-il, résigné, n'en parlons plus.

— Oui, Pierre, n'en parlons plus jamais. Je regrette de vous causer de la peine mais je serais pour vous, si j'acceptais cette union, une mauvaise épouse, et vous souffririez plus encore.

Il ne répliqua rien et, tant que dura le trajet, le silence tomba entre eux comme une barrière.

Pierre avait joué la partie, il l'avait perdue ; tant pis. Mais que dirait son père, que dirait Mme Fontaubert quand ils sauraient ? D'avance il redoutait la colère de l'un, les sarcasmes de l'autre et il désirait retarder le plus possible le redoutable moment où il se trouverait en leur présence. Il eut envie de quitter Rochelle en bas de la côte qui montait vers la Bonnette et de se diriger vers Caylus, mais au fond du jardin, Mme Fontaubert les regardait venir. Il ne put donc se dérober et continua d'avancer aux côtés de la jeune fille.

Celle-ci, après un rapide baiser à sa grand'mère

re, monta directement vers sa chambre, laissant la châtelaine et le jeune homme en tête à tête.

— Eh bien, demanda Mme Fontaubert avec quelque impatience, avez-vous enfin parlé à Rochelle ?

— Pour ce que j'ai obtenu, autant aurait valu se taire !

— Ce qui veut dire ?

— Qu'elle a refusé tout net de m'épouser.

— Ah ! fit la grand'mère, contrariée, vous n'avez pas su vous y prendre.

— Je lui ai dit que je l'aimais. Mais la femme qui n'aime pas n'est pas sensible à l'amour des autres.

Il avait l'air si malheureux que Mme Fontaubert s'adoucit :

— Mon pauvre Pierre, je vais essayer de plaider votre cause. Ce refus n'est peut-être pas définitif. Rentrez chez vous, ne revenez pas avant que je vous fasse signe. Je vais de ce pas retrouver ma petite fille et nous verrons bien si, avec moi, elle fera encore la têtue !

Le fils Taillard s'éloigna, un peu reconforté car l'assurance de Mme Fontaubert lui semblait de bon augure et grand'mère se dirigea vers la chambre de Rochelle.

— Que me dit Pierre ! jeta-t-elle sans autre préambule, que tu ne veux plus l'épouser ?

— C'est la vérité.

— Ainsi tu refuses aujourd'hui ce garçon qui était presque agréé. Peux-tu m'expliquer pourquoi ?

— Je te l'ai toujours dit : il me déplaît. Tout me choque en lui. Je pensais qu'à la longue je me ferais à ses manières, que je sentirais moins la différence qu'il y a entre nous. Au lieu de cela, chaque jour qui passe accuse davantage tout ce qui nous sépare... creuse un peu plus le fossé, vous comprenez ?

— Je comprends, bougonna l'aïeule que tu es une romanesque petite fille. Tout ce que tu reproches à ce garçon ne tient pas debout ; il est honnête, sérieux, travailleur...

— Je n'en disconviens pas. Il est pétri de qualités, mais serait-il encore plus parfait, il m'est impossible de passer toute ma vie avec lui.

— Tu n'as en somme aucune raison valable à me donner ?

— Si, grand'mère, une qui vaut toutes les autres, qui les domine et se suffit à elle seule : je n'aime pas Pierre et je ne l'aimerai jamais.

— Voilà le grand mot lâché : l'amour ! Mais ma chère enfant, tu aimeras Pierre quand il sera ton mari, on aime toujours « après »...

— Excusez-moi, grand'mère, je préfère l'aimer « avant ».

— Quel entêtement !

Rochelle ne put retenir un léger éclat de rire :

— Si je m'entête, avouez, grand'mère que vous mettez à vouloir ce mariage, une certaine obstination. Et même, à la réflexion, cela me paraît assez étrange. Pourquoi tenez-vous tant que ça à me voir épouser ce garçon ?

Mme Fontaubert se troubla :

— Je ne veux pas t'obliger à faire ce mariage puisque tu sembles convaincue qu'il serait malheureux, mais je ne sais vraiment plus où est mon devoir ni ce qu'il faut te conseiller.

Elle se laissa aller dans un fauteuil, en proie à une sorte de consternation et même de désespoir. Rochelle pensa que leur situation assez précaire était seule la cause de l'effondrement de la chère vieille dame et elle dit :

— Sommes-nous donc si pauvres que ce mariage seul pouvait nous sauver ?

— Non. Nos modestes ressources sont suffisantes pour nous faire vivre. Mais la réalité est bien plus affreuse que tu ne le crois : si tu n'épouses pas Pierre, mon pauvre petit, tu ne te marieras jamais !

Rochelle pensa qu'elle faisait allusion à l'isolement dans lequel elles vivaient, à leur manque de relations et elle sourit. Car, enfin, il y a tout de même dans chaque destinée humaine, une part

d'imprévu. Le hasard peut fort bien à un moment où à un autre, placer sur la route des filles à marier — et quelquefois même au détour d'un chemin creux — un inconnu qui fasse figure très honorable de prince charmant.

Hervé avait dit :

— Je garderai le tableau en souvenir de la petite fée charitable dont la présence suffit à embellir ces ruines...

Rochelle s'avisa en fille sérieuse qu'elle connaissait à peine M. Duplessis et qu'il ne fallait pas laisser son imagination vagabonder, pour le coup, grand'mère dirait qu'elle était beaucoup trop romanesque. Voilà justement que grand'mère répétait avec une sorte de conviction têtue :

— Jamais tu ne te marieras.

— Mais pourquoi ? Il y a bien d'autres garçons sur la terre ?

— Tu ne connais personne...

— Je suis encore jeune, rien ne presse. Supposons qu'un jour j'ai très envie de me marier, nous pourrions aller parfois à Montauban, nous renouons des relations, vous y aviez des amis, jadis...

— Jamais je ne les reverrai ! cria presque Mme Fontaubert avec une sorte d'effroi.

— Eh bien, ne vous chagrinez pas, j'irai seule, les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont pas besoin qu'on les chaperonne, je retrouverai des camarades de pension... elle ont peut-être des frères, des cousins...

Rochelle cherchait à amadouer sa grand'mère pour qu'elle ne reparle plus de Pierre, mais la châtelaine répliqua sur un ton que la jeune fille ne lui connaissait pas :

— Aucun d'eux ne t'épouserait !

Cette fois, Rochelle s'inquiéta :

— Mais enfin, pourquoi ? Je ne suis ni borgne, ni bossue et pas plus laide qu'une autre ?

Mme Fontaubert haussa les épaules :

— Il ne s'agit pas de ça !

— C'est mon manque de dot qui fera reculer les prétendants ?

— On peut très bien te prendre sans dot. D'ailleurs Pierre n'en a jamais demandé... et si tu le refuses, mon enfant, tu ne trouveras pas un seul homme, beau, laid, jeune, riche, vieux ou pauvre, paysan ou seigneur, qui consentira à t'épouser.

— Suis-je donc une pestiférée ? jeta Rochelle qui commençait à prendre peur sans savoir pourquoi.

Elle s'attira cette stupéfiante réponse :

— Presque.

Un silence suivit lourd de toutes les pensées qui s'agitaient dans le cerveau des deux femmes. Mme Fontaubert sentait qu'elle était au bout de son secret... qu'il lui brûlait les lèvres... qu'elle ne pouvait plus le retenir... qu'elle n'en avait plus le droit... et que cet aveu allait crucifier l'enfant blonde brusquement agenouillée devant elle.

Rochelle, angoissée, souhaitait et redoutait à la fois de connaître ce qu'elle sentait flotter autour d'elle depuis quelque temps. Elle implora :

— Grand'mère, s'il y a un mystère dans notre vie, une chose terrible que vous m'avez cachée par bonté pour moi, ne pensez-vous pas que je suis maintenant assez grande pour l'apprendre ? Que vous devez parler parce que je peux vous entendre ? Je vous en prie... Le silence, maintenant, serait pire que tout... Grand'mère, dites-moi la vérité.

La vieille main tremblante pesa sur le beau front aux lignes pures ; les yeux pâles, ternis par les larmes, plongèrent dans les yeux si bleus, si clairs et Mme Fontaubert s'épouvanta d'en troubler la paix et la confiance.

Rochelle, tandis qu'elle suppliait sa grand'mère, écoutait au fond d'elle-même une petite voix rassurante qui disait : « Tout ceci n'est sans doute pas si grave, les vieilles gens ont tendance à tout exagérer ».

— Allons, parlez, grand'mère, insista-t-elle, malgré vos affirmations, je reste persuadée qu'il y a de par le monde quelqu'un qui pourra me trouver à son goût en dehors de Pierre Taillard. Je suis sûre que l'amour, quoi que vous en pensiez, est

plus fort que tous les obstacles dont vous vous effrayez.

En prononçant ces paroles, l'image d'Hervé Duplessis passa de nouveau devant ses yeux. Elle s'en étonna et même fut stupéfaite de ce rapprochement.

Comme si cette image avait été captée aussi par la pensée de grand'mère, la châtelaine s'épouvanta soudain de son mutisme ! Mon Dieu ! si la petite aimait déjà quelqu'un ! Elle devait parler avant qu'il ne soit trop tard.

— Oui, Rochelle, commença-t-elle d'une voix basse et chavirée, il faut que tu saches, tu as le droit de savoir maintenant ce secret qui a pesé si lourdement sur mes épaules. Un drame est passé sur notre famille, voilà plusieurs années...

— Avant la mort de maman ?

— Et le départ de ton père, oui, mon petit.

— Vous êtes seule à savoir ?

— Catherine est au courant ainsi que le père Taillard et sa femme.

— Et Pierre ?

— Pierre ignore tout, comme toi.

La jeune fille articula avec peine :

— Grand'mère, y aurait-il sur notre nom une tare ? un déshonneur ?

Mme Fontaubert inclina la tête, n'ayant pas la force de répondre.

— Mais alors, s'indigna Rochelle, les Taillard, puisqu'ils le connaissent, pourquoi acceptaient-ils de me prendre pour bru ?

— Pierre faisait tout de même, en t'épousant, un beau mariage. Tu es une « demoiselle », une fille de bourgeois et eux ne sont que des gens très simples. Pierre est resté un paysan mal dégrossi...

— Je ne vous le fais pas dire !

— Crois-tu que je sois aveugle ? Je le vois tel qu'il est. Mais je suis reconnaissante malgré tout à cette famille de passer sur... sur notre drame et d'accepter de s'allier à la nôtre.

Mme Fontaubert promena un regard angoissé sur le visage tendu de sa petite-fille :

— Viens t'asseoir près de moi, je vais essayer de raconter tout...

Rochelle se releva et prit place sur le divan de velours fané, à côté de sa grand'mère et elle attendit la tragique confidence.

CHAPITRE VI

— Il y a treize ans de cela, commença Mme Fontaubert, nous habitions près de Montauban, le château d'Albias... il faut que je commence le récit dès le début... si tu ne comprends pas tout, tu me demanderas.

Et comme elle s'interrompait comme pour rassembler ses souvenirs, Rochelle dit :

— Je me souviens d'Albias, du parc, de la terrasse couverte de glycine mauves, de l'escalier en colimaçon de la tour...

— C'est bien cela... J'étais arrivée dans cette maison jeune mariée et j'eus le chagrin peu de temps après d'y voir mourir ton grand père. Du moins, il me restait ma petite Jeanne, elle fut toute ma raison de vivre et je suppliai chaque jour le Seigneur de consentir à la laisser toujours près de moi. Je fus exaucée : Quand elle eut vingt ans, elle rencontra à un bal de la préfecture le jeune industriel Georges Fagès. Il la demanda en mariage et accepta de s'installer chez nous. C'est là que tu es née, ma petite Rochelle et où, pendant six ans, nous avons connu tous quatre un bonheur sans mélange. Je devrais dire : tous cinq car Catherine était déjà à notre service et nous l'avons, de bonne heure, considérée comme de la famille.

— Les Taillard habitaient près de chez nous ? Je me souviens que Pierre venait parfois jouer avec moi.

— Oui, son père était fermier à Réalville, loca-

lité toute proche d'Albias, chez une de mes cousines germaines, Joséphine Maréchal avec qui nous n'entretenions que peu de relations. Te la rappelles-tu ? Elle est mêlée à cette tragique affaire.

— J'ai le souvenir d'un visage revêche...

— C'était le sien. Une vieille fille, semblable à beaucoup de vieilles filles de cette époque. Avare, originale s'entourant de chats, de singes et de perroquets. Avec cela, autoritaire, pourvue d'un caractère exécrationnel chercher querelle qui lui faisait à propos de rien aussi bien à sa famille qu'à ses voisins.

Rochelle remarqua :

— Elle ne devait guère être aimée...

— Elle n'avait pas d'amis. Les domestiques restaient par intérêt : voulant être servie impeccablement elle ne lésinait pas sur les gages, car elle avait la manie de jouer aux grandes dames de l'ancien temps. Elle portait un face-à-main et elle avait une façon insolente de s'en servir pour examiner les personnes qui n'avaient pas l'heur de lui plaire. Il lui prit un jour la fantaisie de se faire peindre. Il y avait à l'époque, à Montauban, un artiste dont j'ai oublié le nom mais qui devait posséder un certain talent car on se disputait l'honneur de poser devant lui. Joséphine Maréchal le fit venir à Réalville et lui demanda de la représenter en grande toilette à falbalas et perruque frisée comme les marquises de la cour de Louis XIV... Ce portrait est resté inachevé...

Mme Fontaubert s'arrêta mais, redoutant les questions directes, elle s'empressa de reprendre son récit afin d'arriver petit à petit au drame :

— Joséphine Maréchal ne venait guère nous voir. N'ayant qu'une rustique maison de campagne, elle jalousait le château. Pauvre fille !

Grand'mère soupira et des larmes montèrent à ses yeux. Elle dut faire un effort pour raffermir sa voix :

— Ton père, après son mariage, avait acheté une scierie. L'agriculture ne l'intéressait guère, tandis

que toutes les industries le passionnaient, il avait de réelles aptitudes. Malheureusement, il n'était guère pratique et ma pauvre Jeanne avait encore moins que lui le sens des réalités. Ils avaient vu un peu trop grand pour leurs moyens, l'installation de la scierie leur occasionna des frais énormes qu'ils durent acquitter à échéances régulières. Les bénéfices calculés par ton père s'avérèrent très inférieurs et, après avoir fait honneur pendant plusieurs mois à sa signature, il se vit un jour dans l'impossibilité absolue de payer la prochaine traite qui était la dernière et la plus importante. Celle-ci réglée, il se fût trouvé libéré de toute grosse charge et, le travail de la scierie bien que marchant au ralenti était suffisant avec les revenus de la propriété pour notre vie à tous. Ton père pensa qu'en gagnant du temps, il pourrait réaliser quelques économies et faire rentrer de l'argent. Georges Fagès partit donc un soir pour Montauban pour obtenir un délai de son créancier. Mais, en route, il pensa à Mlle Maréchal qui lui avait toujours montré de la sympathie — chose rare pour qui la connaissait —. Il décida de lui demander la somme en question. Si elle acceptait, il se libérait d'un coup.

— Pauvre papa, murmura la jeune fille, comme cette démarche à dû lui coûter...

— Joséphine Maréchal le reçut assez froidement, peut-être avait-elle eu vent des difficultés matérielles dans lesquelles nous nous débattions et pressentait-elle le but de cette visite. Cependant, quand il le lui exposa, franchement et nettement, elle eut, paraît-il, une mine épanouie. La joie de voir dans l'embarras les châtelaines que toute sa vie elle avait jalosées, la certitude de pouvoir les écraser du poids de son argent, la vaniteuse satisfaction de se savoir plus riche qu'eux, miraculeusement la rendit obligeante. Elle consentit au prêt sans même se faire prier. Joyeusement, elle passa dans une autre pièce et en revint avec une liasse de billets. Ton père, délivré de son souci lui signa une reconnais-

sance de dette et rentra nous apporter une si heureuse nouvelle.

Arrivée à ce point de son récit, Mme Fontaubert s'interrompit brusquement. Ce qui lui restait à dire était le plus pénible. Son visage, creusé par la douleur, s'altéra davantage et ses mains ridées qu'elle avait jointes inconsciemment tremblèrent sur sa robe noire.

— Tout ce que je viens de te dire, murmura-t-elle d'une voix sans timbre, c'est la version que ton malheureux père a donnée.

Rochelle sursauta :

— La version ? Il y en a donc une autre ?

Sans répondre directement, l'aïeule continua son récit :

— Le lendemain matin, une femme du village qui servait de bonne à ma cousine pendant une courte maladie de sa domestique habituelle, trouva la malheureuse étendue sur le carrelage de la cuisine. Elle était morte.

— Morte ! Morte comment ?

— D'un coup terrible sur la tête.

— On l'avait assassinée ! cria Rochelle avec horreur.

— Assassinée et volée.

— Mon Dieu !

Les yeux de la jeune fille s'emplissaient d'épouvante et l'angoisse faisait battre sa gorge elle demanda pourtant :

— Et alors ?... Que se passa-t-il ?

— La femme de ménage courut comme une folle à Réalville. Les gendarmes vinrent accompagnés d'un docteur pour les constatations habituelles et commencer l'enquête. On interrogea les voisins. L'un d'eux affirma qu'il avait vu Georges Fagès entrer chez la vieille demoiselle, la veille au soir, la femme de ménage confirma cette déposition elle avait aperçu ton père dans la salle à manger comme elle finissait son travail et se préparait à partir. Elle ne devait revoir sa maîtresse que le lendemain et morte. Après cela, les enquêteurs vinrent au château. Georges Fagès ne fit aucune difficulté pour dire,

qu'en effet, il avait rendu visite à notre cousine et qu'elle lui avait prêté une somme d'argent contre reçu et qu'immédiatement, il s'était rendu à Montauban pour désintéresser son créancier.

— C'était la vérité, grand'mère !

— Je le crois, ma pauvre enfant, mais quand on fouilla le secrétaire de Mlle Maréchal, on ne trouva pas le moindre billet de banque. Pourtant, on la savait fort riche. Il n'était absolument pas possible qu'elle eût fait des avances avec tout son argent, elle était trop avare pour cela. Ton père affirmait n'avoir demandé et obtenu qu'une somme relativement petite. On ne trouva pas non plus le fameux reçu signé par Georges Fagès... Des rumeurs coururent... Des gens qui ne nous aimaient pas — tout le monde a des ennemis — racontèrent que Mlle Maréchal vivait en mauvaise intelligence avec ses cousines du château et que, certainement, elle n'eût jamais consenti à leur prêter un sou... Que te dire, encore, ma pauvre petite ?... Je suppose maintenant que tu n'as pas de peine à deviner ce qui suivit...

— Ce n'est pas possible que mon père ?...

— ... fût arrêté. Mais si ! Nous l'avons vu, ma pauvre Jeanne et moi, sortir de chez nous entre deux gendarmes, les menottes aux poignets, comme un criminel... le criminel que tout le monde voyait en lui !

— Quelle horreur, murmura Rochelle d'une voix basse et poignante.

— Nous avons commencé ce matin-là à gravir les marches du calvaire. Le procès s'ouvrit à Montauban. Dans cette ville où tous nous connaissaient nous fûmes en butte à la curiosité générale, à la pitié de certains, au mépris de presque tous. Seul, le fermier Taillard fit une déposition favorable à ton père. Déposition toute morale, d'ailleurs, et qui ne servit pas à grand'chose. Il dit à la barre la bonté, l'honnêteté de Georges Fagès, quant à l'affaire elle-même, il n'en savait rien du tout.

— Père fut condamné ?

— Oui. Malgré les efforts de M^e Vidal, son avo-

cat, il se vit infliger cinq ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour. Six mois après son départ pour le bague, ta pauvre maman mourait de chagrin, dans mes bras...

Les deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses mains, Rochelle souffrait à cette heure toutes les souffrances de ses parents et elle pensa brusquement à la pauvre vieille femme affalée près d'elle :

— Grand'mère, quel courage il vous a fallu...

— Je pensais à toi, mon pauvre petit. Je n'ai plus vécu que pour toi. Heureusement, à cette époque, tu ne pouvais rien comprendre. Je vendis le château, les terres, cette maudite scierie cause de toute la catastrophe et j'achetai, par l'intermédiaire de M^e Vidal, la maison que nous occupons aujourd'hui avec la propriété dont les revenus modestes nous empêchent de mourir de faim. J'ai souhaité surtout m'éloigner d'Albias, afin que nulle indiscretion ne fût possible et que tu grandisses dans l'ignorance du passé... Il y a treize ans depuis le drame. L'oubli s'est fait. Personne ne fait allusion à cette terrible affaire... Avec Catherine qui a connu ta mère et ton père, je parle le soir de nos morts et nous pleurons ensemble... et nous prions pour eux.

— Les Taillard ont donc déménagé, eux aussi ?

— Pour avoir déposé en faveur de Georges Fagès, le fermier était assez mal vu dans le pays. Certains n'étaient pas loin de le croire complice. Il vint me trouver, un soir et me mit au courant de tous ses ennuis, il voulait quitter le pays, lui aussi. Je pensais que nous aurions besoin de la protection de cet homme que je considérais comme honnête et dévoué, je l'encourageai dans son projet. Le propriétaire de la Borie-Haute cherchait justement un acquéreur. Ils s'entendirent.

— Ce qui fait, murmura Rochelle comme se parlant à elle-même, que nous sommes ici depuis la même époque, et c'est pourquoi vous avez laissé son père prendre chez nous une autorité qui m'étonnait, parfois.

Mme Fontaubert s'excusa presque :

— Il nous a montré tant de dévouement, ses conseils pour l'exploitation de la Bonnette me sont indispensables...

— Ce n'est pas un reproche, grand'mère, protesta Rochelle...

— Quand Pierre s'éprit de toi, Taillard vint m'en prévenir avec une grande franchise et me dire qu'un mariage entre vous deux le remplissait de joie. Je pensai, avec une sorte de soulagement, qu'à lui, au moins, je n'aurais aucun aveu à faire, et que, puisqu'il acceptait de s'unir à une famille que certains jugeaient comme déshonorée je n'avais qu'à l'en remercier. Je lui promis donc d'user de mon influence sur toi, pour te faire conclure ce mariage.

— Tu m'as dit tout à l'heure que Pierre n'était pas au courant... Je préfère ça !... Et mon père ? il est mort au baigne, n'est-ce pas ?

Grand'mère hésita une minute, puis elle dit avec effort :

— Non. Du moins, je n'en ai pas été informée. Il y a treize ans écoulés depuis le procès... il en a encore pour deux ans avant d'être libéré.

Rochelle ne pleurait pas. Les larmes qui se pressaient à ses paupières étaient séchées aussitôt comme balayées par un grand coup de vent. Elle restait là, clouée sur place, sans mouvement et les yeux fixes. Mme Fontaubert eût préféré des cris, des gémissements, des sanglots. Devant ce masque glacé, elle s'épouvanta, voulut lui prendre les mains, l'attirer vers elle ; mais d'un seul coup, Rochelle fut debout, ses lèvres blanches tremblèrent et une protestation éperdue s'éleva :

— Mon père n'est pas coupable ! Personne n'a donc affirmé son innocence ? Il a été mal défendu ! Il faut réviser tout ! Je remuerai ciel et terre, mais il faut que je trouve le coupable !

Avec l'intransigeance de sa jeunesse, elle ne comprenait pas que sa grand'mère et sa mère aient accepté cette condamnation sans réagir. Il y avait un criminel. Il fallait le retrouver. Elle lui en voulait davantage d'avoir lâchement laissé condamner son

père que de l'assassinat de Mlle Maréchal.

— Calme-toi, Rochelle, pria Mme Fontaubert. Dis-toi bien que les sentiments que tu éprouves à cette heure nous les avons éprouvés nous-mêmes, jadis, ta pauvre mère et moi. L'indignation, la colère, la révolte, nous avons passé par tous et nous avons tout entrepris pour prouver l'innocence de ton père dont nous n'avons pas douté, Catherine, non plus.

— Mais son avocat, M^e Vidal, qu'a-t-il fait ?

— Tout ce qui était humainement possible. Grâce à son entêtement on a recommencé l'enquête, elle n'a abouti qu'aux mêmes constatations : la veille du drame, seul ton père a été vu aux alentours ou dans la maison de Joséphine Maréchal. Personne, en dehors de lui ne pouvait être raisonnablement condamné.

— Mais mon père, que disait-il ?

— Il est parfois plus facile à un coupable de trouver un alibi, qu'à un innocent de prouver son innocence. Il s'est défendu avec indignation, mais il faut des preuves matérielles aux juges !... Avant de partir pour... pour là-bas, ton pauvre père nous a embrassés toutes deux, ta mère et moi et sa dernière pensée a été pour toi : « Que Rochelle me garde son respect, a-t-il supplié, je n'ai rien fait contre l'honneur. » Ta mère est morte avec son nom sur les lèvres, elle avait gardé sa foi entière en lui, et moi aussi, Rochelle, je n'ai jamais cru Georges Fagès coupable !

La jeune fille entendait parler sa grand'mère comme dans un rêve, elle marchait dans sa chambre, les sourcils froncés, en proie à un désespoir froid et terrible. Elle haïssait — elle qui n'avait jamais connu jusqu'à présent que les sourires de la vie — elle haïssait cet inconnu mystérieux par la faute de qui son père avait été frappé. Le visage de la pauvre enfant épouvanta de nouveau Mme Fontaubert :

— Viens près de moi, appela-t-elle doucement, viens... cesse cette révolte inutile, tu te meurtris comme nous nous sommes meurtris jadis... Ton père

re était un homme énergique et fort, il a probablement surmonté ses souffrances morales et physiques. Bientôt, il te sera rendu... Pense à ta pauvre maman, ma chérie, c'est elle qui fut la vraie martyre. Elle est morte dans le désespoir, sachant qu'elle te laisserait dans ce triste monde, sans soutien, sans défenseurs avec un nom dont tu aurais injustement à rougir et une pauvre vieille femme à tes côtés. C'est sur ta maman qu'il faut pleurer, mon pauvre petit...

Alors la jeune fille éclata en sanglots et s'abattit dans les bras de sa grand'mère comme un oiseau blessé.

CHAPITRE VII

Rochelle resta étendue sur son lit toute la journée, les yeux au plafond, perdue dans ses pensées. Parfois, une crise de larmes l'abattait de nouveau, après elle tombait dans une sorte de prostration.

Vers le soir, Catherine entr'ouvrit doucement la porte de la chambre et montra son visage inquiet, encadré dans la coiffe du Quercy.

— C'est-il Dieu possible ! Que cal pal beïre quan même ! (1)

— Tu dois avoir faim, ma pitchounetto !... Veux-tu un bol de bouillon ? Ou un œuf à la coque bien frais ? Un de la poule jaune, sabès ? (2).

— Non, répondit farouchement la jeune fille.

Malgré son chagrin, elle ne put s'empêcher de regarder les yeux rougis de la servante et elle com-

(1) Qu'est-ce qu'il faut voir, quand même ! (expression courante).

(2) Tu sais ?

prit que sa grand'mère l'avait mise au courant.

— Tu sais... commença-t-elle.

— ... qu'on t'a tout raconté ? Oui. Ça vaut mieux ainsi. Tu ne pouvais pas continuer à vivre dans cette comédie... Elle dure depuis « l'affaire »...

Elle disait « l'affaire » avec une voix basse encore pleine de l'horreur ressentie autrefois. Mais elle n'était pas montée dans la chambre de sa pitchounetto pour reparler de tout ça !

— Pourquoi ne descends-tu pas ? Tu crois que ta grand'mère a du goût à dîner toute seule dans cette triste salle-à-manger ?

— Je n'ai pas le courage...

— Elle en a bien, elle, depuis treize ans !

Ce reproche n'atteignit pas Rochelle, sa peine était trop neuve ! Reprise par le pensée de celui qui, au baigne, expiait le crime d'un autre, elle saisit vivement la main de Catherine :

— Tu crois mon père innocent, toi aussi, n'est-ce pas ?

— Sûrement il était innocent, mais les juges ne se contentent pas de la conviction de pauvres gens comme moi. Il leur faut des preuves, qu'ils disent !

— Jamais mon père n'a donné de ses nouvelles depuis qu'il est « là-bas » ?

Sur le mot « là-bas » qui représentait pour Rochelle tant de souffrances, tant de dangereuses promiscuités, sa voix fléchit.

— Il a écrit deux fois, répondit Catherine, veux-tu que j'aie te chercher ses lettres ?

— Oh ! oui !

La vieille bonne s'éloigna de son pas traînant, encore vif et revint tenant dans ses mains rouges, deux enveloppes jaunies, timbrées de la Guyane et que Mme Fontaubert venait de lui remettre pour accéder au désir de Rochelle. La première était un long cri de révolte :

« Jamais je ne me résignerai à la vie de cet enfer. Je fuirai !... Plutôt la mort que cette existence

de damnés !... J'ai l'impression que je vais haïr la terre entière !...

Toute la lettre était sur ce ton. Dans la seconde, Georges Fagès semblait avoir accepté son destin en affirmant toutefois son désir de rechercher le coupable, à sa libération :

« Je ne pense plus qu'à cela... la nuit je ne rêve qu'à cela. Ce sera le but suprême de tous les jours qui me restent à vivre. Je veux que ma fille retrouve un nom respecté. Je ne veux pas qu'on la montre du doigt en disant : « C'est la fille du bagnard ! »

Cette lettre datait de huit ans, depuis trois ans il avait quitté le pénitencier de St Laurent-du-Maroni et commencé ses dix ans d'interdiction de séjour.

« Je me suis installé, disait-il, tout près de St-Laurent, dans une case rudimentaire et j'ai entrepris le commerce des papillons. Ceux de la Guyane sont renommés et achetés assez cher, surtout les bleus de nuit. On les utilise pour sertir des bijoux, des objets de toilette, des miroirs, des vases. On en fait même des tableaux. Je me passionne pour cette occupation que je me suis donnée.

Plus loin, il parlait de sa fille en termes déchirants :

« Ma petite Rochelle, te reconnaîtrai-je quand nous nous reverrons ? Tu seras devenue une grande jeune fille et moi, j'aurai déjà l'aspect d'un vieillard. Ce misérable assassin m'aura privé de cette joie unique : te voir grandir !

A la fin de cette même lettre, il renonçait héroïquement à écrire aux siens et à recevoir des nouvelles de cette enfant qu'il adorait pour ne pas lui nuire. Il n'écrira plus que pour annoncer sa libé-

ration. D'ici là aucune indiscretion ne pourra se commettre, l'oubli se fera... on le croira mort et personne ne pourra parler de lui à Rochelle.

— Et ton père a tenu parole, dit Catherine, aucune lettre n'est jamais arrivée portant le timbre de St-Laurent-du-Maroni.

Ayant achevé sa lecture, la jeune fille replia avec un soin pieux les feuilles jaunies par le temps, elle les glissait dans leurs enveloppes quand Mme Fontaubert entra. Elle portait un volumineux paquet, enveloppé dans du papier d'emballage et soigneusement ficelé. Elle le déposa sur un meuble et s'approcha de Rochelle toujours étendue sur le lit.

— Tu as lu les lettres de ton père ?... Je n'en ai pas reçu d'autres. J'espère qu'il est encore de ce monde et qu'il reviendra un jour, mais je crains que ce ne soit que pour trouver d'autres souffrances et des déceptions nouvelles. Comment découvrir le vrai coupable ?... C'est pour cela que j'ai une telle hâte de te voir mariée à Pierre, et le fermier Taillard est de mon avis. Dans deux ans, quand le malheureux Georges reviendra, si ton avenir est établi, peut-être en te voyant heureuse, unie à un brave garçon, renoncera-t-il à poursuivre des recherches qui ont tant de raisons de rester vaines.

La jeune fille remarqua sur un ton de reproche :

— Vous conseillez, grand'mère, d'établir mon mariage dans de pareilles conditions ?

— Ma pauvre enfant, ne te grise pas de grands mots !

— Il faudrait que j'épouse Pierre en lui laissant ignorer que je suis la fille d'un bagnard ?

Mme Fontaubert ne répondit pas directement :

— Tu as repoussé avec violence ce projet de mariage alors que tu ignorais le drame qui pèse sur notre vie, maintenant, tu es au courant de cette lamentable histoire, je pense que tu seras plus raisonnable. Si Pierre est peu cultivé, s'il est resté trop paysan à ton gré, tu le lui pardonneras en faveur de ses autres qualités. De plus, il t'aime profondé-

ment et il ne t'en voudra pas le jour où il apprendra, à son tour, la vérité.

Mme Fontaubert pensant que c'était son devoir, espérait encore convaincre sa petite-fille de la nécessité d'épouser leur voisin. Elle se trompait. Rochelle se dressa et dit d'une voix nette :

— Je regrette de n'être pas d'accord avec vous, grand'mère, mais il ne serait pas loyal de ma part de laisser Pierre dans l'ignorance de faits si graves, si j'avais réellement l'intention de l'épouser. Ce n'est pas une raison parce qu'Antoine Taillard, par sympathie pour nous, veut bien m'admettre dans sa famille, pour que son fils juge de même. Si je consentais à ce mariage, ce ne serait qu'après lui avoir fait une confession complète. Mais je refuse toujours d'épouser Pierre.

— Enfant déraisonnable... essaya de gronder l'aïeule.

— En ce moment, il me serait impossible de penser à autre chose qu'au martyr de mon père. Le prince charmant se présenterait-il dans cette pièce, mes yeux ne le verraient point. Je ne me sens pas le droit de disposer de moi-même et de penser à mon bonheur, tant que mon père sera « là-bas ! »... Il n'est pas possible que vous me blâmiez, grand'mère, et toi non plus, ma bonne Catherine ?

Cette dernière ouvrait la bouche comme pour dire quelque chose, elle fit en même temps un mouvement en avant vers Rochelle, les mains tendues. Mais un regard impérieux de Mme Fontaubert la cloua sur place, l'arrêta dans son élan.

— Je voudrais, insista la jeune fille, vous demander l'autorisation d'écrire à mon père. J'ai hâte de lui apprendre que je suis au courant et de lui crier que, pas une minute, je n'ai douté de son innocence. Je veux qu'un peu de réconfort lui parvienne par moi. Vous ne nous refuserez pas, à tous deux, cette triste consolation ?

— Certainement non, mon enfant. Tu peux écrire une lettre dès aujourd'hui. Je considère que

c'est ton devoir envers ton père. J'ajouterai moi-même un mot...

La jeune fille embrassa les cheveux blancs et, quelque peu calmée, elle se décida à descendre à la salle à manger prendre un bol de bouillon.

— Attends un peu, l'arrêta Mme Fontaubert, je voudrais te montrer quelque chose.

Elle alla prendre sur la commode le paquet soigneusement ficelé qu'elle y avait déposé en entrant dans la chambre, brisa les ficelles, enleva le papier d'emballage et découvrit un portrait inachevé où l'artiste n'avait guère mis de talent. On y sentait seulement le désir scrupuleux d'obéir aux recommandations et aux fantaisies du modèle qui en voulait pour son argent.

— C'est Mlle Maréchal, avertit grand'mère.

— Ah ! fit Rochelle, saisie.

La vieille fille avait arboré pour cette reproduction d'elle-même une toilette excentrique et de mauvais goût et elle arborait un air important et prétentieux. Sur ses cheveux blancs relevés à la Marie-Antoinette, elle avait posé un fichu de dentelle ancienne trop lourd et trop volontairement « riche » que retenait sous le menton une grosse épingle en brillants. Sa robe était en taffetas, de cette couleur qu'on appelait autrefois : gorge de pigeon, et une collerette en tulle plissé encadrait son long cou maigre avec une raideur qu'elle avait sans doute jugée aristocratique. Elle appuyait sa joue sur une main osseuse ornée d'un stock de bagues disparates où brillaient, bizarrement associés, le rubis, la topaze et l'émeraude.

— Mùn Diù ! s'écria Catherine avec admiration.

Si Mlle Maréchal avait arboré pour ce fameux portrait tous les bijoux qu'elle possédait, elle n'avait eu garde d'oublier son face-à-main. Il était suspendu à son cou par une énorme chaîne en or. Et sur le guéridon bas où elle s'appuyait du coude, elle avait déposé — ayant sans doute recommandé au peintre de la reproduire dans tous ses détails — une riche bonbonnière en or ciselé, incrustée d'émaux.

— Ceci est une petite merveille, déclara Rochelle qui, d'instinct, reconnaissait ce qui vraiment était beau.

— Malheureusement, on ne l'a pas retrouvée dans l'inventaire de ses biens. J'ai conservé ce portrait que ma cousine accrochait chaque soir dans sa chambre en attendant que le peintre ait fini. Peut-être a-t-il été le témoin du drame... Comme Joséphine n'avait aucun parent en dehors de nous, personne ne pouvait le réclamer. De son vivant, elle avait fait don de sa maison et de la métairie à la mairie de Réalville pour y installer un asile de vieillards. Quant à sa fortune, toute en argent liquide, le misérable qui l'a assassinée n'a pas laissé un centime. Cet affreux portrait est tout ce qui nous reste de cette malheureuse fille.

— Quelqu'un aura volé la bonbonnière aussi ?

— L'assassin lui-même, il en aura compris la valeur.

Comme la jeune fille demeurait songeuse devant le portrait, sa grand'mère la prit par la taille et l'entraîna doucement :

— Allons, ne tardons pas davantage. Viens prendre quelque chose, mon petit. Tu as un visage qui me rappelle celui de ta mère, quand elle sut l... Du courage, ma Rochelle.

— J'en aurai, promit la jeune fille dont une étrange flamme vint éclairer les beaux yeux bleus.

CHAPITRE VIII

La jeunesse de Rochelle triompha de sa douleur. Un sommeil réparateur lui rendit le calme perdu et, le lendemain matin, en se réveillant, elle considéra toutes choses avec un esprit moins angoissé. Mais à la salle à manger, elle trouva Mme Fontaubert déjà levée, l'air soucieux, et qui, visiblement, n'avait pas dormi. Elle l'embrassa et dit aussitôt :

— Je n'ai pu me coucher hier soir qu'après avoir écrit à mon père. Je lui ai dit ma tendresse, ma joie de le savoir vivant. Je lui ai exprimé la confiance que j'ai en lui et mon désir ardent de le défendre envers et contre tous. D'ailleurs, voici ma lettre. Lisez-la, grand'mère...

Après en avoir pris connaissance, Mme Fontaubert voulut y ajouter quelques mots, comme promis, afin d'expliquer à Georges Fagès les raisons qui lui avait fait révéler le tragique secret à sa fille.

— Voilà qui est fait, dit-elle en reposant la plume. Catherine jettera ces lignes à la poste quand elle descendra à Caylus.

Et remettant ses lunettes dans leur étui, elle demanda à Rochelle :

— Que comptes-tu faire aujourd'hui ?

— Je ne sais pas encore très bien. Mais avant de rien décider, je voudrais parler à Taillard et, surtout, à M^e Vidal.

— Il habite toujours Montauban, mais c'est un vieillard, il n'exerce plus.

— Peu importe, s'il veut bien me recevoir ! Il peut être de bon conseil. Il faut vraiment que je le voie. Puisqu'il a défendu mon père avec tant de cœur et de dévouement, je m'en voudrais de rien entreprendre sans le tenir au courant.

— Tu peux aller chez lui quand tu voudras.

— Un peu plus tard... quand je serai devenue tout à fait calme, tout à fait lucide. Pour l'instant, j'ai besoin de marcher dans la campagne, le grand air me fera du bien...

Elle prit en passant dans le vestibule son grand chapeau toujours accroché à une patère et sa grand'mère la regarda traverser le jardin avec tendresse et pitié. Comme Catherine venait la rejoindre, elle murmura :

— Nous aussi nous étions fiévreuses et exaltées il y a treize ans. Nous aussi nous avons juré de le sauver. Et nous n'avons rien pu pour lui, cependant. Rien que prier et pleurer.

— La pauvre petite demoiselle, soupira Catherine, elle va rencontrer les mêmes difficultés, elle souffrira comme sa maman, jadis, et puis, quand elle verra qu'il n'y a rien à faire, elle se résignera, bien sûr.

— Toutes ne se résignent pas, ma pauvre Jeanne en est morte ! Je vais encore écrire à son père, je lui dirai de conseiller lui-même à cette petite de renoncer à cette lutte impossible. Qu'il lui dise d'épouser Pierre ! Une fois mariée, entre ce brave garçon et les enfants qu'elle pourra avoir, elle oubliera. Elle pourra être heureuse. Il faut que Georges la guide sur cette voie !

Mme Fontaubert s'installa à son secrétaire et se remit à écrire.

Pendant ce temps, Rochelle s'en allait dans la rosée matinale et l'air pur rafraîchissant son visage elle ressentait un bien-être physique qui agissait sur ses nerfs. Elle avait besoin de fatiguer son corps pour reposer son esprit. Pendant une grosse heure, elle marcha dans les prés et les champs. En apercevant les cultivateurs déjà au travail, elle pensa tout naturellement au fermier Taillard. Pour avoir si bien défendu son père et avec une ardeur telle qu'elle lui avait valu l'hostilité des gens du pays, peut-être se basait-il sur une déduction, un fait en lui-même banal que l'instruction n'avait pas retenu.

— Il faut que je lui parle, se dit-elle.

Brusquement, elle se sentait incapable d'attendre plus longtemps avant d'agir. Quittant les prés où elle errait au hasard, elle obliqua vers le chemin privé qui conduisait à la propriété de la Borie-Haute.

Les bâtiments de la ferme épousaient la forme dite « chartreuse ». Il n'y avait donc qu'un rez-de-chaussée, mais si elle était basse, elle s'étendait en longueur. Des tuiles roses couvraient le toit et, le long des murs, grimpaient des clématites sauvages. Près de la porte d'entrée on avait placé un banc rustique sous des retombées de glycine. A gau-

che, une seconde bâtisse servait de grange et d'écurie. A droite on découvrait un étang couvert en partie par des nénuphars. Au bord, une nichée de canards dormaient au soleil.

Rochelle s'étonna du silence qui régnait à l'entour. Sans doute Antoine, sa femme et Pierre étaient-ils partis aux champs. Elle traversa la cour et, près d'une chaudière fumante, elle aperçut la petite servante de la ferme, Fany, qui préparait la pâtée pour les volailles.

— C'est le palais de la Belle au Bois Dormant, cette maison, dit la visiteuse s'efforçant de paraître naturelle, où sont tes patrons, Fanette ?

— A cette heure-ci où voulez-vous qu'ils soient ? Pas à danser, bien sûr !

La petite répondait d'un ton sec qui frappa Rochelle, elle insista :

— Ils sont partis faner sans doute ?

— Le travail ne leur manque pas.

— Quand le fermier rentre-t-il ?

— Je n'en sais rien, il n'a pas à me rendre de comptes.

Cette fois, le ton était presque insolent. Et Rochelle s'avisa que cette animosité de la servante datait de loin. Fany que chacun trouvait douce et charmante avait toujours été bizarre vis-à-vis d'elle. Un froid mortel glissa dans le cœur de la jeune fille : Fanette serait-elle au courant du drame de la famille Fagès ? Antoine Taillard et sa femme auraient-ils parlé devant elle ? Cela pouvait expliquer une sorte de répulsion pour la fille du bagnard. Cette pensée fut si cruelle à Rochelle qu'elle se sentit incapable de garder plus longtemps ce terrible doute dans l'esprit. Aussi, brusquant les choses, elle demanda sans préparation :

— Pourquoi me détestez-vous, Fanette ?

Cette question si nette eut pour effet de décontenancer la petite. Elle ne s'attendait pas à une attaque si franche et si spontanée. Ne sachant que répondre, elle prit le parti de fondre en larmes.

— Voyons, insista Rochelle radoucie, dites-moi la

vérité. Je sens qu'une chose nous sépare, on dirait que vous m'en voulez. Que vous ai-je fait ?

Sa voix était si douce que la jeune fille, si brutale tout à l'heure, ne put y résister. Les pleurs se séchèrent et l'aveu vint :

— J'aime Pierre Taillard, dit-elle avec une sorte de confusion qui colora son visage naïf. Et voilà que tout le monde dit à Caylus que vous allez vous marier, lui et vous. Alors, je vous déteste parce que vous êtes plus jolie que moi, parce que vous êtes une demoiselle et que vous allez me le prendre.

De nouveau des sanglots montèrent à la gorge de la petite servante, mais ils s'arrêtèrent net devant l'amical sourire de Rochelle.

— Rassurez-vous, Fanette, je vous assure que Pierre ne sera jamais mon mari. Ainsi vous pouvez continuer à l'aimer et à essayer de le conquérir, je ne vous le disputerai pas.

Les yeux candides s'éclairèrent :

— Et moi qui vous en voulais tant ! Que j'étais mauvaise, pardonnez-moi !

— Bien volontiers et même je vous aiderai de tout mon pouvoir.

Rochelle se sentait attirée vers cette jeune fille à peu près de son âge par une secrète sympathie. Peut-être quelques jours avant n'aurait-elle éprouvé qu'une vague compassion car elle ne savait pas ce qu'était la douleur humaine. Mais maintenant, une pitié la soulevait pour toute créature qui, comme elle, était blessée par la vie. D'un élan, elle se pencha vers la petite servante et l'embrassa d'un grand baiser fraternel.

— Sèche tes larmes, Fanette, et oublie ta jalousie inutile. Je suis ton alliée...

Les deux jeunes filles ne purent en dire davantage car en ce moment les Taillard, père et fils, débouchaient du chemin. Le jeune homme avait reconnu de loin Rochelle et il accourait dans sa hâte toujours très vive de la voir. Quant au père, il marchait d'un pas lent et mesuré. C'était un homme

de 55 à 58 ans, de haute stature, large d'épaules. La mâchoire carrée, le front têtue, les yeux vifs sous d'épais sourcils en broussailles, il n'avait pas l'air commode et l'on comprenait qu'à la Borie-Haute tout devait marcher droit. Il salua la jeune fille avec politesse mais sans se départir d'une certaine froideur.

— J'ai vu Catherine, dit-il sans préambule, elle m'a appris la décision de Mme Fontaubert.

— Comment ! s'étonna la jeune fille, Catherine est venue jusqu'ici ? Elle avait une lettre pressée à porter à la poste de Caylus et votre métairie n'est pas précisément sur son chemin.

— Elle est venue demander des œufs à ma femme. Mais elle voulait surtout nous apprendre la conversation que vous avez eue hier avec Mme Fontaubert. J'ai pensé, en vous apercevant que vous veniez me voir à ce sujet.

Il ajouta, essayant d'être aimable :

— Mais ne restez pas sur la porte, entrez donc, mademoiselle...

La fermière arrivait à son tour, un rateau sur l'épaule, vêtue d'une jupe de cotonnade bleue et d'un corsage de grosse toile bise. Elle devait avoir la cinquantaine, mais elle était solide et droite comme le sont la plupart des paysannes dans ce coin du Quercy. Elle avait quitté le travail, poussée par la curiosité car elle pensait que Rochelle venait pour parler de « l'affaire ».

Quant à Pierre, tout à ses projets matrimoniaux, il ne pouvait imaginer qu'il s'agisse d'autre chose mais il trouvait surprenant que la jeune fille fût venue elle-même pour en parler. Aussi, en passant dans la cour, ne put-il s'empêcher de dire à Fay :

— Tu sais pourquoi Mlle Rochelle est venue ?

La servante répondit avec malice :

— Doutez-vous que ce soit pour vos beaux yeux ?

Il rétorqua tristement :

— Je ne suis pas assez naïf !... Il lui faut un « monsieur » et non un paysan.

— Pourquoi vous obstinez-vous, alors ? reprocha la petite.

Et, jetant un regard de côté, elle risqua :

— Il y a d'autres filles à Caylus et sur les Causses qui ne feront pas les difficiles...

Pierre soupira :

— Aucune ne ressemble à Rochelle...

Elle lui vit une peine si profonde que l'instinctive pitié féminine lui mit aux lèvres des paroles de consolation :

— Ne vous chagrinez pas ainsi, M. Pierre. Vous trouverez bien une autre « promise » peut-être moins jolie mais qui vous aimera de tout son cœur.

Il regarda la bouche fraîche qui venait de parler, les grands yeux noisettes qui livraient ingénument leur secret et bien qu'il eût l'âme envahie par Rochelle, cette tendresse lui fut douce.

— Tu es une bonne petite, Fanette, dit-il avec émotion.

Puis, la laissant à son travail, il rejoignit sa mère, son père et leur visiteuse dans la grande salle de la ferme. Cette pièce étant la plus belle et la mieux meublée n'était utilisée que lorsque les Taillard avaient des visites. Généralement, ils vivaient à la cuisine avec leurs domestiques.

Ils s'assirent tous quatre sur des chaises en bois blanc mais soigneusement cirées et devant une table ronde recouverte d'un vieux châle de cachemire des Indes comme en portaient les paysannes d'autrefois.

D'un bahut tout reluisant de neuf, la fermière avait sorti un service de petits verres et elle versa à chacun de l'eau de noix du pays à laquelle personne ne toucha. Trop de préoccupations hantaient l'esprit de chacun pour qu'on pût apprécier les liqueurs de la fermière.

— Mon garçon, commença Antoine Taillard se tournant vers son fils, notre conversation va te surprendre. Il est une chose que je t'avais cachée, d'accord en cela avec Mme Fontaubert, mais que

Mlle Rochelle, mise au courant hier, estime que tu dois connaître.

— Est-ce donc si grave ? s'effraya Pierre.

— Tu vas en juger : il y a treize ans quand nous étions fermiers chez Mlle Maréchal et que la famille Fagès habitait au château d'Albias, il y eut un drame affreux. Notre propriétaire fut trouvée assassinée chez elle un matin. On l'avait volée, bien entendu, et tous les soupçons par suite de plusieurs faits qu'il serait trop long de t'expliquer, portèrent sur M. Georges Fagès. Arrêté, il ne put prouver son innocence. Il faisait de mauvaises affaires, il avait des dettes impossibles à payer, tout l'accusait. Malgré les protestations éperdues de sa famille, malgré mon témoignage — car je fus le seul dans le pays à déposer en sa faveur — en dépit de l'émouvante plaidoirie de son avocat, il fut condamné. Sa femme en mourut. Mme Fontaubert décida de quitter le pays et j'en fis autant. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés aux alentours de Caylus. Voilà.

Le jeune homme bouleversé, répondit spontanément :

— Cela ne change en rien mes sentiments pour Rochelle et mes projets. Et si elle veut bien m'accepter...

Rochelle eut un pâle sourire.

— C'est très noble à vous, Pierre, de ne pas repousser la fille d'un bagnard, mais il est probable que je ne me marierai jamais. Je n'ai désormais qu'un but : retrouver le coupable et faire réhabiliter mon père.

— Après treize ans ! jeta le fermier, c'est presque impossible. Vous vous lancez dans une aventure sans issue. Songez qu'au moment du drame nous avons tout tenté. Je suis persuadé que le crime est l'œuvre d'un chemineau ou d'un bohémien dont le pays était infesté à cette époque.

— C'est possible, mais je veux recommencer l'enquête.

— Dans ce cas voyez M^e Vidal, il doit avoir con-

servé le dossier de l'affaire.

— C'est mon intention. N'y a-t-il pas un car qui passe vers 2 heures ?

— Oui. Il vous déposera à Montauban presque devant chez lui.

— J'irai aujourd'hui même. Et vous, M. Taillard, vous ne savez rien qui puisse me guider ?

Le fermier eut un geste d'impuissance :

— J'ai dit tout ce que je savais lors du procès et c'est peu de chose. Je reste persuadé que votre père est innocent.

Rochelle se leva, tendit la main aux deux hommes et embrassa la fermière qui lui ouvrait spontanément les bras.

— Je vais prévenir grand'mère de mon voyage à Montauban. Au revoir à tous et merci... Non, Pierre, ne m'accompagnez pas.

Elle leur fit un dernier signe amical de la main et elle s'éloigna. Quand elle eut atteint le chemin bordé de buissons, le jeune homme murmura bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre :

— C'est épouvantable pour elle, toute cette histoire !

— Elle a un grand cœur et la tête solide, remarqua le fermier...

— Que vous a fait dire Mme Fontaubert ? J'ai vu arriver Catherine...

— Elle me prévenait de la visite de Rochelle. Elle me demandait de ne pas la dissuader tout à fait de commencer les recherches, mais de l'orienter vers l'avocat. Mme Fontaubert pense que cela « l'occupera » car elle est dans un tel état d'énervement qu'elle risquerait de tomber malade en restant à ruminer ce malheur.

La fermière debout sur le seuil, regardant au loin disparaître Rochelle, demanda :

— Que crois-tu que va lui conseiller M^e Vidal ?

— De renoncer. Mais il saura mieux s'y prendre que moi. D'ailleurs, il pourra toujours lui donner le dossier à consulter. On ne fera jamais mieux que

ce qui a été tenté jadis. Le coupable est loin ! Qui sait ! il est peut-être mort !

Pierre regarda son père :

— Par charité, tout à l'heure, tu n'as pas menti à Rochelle ? Tu crois vraiment M. Fagès innocent ?

— J'en resterai toujours persuadé, répondit le fermier sans hésitation.

La mère soupira :

— J'aurais bien voulu que tu l'épouses, cette petite, elle me plaît. Es poulido et mignounetto à crouquado ! (1)

— Tu n'es pas assez empressé auprès d'elle, gronda le fermier. On dirait qu'elle te fait peur. Change de manières, mon garçon. Elle a beau être une demoiselle... l'audace réussit avec les femmes.

— Ce n'est pas précisément le moment de lui faire la cour, remarqua Pierre assombri par tout ce qu'il venait d'apprendre et qui, donnant à Rochelle l'auréole du malheur, la jugeait encore plus chère.

— J'en conviens, admit le fermier. Laisse-la se battre avec des chimères. Quand elle aura fait le tour de toutes les démarches possibles elle sera vite découragée, son père lui-même lui conseillera de renoncer à cette tâche. Mme Fontaubert lui a écrit dans ce sens.

Le jeune homme soupira :

— Il faut un mois pour que les lettres parviennent en Guyane et autant pour revenir, que c'est long !

— L'important, c'est qu'elles arrivent. Pendant cette période, Rochelle aura éprouvé tant de déceptions qu'elle souhaitera un cœur pour la comprendre, un amour pour lui faire oublier les méchancetés, l'indifférence, l'hostilité auxquelles elle se sera heurtée. Ce sera le moment pour toi de lui faire dire oui.

Le fermier posa sur l'épaule du jeune homme sa

(1) Elle est polie et mignonne à croquer.

lourde main autoritaire et proposa :

— En attendant, allons continuer à faucher, le foin, lui, n'attendra pas.

CHAPITRE IX

Sur la place où l'autobus qui fait le service de Montauban s'arrête à heures régulières, les voyageurs de Caylus qui, ce jour-là, devaient se rendre au chef-lieu du département, attendaient patiemment en échangeant quelques propos. En dépit du mois de Juin d'ordinaire si beau dans ces contrées méridionales, le ciel, nuageux un peu avant midi, laissait tomber sur la région une pluie lourde et chaude. Caylus, avec ses maisons propres et riantes, ses promenades bordées de marronniers perdait dans ce déluge toute sa grâce coutumière.

La place en question est située au carrefour de quatre routes : celle de Montauban, celle de Livron, lieu de pèlerinage en l'honneur de la Vierge, celle de St-Antonin, station thermale en formation et enfin celle qui, prenant le nom de boulevard, contourne la ville. Là, sont les principaux magasins, la gendarmerie et quelques maisons bourgeoises s'échelonnant jusque sur la route de Montauban.

Les enfants avaient déserté ce jour-là les acacias et les platanes de la place, seuls les voyageurs recevaient l'averse et, parmi eux, Hervé Duplessis et le Monsieur des Ruines. Un peu à l'écart des autres, ils attendaient, eux aussi, l'arrivée de la voiture.

Rochelle déboucha sur la place et sa vue éclaira le visage des deux hommes. Ils allèrent à sa rencontre avec empressement.

— Cette vilaine journée ne vous a donc pas fait peur ? demanda le vieux monsieur.

— Je suis absolument obligée d'aller à Montauban.

— Moi aussi, dit Hervé. Le voyage sera bien plus agréable maintenant que j'espère le faire en votre compagnie.

La vue du jeune homme raviva la douleur de Rochelle. Depuis qu'elle « savait », une voix lui criait que le rêve innocemment ébauché devait refermer ses ailes car jamais un homme n'accepterait, même s'il la trouvait charmante, d'épouser la fille d'un bagnard. La jeune fille eût préféré ne jamais revoir Hervé Duplessis et voilà que le hasard lui imposait de nouveau sa présence. Elle devait accepter cette souffrance nouvelle et, surtout, n'en laisser rien paraître.

— Comment va votre blessure ? demanda-t-elle au Monsieur des Ruines pour cacher son trouble.

— Je suis complètement rétabli, déclara-t-il, et loin d'en vouloir à mon écraseur, je me félicite presque de cet accident qui m'a valu de faire sa connaissance. Nous sommes devenus de grands amis, à tel point, vous le voyez, que le sauvage que je suis qui a horreur des villes et de ses semblables, a consenti à quitter son repaire pour l'accompagner à Caylus.

En parlant, il regardait la jeune fille avec une sorte d'attendrissement et il demanda, soudain un peu inquiet :

— Seriez-vous souffrante ? Je vous trouve le visage tourmenté. Qu'avez-vous fait de vos belles couleurs, petite fille ?

Elle eut un soupir et une ombre de mélancolie flotta dans son regard :

— Il est de tristes jours où le cœur humain s'harmonise avec le temps.

— Le soleil revient toujours, il s'agit d'avoir un peu de patience et de courage.

— Merci, murmura Rochelle, ce sont les premières bonnes paroles que j'entends depuis hier.

Les deux hommes échangèrent un regard qu'elle remarqua. Elle craignit de les avoir peiné et, surtout, intrigués.

— Ne faites pas attention, se hâta-t-elle d'expli-

quer.. Je suis en ce moment terriblement angoissée, énervée... mais cela passera.

— Voici l'autobus, prévint le monsieur des Ruines. Bon voyage, mon jeune ami ! à bientôt, petite Rochelle !

Légèrement, les deux voyageurs montèrent, s'assirent en face l'un de l'autre, la lourde voiture s'ébranla. Ils firent un dernier signe d'adieu à l'inconnu resté seul sur la place et Hervé se mit à parler immédiatement pour distraire la jeune fille. Il lui dit combien le monsieur des Ruines lui était sympathique, vanta la beauté et le pittoresque du paysage, donna des détails sur le tableau qu'il avait entrepris. Rochelle répondait à peine, visiblement distraite, en proie à ses pensées lancinantes qui lui faisaient trouver insignifiants les détails environnants. Ils atteignirent Montauban sans qu'Hervé eût la joie de voir paraître sur son visage l'ombre d'un sourire.

— Rentrez-vous par l'autobus de 6 h. demandait-il en descendant.

— Oui, je n'ai qu'une course à faire.

— Moi aussi : je dois acheter des couleurs et des pinceaux chez le premier marchand venu...

— Dans ce cas, à tout à l'heure, monsieur...

Ils se quittèrent sur la place de la Préfecture. Rochelle traversa les allées Mortarieux pour se rendre sur le Plateau où habitait M^e Vidal. Cela lui prit tout de même un moment car c'était un jeudi et les allées à cette heure étaient noires d'un menu peuple d'enfants, jouant, piaillant autour du kiosque à musique occupé d'autorité par les plus grands qui menaient un train d'enfer. Rochelle dut se faufiler entre les baraques à bonbons et à gâteaux et traverser le grand bazar pour aborder enfin le Plateau. Ce Plateau est en réalité une esplanade qui donne accès au jardin public et d'où l'on domine tous les bas quartiers de la ville. Les jours clairs, on peut apercevoir au loin les Pyrénées.

« J'aimerais habiter ici », songeait Rochelle chaque fois qu'elle s'arrêtait devant le parapet de pier-

re, mais aujourd'hui, elle n'accorda même pas un regard à son ami le paysage. Elle pénétra dans un bel immeuble cossu et grimpa lestement au deuxième étage. La domestique en tablier blanc qui vint lui ouvrir l'introduisit dans une riche bibliothèque où l'ancien homme d'affaires accumulait des objets anciens et des livres rares.

Rochelle eut à peine le temps de prendre un siège, M Vidal entra. C'était un vieillard extrêmement sympathique au regard vif et net, à la longue barbe blanche. D'instinct, la jeune fille se sentit en confiance.

— Je suis Mlle Fagès, dit-elle simplement.

Et, soucieuse d'être précise, elle ajouta :

— La fille de Georges Fagès, votre malheureux client.

— J'ai gardé un excellent souvenir de votre père, affirma l'avocat. Je ne l'ai pas défendu avec succès, hélas ! du moins y ai-je mis tout mon cœur. Il ne pouvait être le coupable.

— Je vous remercie, maître, de me dire cela. Je suis au courant maintenant de toute cette lamentable affaire.

— Votre visite, mademoiselle me semble une heureuse coïncidence. J'allais justement écrire à Mme Fontaubert pour lui demander un renseignement important.

Il eut un geste pour désigner l'ensemble de ses collections :

— Vous avez dû vous rendre compte que je suis un vieux maniaque. Ne protestez pas ! Je sais comment on me juge en ville ! Peu importe d'ailleurs. Si manie il y a, elle est douce et ne fait de tort à personne. J'ai donc la passion des objets anciens : montres, tabatières, bonbonnières, face-à-main... Or, mon antiquaire m'a proposé il y a quelques jours une bonbonnière très belle de l'époque Louis XV. Voyez plutôt...

Il se leva ouvrit une vitrine, y prit un objet encore enveloppé de papier de soie qu'il déplia soigneusement sous les yeux de Rochelle

La bonbonnière en question méritait l'enthousiasme du collectionneur : elle représentait une nymphe drapée de bleu. C'était cet émail d'un bleu très rare qui avait frappé M^e Vidal.

— Si je désirais parler de ceci à Mme Fontaubert, dit-il, c'est que l'objet que nous avons là, entre les doigts, m'a permis un rapprochement avec une autre bonbonnière qui était la propriété de Mlle Maréchal. Elle manquait à l'inventaire. A-t-elle été retrouvée depuis ?

— Non, mais je l'ai longuement admirée hier, sur un portrait de ma malheureuse cousine. Et celle-ci, d'où provient-elle ?

— Elle a été vendue à l'antiquaire par un jeune homme inconnu qui a accepté sans marchander le prix offert. C'est la même bonbonnière, n'est-ce pas ? Je ne saurais m'y tromper.

— Je le crois, dit Rochelle. Il se pourrait donc que le coupable habite encore la contrée. Au bout de treize ans il doit se croire sûr de l'impunité et il s'est décidé à vendre cet objet de valeur.

M^e Vidal précisa :

— L'homme en question s'est rendu au magasin le 19 mars jour de la foire de St-Joseph. Vous savez quel monde afflue à cette date à Montauban ? Il a pu penser à juste titre que parmi tous les clients il passerait inaperçu.

— Savez-vous comment était cet homme ?

— Jeune, assez bien vêtu. Il parle avec un léger zézaiement.

Voyant que Rochelle se laissait envahir par cet espoir, l'avocat s'empressa d'ajouter :

— Il peut n'être qu'un commissionnaire...

— Cependant, il serait utile de retrouver ses traces.

— C'est pourquoi je voulais mettre Mme Fontaubert dans la confidence

Rochelle réfléchissait :

— Maître, demanda-t-elle au bout d'un moment, pouvez-vous me confier cet objet ? Je voudrais le comparer avec le tableau et celui-ci est si encom-

brant que je ne puis guère le promener dans l'autobus.

L'homme d'affaires secoua la tête :

— Je n'ose pas accéder à votre désir, si légitime soit-il, ce serait une grosse imprudence de vous laisser partir avec une semblable pièce à conviction. Il pourrait y avoir trop de danger pour vous.

Rochelle proposa :

— Un croquis suffirait peut-être..

— Je le crois.

— Alors, je connais un peintre ! J'ai voyagé avec lui tout à l'heure et nous devons repartir ensemble.

L'avocat eut une moue significative :

— Mêler un étranger à cette affaire, cela ne me dit rien qui vaille. Est-il du pays, ce peintre ?

— C'est un Parisien venu en vacances pour travailler. Il habite Caylus et il prend des croquis près de chez grand'mère. Si j'en juge par sa voiture — une très belle Hispano — il doit être riche, donc connu.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Hervé Duplessis.

Maître Vidal à ce nom montra une surprise énorme, mais il se ressaisit vite et affirma :

— En effet, j'ai entendu parler de lui... et toujours avec beaucoup d'éloges, tant au point de vue personnel qu'au point de vue artistique. Je crois que nous pouvons nous adresser à lui en confiance.

« D'ailleurs, inutile de lui dire nos vraies raisons. Vous savez où le trouver ?

Rochelle sourit :

— Certainement chez le marchand de couleurs de la rue de la République.

— Nous allons envoyer ma bonne le chercher. Un jeune homme, étranger à Montauban. Héloïse, qui connaît tout le monde, ne s'y trompera pas. Je vais tout de même le lui décrire. Comment est-il ?

— Grand, mince, très brun, avec de beaux yeux sombres.

— En somme, un fort joli garçon.

Maître Vidal souriait de l'émoi soudain de la jeu-

ne fille. Pour ne pas augmenter sa confusion, il passa dans le couloir et appela la servante pour lui donner ses instructions.

Héloïse était vraiment une perle : elle ramena Hervé avec elle moins d'un quart d'heure après.

L'avocat s'avança vers le jeune homme, la main tendue. Rochelle tournait le dos à la porte, et elle ne vit pas le signe d'intelligence qu'Hervé adressa au collectionneur. Celui-ci eut l'air de comprendre et quand la jeune fille eut fait les présentations, il entra tout de suite dans le cœur du sujet :

— Je m'excuse de vous déranger, monsieur, dit-il avec une grande politesse, mais vous pourriez me rendre un vrai service. J'ai ici une bonbonnière très ancienne achetée récemment. Comme c'est un objet rare et de grande valeur, il me semble prudent, par ces temps de cambriolages à outrance, d'en avoir un croquis. C'est ce que je demande à votre talent, si vous voulez bien perdre quelques minutes pour faire plaisir à un vieil ami de Rochelle Fagès.

— Mais je suis trop heureux de pouvoir vous être agréable, affirma le jeune artiste.

Il se mit immédiatement au travail. D'une main sûre, il reproduisit, en peu de temps, les traits essentiels de la précieuse bonbonnière et Rochelle demanda :

— Grand'mère qui ne peut se déplacer serait contente de voir ce croquis. Puis-je le lui montrer? Je vous le rapporterai moi-même.

— Mais certainement !

L'avocat mit le travail d'Hervé dans une grande enveloppe et le confia à la jeune fille, qui se retira aussitôt en compagnie du peintre suivi par les remerciements du collectionneur.

Parvenu au bas de l'escalier, le jeune homme s'écria :

— Suis-je étourdi. J'ai oublié mon paquet de pinceaux chez Maître Vidal. Excusez-moi, je reviens immédiatement.

Il remonta les deux étages en courant, Rochelle

resta sur le trottoir, mais pas longtemps, Hervé la rejoignait, son fameux paquet sous le bras.

Comme ils traversaient le Plateau, la jeune fille remarqua :

— Comment se fait-il que vous ayez pris l'autobus pour venir à Montauban ? Vous avez une voiture autrement rapide et confortable.

Il la regarda en riant :

— Je pourrais vous répondre qu'elle est en panne. La vérité, c'est que je ne voulais pas perdre une occasion de vous revoir.

— Comment saviez-vous que j'allais prendre le car ? fit-elle, interdite.

— Figurez-vous que je peignais derrière une haie et j'ai entendu une conversation entre votre vieille bonne Catherine et le fermier Taillard. J'ai retenu que vous iriez sans doute voir Maître Vidal aujourd'hui ou demain.

Rochelle lui fit préciser avec inquiétude :

— Vous n'avez entendu que cette phrase ?

— Il n'y a que celle-là qui pouvait m'intéresser, répondit-il avec beaucoup de délicatesse.

La jeune fille se promit d'interroger Catherine pour savoir jusqu'où l'indiscrétion avait pu être poussée, et, changeant de conversation, elle s'avisa que, devant la Préfecture, l'autobus n'était pas rangé.

— Nous en avons pour un quart d'heure, voulez-vous visiter la cathédrale ?

Il accepta, et ils se dirigèrent vers la basilique qui domine un peu lourdement la place portant son nom. Elle n'a d'ailleurs rien de remarquable comme style ou comme ancienneté. Montauban, qui a longtemps hésité entre le Pape et Calvin, n'a pas élevé au culte catholique une cathédrale digne de ce nom.

S'ils avaient eu le temps, ils auraient pu pousser jusqu'à la vieille église Saint-Jacques, construite plus bas, face au quartier de Villebombon. Elle a un autre style, une élégance rare et, à l'intérieur, plus de richesses.

Hervé et Rochelle gravirent côte à côte un des

escaliers de pierre qui montent vers la cathédrale, traversèrent l'étroite esplanade et pénétrèrent dans le sanctuaire.

— La première fois qu'on entre dans une église, dit la jeune fille, on peut formuler trois vœux. Dieu exauce sûrement l'un ou l'autre.

— Pour être sûr de ne point embarrasser le Seigneur, je ne vais pas exprimer trois désirs. J'implore une seule grâce, trois fois la même...

A ce moment, il regardait la jeune fille, avec une telle expression de tendresse qu'elle en eut chaud au cœur.

Ils s'agenouillèrent tous deux, mais Hervé regardait toujours la jeune fille. Dans l'ombre douce de la cathédrale, son fin visage s'idéalisait, la lumière, qui tombait des vitraux, poudrait ses cheveux, nimait son front. L'artiste et l'homme admiraient ensemble cette créature de grâce. Hervé eût aimé peindre Rochelle agenouillée sur un humble prie-Dieu, levant des yeux pleins de rêve et de supplication.

Pourtant, la jeune fille ne priait pas. Elle ne savait plus ce qu'elle devait demander au Seigneur. Tous les vœux se battaient dans son cœur, elle ne put que murmurer avec tout le poids de sa douleur :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !...

Après ce cri d'imploration, elle se releva et entraîna le peintre vers la grand'porte. Sur le parvis, la clarté du jour les reprit. La pluie avait cessé pour faire place à un soleil presque chaud qui tremblait sur chaque goutte d'eau comme un sourire après des larmes.

L'autobus arriva en même temps qu'eux place de la Préfecture, ils s'y engouffrèrent et dans un grand grincement de freins, reprirent le chemin de Caylus.

— Le monsieur des ruines doit-il vous attendre à l'arrêt ? demanda Rochelle.

— C'est bien possible. Il devient de moins en moins sauvage, et je goûte fort sa compagnie. Il est cultivé et ses connaissances sont profondes.

La jeune fille resta un instant songeuse, puis elle dit, les yeux perdus au loin :

— Il semble avoir beaucoup souffert... En ce monde, qui n'a pas sa croix à porter ?

CHAPITRE X

Aussitôt rentrée à la Bonnette, Rochelle se dirigea vers le salon, afin d'y comparer le croquis de la bonbonnière avec le fameux portrait, et y trouva Mme Fontaubert qui, pour tromper l'attente, tricotait. Elle demanda avec une sorte d'anxiété toutes sortes de précisions sur sa visite à Maître Vidal.

La jeune fille la mit aussitôt au courant de l'achat de l'homme d'affaires, et elle lui montra le croquis d'Hervé Duplessis.

— Il n'y a aucun doute possible, affirma grand-mère, c'est bien la bonbonnière de notre pauvre cousine.

— Cela peut amener du nouveau, dit Rochelle, les yeux brillants. Je crois qu'il ne faut mettre personne au courant de ce détail qui peut avoir de graves conséquences. Pas même Catherine qui, en dépit de tout son dévouement, a parfois la langue trop longue.

— A quel propos dis-tu cela ? Une indiscretion de sa part m'étonne beaucoup.

Rochelle raconta à sa grand-mère la réflexion du peintre et elle ajouta :

— Je vais parler à Catherine.

— Elle est à la basse-cour, ne la dérange pas, nous la verrons tout à l'heure. Va enlever ton tailleur pour être plus à ton aise pour le dîner.

Rochelle obéit, monta dans sa chambre, remplaça son tailleur par une simple robe et, comme elle s'approchait de la fenêtre, resta à rêver un moment aux incidents de la journée. A côté de sa pensée dominante : les souffrances de son père, l'image d'Her-

vé s'imposait. Le vœu, le vœu triple qu'il avait formulé n'en était-elle pas l'objet ?... Hélas ! même s'il l'aimait, comme il s'écarterait d'elle, quand il « saurait ». Fille de bagnard !... Avec désespoir, Rochelle pensait à ces choses, le front appuyé aux vitres. Trouver le coupable, faire réhabiliter son père. En dehors de cela, il n'était pas de bonheur pour aucun des membres de la famille Fagès.

Elle fut distraite de ses réflexions par la vue de sa grand'mère, rejoignant Catherine occupée à distribuer du grain aux poules. Mme Fontaubert parlait avec vivacité et semblait fort en colère. Que signifiait ceci ? Grand'mère d'ordinaire si indulgente vis-à-vis de la servante devait avoir pour se conduire ainsi un motif sérieux.

Intriguée, Rochelle descendit rapidement, et Madame Fontaubert s'empressa de lui apprendre qu'elle venait d'interroger Catherine au sujet de ses bavardages.

— Et que vous a-t-elle répondu ? demanda Rochelle surprise de voir Catherine s'éloigner à son approche.

— Elle m'a affirmé avoir dit au fermier : « Mademoiselle vient d'apprendre ce qui s'est passé autrefois, elle est sens dessus dessous, elle s'est juré de retrouver l'individu. Sûrement, elle va venir vous voir. Après quoi, Madame pense qu'elle se rendra chez M^e Vidal à Montauban.

— Vous lui aviez vraiment dit cela, grand'mère ?

— J'avais raison.

— Oui, et moi j'ai bien fait d'accomplir ce petit voyage puisque j'en ai rapporté du nouveau. Catherine ne vous a pas dit autre chose ?

— Mais non !

— Vous aviez l'air si en colère...

— Parce qu'elle m'agace avec ses lamentations et ses jérémiades ! Tu sais comme elle est ? Quand j'ai commencé à lui faire des reproches elle a poussé des « Oh ! mon Dieu ! Pécaïre... Nostre Seigno... » comme à l'habitude

— En définitive, M. Duplessis a pu croire qu'il

s'agissait de quelque chose concernant la propriété. Ce n'est pas grave. Mais à l'avenir, il faut que Catherine tienne sa langue.

— Le plus sage est de ne rien lui dire, conclut Mme Fontaubert.

Rochelle eut un pâle sourire :

— La leçon lui servira car vous l'avez secouée d'importance !

Grand'mère s'appuya sur le bras de Rochelle pour rentrer et ce jeune bras se faisait presque protecteur. Une paix descendait en elle. Après les heures cruelles qu'elle venait de revivre en les évoquant, Mme Fontaubert retrouvait le calme et la sérénité qu'elle avait acquises au prix de tant d'efforts. Rochelle aussi se sentait le cœur plus léger, comme ça, brusquement, d'instinct.

Une lueur avait jailli dans tout ce noir, une lueur qui prenait la teinte émaillée de la nymphe sur la bonbonnière Louis XV.

Le même soir, aux ruines.

Le vieux monsieur, après un frugal repas, était resté longtemps assis sur le seuil de sa porte. La pipe entre les dents, il rêvassait. L'ineffable douceur du soir lui versait une quiétude que depuis longtemps il ne connaissait plus. Quand il s'était installé sur ce tertre désolé, au milieu de ces murs écroulés dont personne ne réclamait plus la propriété, il avait désiré y vivre absolument seul. Et voilà que le destin lui avait envoyé ce jeune homme agréable, cette jeune fille lumineuse. Le vieux solitaire retrouvait par eux, pour eux, quelque raison d'exister.

Autour de lui l'ombre s'épaississait et le silence. Même la petite voix monotone du grillon s'était tue. Le vieillard frissonna et d'un effort se mit debout. Il tapa sa pipe contre le mur et rentra dans ce qui était sa maison.

Son grand corps voûté projeta sur les murs éclairés par la lune, une ombre fantastique. Il n'avait pas besoin d'autre lumière pour se coucher. Il re-

poussa la porte qui ne fermait plus depuis l'incendie, mais qu'importait au monsieur des Ruines ! il ne possédait pas de trésors, il n'avait à craindre nul maraudeur. De plus pauvre que lui il n'y en avait pas sur terre. Tranquillement, il alla s'étendre sur son lit, chercha le sommeil si long parfois à le visiter — le sommeil profond comme la mort qui abolit la torturante pensée humaine.

La lune était montée dans le ciel et elle commençait même sa courbe descendante, quand les buissons noirs s'écartèrent. Une ombre glissa silencieuse, rassa les murs à-demi effondrés et pénétra sans bruit dans le médiocre logement. Une respiration calme et régulière s'élevait : l'énigmatique inconnu dormait profondément.

Guidée par ce souffle, l'ombre se dirigea vers le lit de fer, d'un geste précis un gourdin se leva au-dessus du dormeur...

Mais le gourdin ne retomba pas. Un cri jaillit dans la pièce.

« Prenez garde ! » et en même temps un homme se ruait sur la silhouette debout près du lit, il fut reçu par un coup de poing qui l'envoya rouler avec un : han ! de douleur le long du mur. L'homme au gourdin bondit alors vers la porte et disparut dans les taillis.

Le monsieur des ruines, arraché brutalement à la béatitude de son sommeil, chercha en tâtonnant la petite lampe qu'il plaçait toujours près de son lit et qu'il trouva renversée. Il parvint quand même à l'allumer et aperçut alors Hervé Duplessis qui se relevait.

Le jeune homme essaya de plaisanter en se tenant la mâchoire :

— Je vous devais une revanche : il y a quelques jours, j'ai failli vous écraser, mais je crois bien que ce soir je vous ai sauvé la vie.

— Que s'est-il passé ? Je me suis éveillé à un cri et j'ai compris qu'on se battait dans la pièce...

— A vrai dire, je ne réalise pas très bien. Quoi-

qu'il en soit, j'ai bien fait de rester dans les environs.

— Je vous croyais reparti ?

— Pas du tout, s'excusa presque le jeune homme. Après la longue conversation que nous avons eue, vous m'avez offert : « Restez ici, il est bien tard pour regagner Caylus ! » J'ai protesté et je vous ai dit adieu avec l'intention de gagner mon hôtel. Et puis, la nuit était si douce, si parfumée que j'ai trouvé absurde d'aller m'enfermer dans une chambre. Je me suis couché dans l'herbe et, presque malgré moi, le sommeil m'a gagné. J'en ai été brusquement tiré par un bruit insolite, une sorte de glissement bizarre... comme doivent en avoir les grands fauves dans la brousse. Je me suis levé et j'ai alors aperçu une ombre se dirigeant vers les ruines, une ombre dont le gourdin indiquait les intentions. Je l'ai suivie avec précautions. Vous savez le reste...

Le vieillard murmura avec émotion :

— Vous m'avez sauvé...

— Ça y ressemble, dit Hervé gaiement.

— Avez-vous distingué l'homme ?

— Je ne l'ai vu que de dos, mais c'est un solide gaillard, un colosse car, je ne suis pas une mauviette et il m'a tout de même jeté par terre d'un coup dont je me souviendrai !

— Vous n'êtes pas blessé au moins ?

Le jeune homme se frottait la mâchoire avec énergie :

— Un peu endolori seulement.

— Tout ceci est bizarre murmura le vieillard pensif.

— Pouvez-vous expliquer cette attaque ?

— Peut-être.

— Vous auriez donc des ennemis, monsieur, vous si pacifique ?

Il eut un geste vague :

— Qui n'en a pas ?

Le peintre semblait retrouver complètement ses

esprits. Il cessa de frictionner son menton et s'écria :

— Mais enfin, on ne venait pas pour vous voler ? A moins que vous ne cachiez ici des trésors insoupçonnés.

— Je ne possède rien. On venait pour autre chose... Et tout ceci est très grave.

Un moment ils restèrent silencieux et c'est le peintre qui prononça avec une affectueuse insistance :

— Vous êtes inquiet, soucieux... Suis-je indiscret ?... Ou puis-je vous être utile ?

Le vieillard ne répondit pas directement :

— Celui qui a voulu m'assassiner cette nuit doit me trouver bien gênant et cependant, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, ce n'est pas moi qu'il faut protéger.

Il regarda profondément le jeune homme et une angoisse faisait trembler sa voix quand il dit :

— Pouvez-vous perdre le reste de votre nuit ? J'ai à vous entretenir de choses graves...

— Vous pouvez absolument compter sur moi.

— Merci. Demain, vous irez chez M^e Vidal et vous lui ferez un rapport des événements, ensuite...

Dans la nuit silencieuse, le monsieur des ruines parla longtemps, longtemps...

CHAPITRE XI

Le lendemain, vers 11 heures, Rochelle traversait le jardin lorsqu'un pas dans l'allée principale lui fit brusquement tourner la tête et elle reconnut, avec un battement de cœur, Hervé Duplessis.

Elle s'avança à sa rencontre, toute rose de plaisir et lui tendit la main :

— Qu'est-ce qui nous vaut cette visite inattendue ?

— Je vais vous l'apprendre, sourit-il, gardant la petite main dans la sienne.

Rochelle le précéda au salon où Mme Fontaubert achevait la lecture du journal quotidien.

— Grand'mère, M. Duplessis désire vous parler.

— De la part de M^e Vidal, se hâta d'expliquer le jeune homme.

Après s'être incliné, il tendit à Mme Fontaubert une lettre à lui confiée par l'avocat.

« Vous recevrez M. Hervé Duplessis et vous l'écouteriez comme s'il était un autre moi-même, recommandait entre autres choses l'ancien défenseur de Georges Fagès.

— Soyez le bienvenu dans notre maison, déclara la grand'mère de Rochelle. Veuillez prendre place : ma petite-fille et moi nous vous écoutons.

Hervé prit un siège entre elles deux et débuta avec un sourire :

— Je vous dois d'abord des excuses et un aveu. (Ceci s'adressait plus particulièrement à Rochelle). Certes, je m'appelle bien Hervé Duplessis, mais en revanche, je suis loin d'être un peintre connu.

— Avec le talent que vous avez ! protesta naïvement la jeune fille.

— Tout le monde a son violon d'Ingres ! Pour moi, c'est la peinture. Ma véritable profession est celle d'avocat, au barreau parisien. Actuellement, je suis bien réellement en vacances, en cela je n'ai pas menti, mais je dois avouer que « le métier » reprenant le dessus, j'ai été fort intrigué par les racontars de votre vieille Catherine. M^e Vidal qui avait eu l'occasion de me rencontrer dans diverses affaires m'a parfaitement reconnu lorsque vous m'avez amené dans son cabinet, mademoiselle. Je me suis permis de lui faire un signe — que vous n'avez pas vu — pour lui recommander la discrétion et il a très bien compris.

Rochelle eut un léger rire :

— Quand vous êtes remonté chez lui pour reprendre le paquet de pinceaux soit-disant oublié, je suis sûre que c'était pour prendre rendez-vous avec lui !

— Je ne peux plus rien vous cacher ! J'ai revu M^e Vidal le lendemain. Il n'a pas hésité à me

mettre au courant du drame douloureux de votre famille. Après m'avoir confié ce secret, il m'a demandé de le remplacer pour tout ce que vous jugeriez utile. Il est trop âgé, dit-il, pour s'occuper utilement de vos intérêts, il ne se déplace que difficilement et, d'ailleurs il n'exerce plus. J'ai accepté de le suppléer et de vous aider autant qu'il sera en mon pouvoir — si du moins vous y consentez, madame ?

— Si nous y consentons ! s'exclama Mme Fontaubert, mais, monsieur, nous sommes enchantées de cette solution. Nous aurons en vous, nous en sommes persuadées, un conseiller précieux.

Hervé s'inclina :

— Voilà qui est convenu. A partir d'aujourd'hui je me mets à l'œuvre pour essayer de débrouiller cette affaire mystérieuse. Je ne vous cache pas que M^e Vidal est passablement inquiet depuis la découverte de la bonbonnière car il soupçonne le criminel rôdant dans le pays. Je vous servirai donc de défenseur, si besoin était — au sens propre du mot !

Mme Fontaubert était soucieuse :

— Que redoute au juste M^e Vidal ?

— Tout et le pire. Il pense que le coupable habite soit aux environs de votre ancien château, soit proche la propriété de Mlle Maréchal, soit à Montauban même. Puisque l'objet a été vendu dans la préfecture du département c'est qu'il ne l'a pas quitté ou, tout au moins, qu'il y est revenu.

— C'est probable... mais qu'avons-nous à craindre, ma petite fille et moi ?

— L'individu sait, très certainement, que vous n'avez jamais douté de l'innocence de Georges Fagès. En ce cas, une famille ne renonce pas facilement à en fournir la preuve éclatante. Par des racontars de Catherine, il peut avoir appris que Mlle Rochelle est au courant et qu'elle a repris la lutte. Dans ces conditions vous êtes toutes deux un danger permanent pour lui. Un crime de plus ne le ferait peut-être pas reculer.

— Comme tout cela est angoissant ! soupira la grand'mère. Je ne vous cache pas que, depuis la découverte de cette bonbonnière, j'ai des inquiétudes, moi aussi. Penser que ce misérable est peut-être près d'ici ; que nous le connaissons... que nous l'approchons... et qu'il n'hésiterait pas...

— Voyons, grand'mère ! pria la jeune fille ne nous laissons pas abattre. Pour ma part, je vous affirme que je n'ai pas peur du tout. D'ailleurs, M. Duplessis s'offre à nous défendre.

Elle levait vers le jeune homme son joli visage confiant. Confuse de l'importance qu'elle lui donnait soudain dans cette affaire familiale, elle se pencha vers sa grand'mère pour cacher son trouble et l'embrassa. Puis elle promit avec un élan de joie juvénile :

— Vous verrez que nous aurons raison de ce personnage et que le succès récompensera nos efforts.

— Le ciel t'entende !

Parmi les soucis les plus grands, Mme Fontaubert ne perdait pas ses habitudes de grande dame :

— Vous nous ferez bien le plaisir de déjeuner avec nous, monsieur ?

Il accepta avec une joie si évidente que Rochelle en eut chaud au cœur. Quelle bonne idée avait grand'mère... et quelle bonne idée avait eue surtout M^e Vidal ! Leur donner Hervé comme défenseur ! C'était lui qui allait aider à réhabiliter son père ! Lui à qui la famille Fagès devrait d'avoir reconquis l'honneur ! Car, du moment que la cause était entre ses mains, elle était sûre qu'il allait triompher de tout et de tous.

— Rochelle, pria Mme Fontaubert, va prévenir Catherine que M. Duplessis déjeune ici, je compte sur toi pour dresser un menu...

La jeune fille sortit joyeusement et trouva Catherine à la cuisine. Après les premières recommandations, elle s'avisait que l'excellente femme réussissait avec art les omelettes soufflées, mais avant d'en inscrire une au menu, elle revint vers le sa-

lon voulant demander au jeune homme s'il les aimait.

Mme Fontaubert et le peintre-avocat causaient à mi-voix quand Rochelle atteignit la porte restée entr'ouverte. Le bruit de ses pas ayant été amorti par le tapis, ils ne l'entendirent pas, mais elle saisit une bribe de phrase et s'arrêta, sidérée.

— Je conçois, en effet, madame, disait Hervé, que vous ayez été surprise de l'indiscrétion de Catherine. Vous aviez mille fois raison à son sujet et je m'excuse d'avoir dû l'accuser. Je puis vous avouer maintenant, que ce ne sont pas les prétendus bavardages de votre servante qui m'ont éclairé sur ce tragique secret. Vous devinez, je pense, qui en réalité, m'a mis au courant ?

— Je n'ai jamais cru que notre pauvre Catherine puisse avoir bêtement bavardé. Tout de suite, j'ai pensé que c'était « lui » !

— Il m'a jugé digne de sa confiance ce dont je suis infiniment touché.

Il y eut un léger silence, puis Mme Fontaubert demanda :

— Que pense-t-il de tout cela ?

— Il est transporté de joie devant la tendresse et le courage de Mlle Rochelle mais il est inquiet à son sujet. Comme M^e Vidal il redoute que vous soyez attaquée, l'une ou l'autre, comme il l'a été cette nuit.

— Cette nuit ! que s'est-il passé ? s'exclama presque à haute voix Mme Fontaubert.

— Un homme s'est introduit aux ruines, dans sa chambre mal fermée et a tenté de l'assommer. J'étais là, heureusement, et j'ai pu le défendre. Mais le misérable m'a glissé entre les mains et, grâce à la complicité de la nuit, je n'ai pas pu voir son visage. Vous voyez que l'individu ne recule devant rien...

Rochelle n'en écouta pas davantage. Qu'avait-elle besoin d'apprendre encore ? Elle avait compris. Défaillante, sous l'excès d'une joie inespérée, elle se jeta hors de la maison, courut à travers le jardin,

bondit à travers prés et champs et, d'un élan, se précipita vers les Ruines. Une force inconnue la poussait en avant, une force que nulle puissance humaine ne pouvait arrêter. Elle arriva au but à bout de souffle.

Le monsieur des Ruines était là, debout devant sa porte, le front levé vers le ciel comme s'il eût cherché dans l'infini une réponse à d'inquiétantes questions. En un instant, Rochelle fut là, tout près de lui, vision de grâce et de jeunesse avec sa simple robe blanche, le bleu de ses prunelles qui se fonçait sous l'émotion, l'or pâle de sa chevelure ébouriffée par la course.

— Père ! père !

Il la regarda, ébloui. Il regarda ce miracle qu'il avait tant imploré de la bonté de Dieu : sa fille dans ses bras, sous ses baisers.

— Ma toute petite...

Il la serrait farouchement contre son vieux cœur torturé, puis il l'entraîna dans l'unique pièce où, le jour de l'accident, elle l'avait si gentiment soigné, et là, ils parlèrent tous deux à la fois, voulant tout apprendre, tout savoir en cette minute merveilleuse qui les réunissait.

— Pourquoi, reprocha tout de suite Rochelle, ne pas m'avoir dit qui tu étais.

— Je voulais attendre d'avoir retrouvé le coupable. Je voulais rentrer réhabilité.

— Comment t'a-t-on laissé partir de « là-bas » avant la date ?

— En raison de ma bonne conduite, j'ai été grâcié. Et je me suis installé ici, dans cette mesure inconfortable, pour être près de toi, ma chérie, dans l'espoir que tu passerais parfois... que je te verrais et, qui sait ! que je te parlerais ! Mes prévisions les plus audacieuses ont été dépassées, puisque nous sommes devenus très vite de bons amis.

Il l'embrassa de nouveau et reprit avec un sourire qui éclaira son visage tourmenté :

— C'est même parce que je t'avais vue venir de loin que j'ai failli me faire écraser par M. Duples-

sis... je n'entendais pas l'auto, je ne voyais que toi... et c'est ainsi que la voiture m'a accroché.

— Quelle peur nous avons eue, Hervé et moi !

Innocemment, elle disait : Hervé, car dans le secret de son cœur, depuis longtemps elle l'appelait ainsi. Et ce nom, familier déjà, qu'elle prononçait avec une étrange douceur, amena une lueur d'émotion dans les yeux du père.

— La première personne « de connaissance » que je rencontraï dans le pays, ce fut la pauvre Catherine qui faillit s'évanouir d'émotion. Elle me donna de tes nouvelles et de celles de ta grand'mère qu'elle mit naturellement tout de suite au courant de mon retour.

— Je comprends bien des choses ! s'écria la jeune fille. Leur effarement à toutes deux quand je leur ai raconté ton accident et les soins que je t'avais donnés.

— Catherine m'a également apporté la lettre que tu m'as écrite... les Ruines sont moins loin que la Guvane. Cette lettre a été la première joie que j'ai éprouvée depuis treize ans ! Et comme j'étais fier de toi !

Rochelle affirma :

— Hervé va nous aider, il l'a dit à grand'mère tout à l'heure.

— J'ai tout de suite sympathisé avec lui. Quand il m'a appris qu'il était avocat, je n'ai pas hésité à me confier à lui et quand Catherine est venue m'avertir que tu devais aller chez M^e Vidal, il a décidé de t'accompagner... il ne prévoyait pas que ce serait toi-même qui l'introduirais chez mon ancien défenseur.

— Il a fallu cet incident de la bonbonnière... Mais tu as été attaqué cette nuit ?

Georges Fagès prit un front soucieux :

— Le danger se rapproche. C'est pour cela que j'ai cru bon de mettre Hervé Duplessis en rapport avec ta grand'mère car il est urgent que vous ayez un défenseur.

— Il est surtout urgent que tu quittes cette bi-

coque ! affirma Rochelle. Nous n'avons été que trop longtemps séparés, vite, reprenons la vie en commun ! Ici, tu n'es pas défendu, rien ne ferme, on entre comme dans un moulin ! Tu vas venir à la Bonnette, père chéri ! Je t'invite ! c'est grand'mère et M. Duplessis qui vont en faire une tête en nous voyant arriver, bras dessus, bras dessous. Je les ai laissés en train de comploter au salon et, certainement, ils ne se sont pas aperçus de mon absence.

Mais le monsieur des Ruines protestait :

— Je ne puis me présenter ainsi ! je suis affreux, mal rasé, j'ai l'air d'un mendigot...

— Eh bien, fais-toi beau ! Moi, je vais aider Catherine à préparer un festin ! On tue le veau gras comme pour le retour de l'enfant prodigue. Et je vais arracher aux araignées de la cave les dernières bouteilles de vin de Cahors que grand'mère gardait, paraît-il, pour mon mariage ! Tu vas voir, père, comme nous allons être heureux tous ensemble !

Elle l'étreignit et se sauva en courant. Quelques minutes il la regarda s'éloigner, attendri, oubliant toutes ses souffrances, les baisers de sa fille avaient comme purifié les souvenirs et, subitement, il se sentit redevenir l'homme de jadis, celui que Jeanne Fontaubert avait aimé, celui des jours heureux.

CHAPITRE XII

— Rochelle, ma petite fille, que tu es donc nerveuse ! reprocha doucement Mme Fontaubert, ne peux-tu mettre le couvert avec plus de calme ? Tu oublies la moitié des choses. En vérité, M. Duplessis va avoir une piètre opinion de tes talents de maîtresse de maison.

La jeune fille s'approcha de la porte faisant communiquer le salon avec la salle à manger et s'excusa :

— Ne me grondez pas, grand'mère, je suis si heureuse !

— Heureuse ! Pourquoi ?

— C'est un secret... mais que votre curiosité ne souffre pas trop, elle sera vite satisfaite.

Posant sur la table les dernières pièces d'argenterie, elle courut à la fenêtre car le gravier crissait légèrement. Hervé Duplessis la taquina gentiment :

— Il faut croire qu'il se passe dehors quelque chose de bien exceptionnel car, sans reproche, vous martyrisez sans cesse ce malheureux rideau.

Mme Fontaubert fronça un peu les sourcils :

— Pourquoi mets-tu quatre couverts ? Tu as donc la tête à l'envers ce matin ?

— J'attends un invité. Voilà.

Un pas sonnait dans le vestibule, Rochelle se précipita vers la porte avec une hâte fébrile. Et c'est alors que l'invité entra !

Il avait revêtu un costume soigneusement brossé; ses cheveux blancs rejetés en arrière découvraient son front sillonné de rides profondes ; mais il n'y avait plus au coin de ses lèvres l'habituel pli d'amertume et ses yeux clairs, les mêmes yeux que Rochelle, rayonnaient comme à l'époque de ses vingt ans.

De stupeur, Catherine, qui arrivait, faillit laisser choir sur le parquet le plateau chargé de hors-d'œuvre. Elle le posa sans plus de façon sur un fauteuil et se signa et s'écriant :

— Santa Maria !... Nostré Seigno ! c'est Monsieur Georges qui revient !

Quant à Mme Fontaubert, très pâle, elle s'avança vers son gendre et lui ouvrit les bras.

— Mon pauvre enfant, murmura-t-elle, tandis que de grosses larmes coulaient sur son visage fané.

A cette minute, elle pensait à sa fille, Et Georges Fagès, levant vers le portrait de Jeanne son visage désespéré, balbutia :

— Jeanne... ma Jeanne....

Rochelle vint mettre ses bras autour de son cou.

— Maman ne voudrait pas que vous ayez de la

peine, un jour pareil ! Viens, père, j'ai placé ton couvert entre grand'mère et moi, et en face de M. Duplessis. Le bon déjeuner de Catherine remplacera avantageusement le menu quotidien du monsieur des Ruines.

Ce fut la brave Catherine qui ramena la gaieté. Elle était tellement abasourdie et troublée qu'elle commit bévues sur bévues, et Rochelle en profita, soutenue par Hervé, pour dérider son père et sa grand-mère.

Cependant, le grave sujet qui les préoccupait ne tarda pas à reprendre la première place dans la conversation.

— Pour ma part, rien ne m'arrêtera, déclara Georges Fagès. J'ai fait l'apprentissage de la patience et de la ténacité à une dure école.

— J'ai appris, dit Mme Fontaubert, l'attaque de la nuit dernière. Vous ne retournerez plus aux Ruines, mon cher Georges, vous ne pouvez vous exposer à un autre attentat et M. Duplessis ne sera pas toujours là pour vous servir d'ange gardien.

Rochelle intervint :

— Grand'mère a raison, papa, tu vas rester avec nous désormais.

— Je vais même faire préparer deux chambres, prévint Mme Fontaubert. Je ne serai rassurée que si M. Duplessis accepte notre hospitalité. Un défenseur de plus ne sera pas de trop.

— J'accepte de grand cœur, madame, répondit l'avocat. J'irai, si vous le permettez, aujourd'hui même retirer mes bagages de l'hôtel pour ne plus avoir à m'éloigner de la Bonnette.

Aussitôt le café avalé, Hervé mit son projet à exécution et se retira, afin de se rendre à Caylus. Rochelle l'accompagna jusqu'à la grille du jardin, et Mme Fontaubert les regarda s'éloigner, pendant que Georges Fagès demandait l'autorisation d'allumer sa pipe. Grand'mère murmura :

— Ce jeune avocat nous a été envoyé par la Providence, ne le pensez-vous pas ?

— C'est une chance de l'avoir rencontré, convint le monsieur des Ruines.

— Notre cause lui a sans doute paru juste...

Georges Fagès sourit :

— La cause n'aurait peut-être pas suffi...

Et comme Mme Fontaubert tournait vers lui des yeux surpris, il ajouta doucement :

— N'avez-vous pas remarqué qu'il aime Rochelle?

De la joie illumina le visage de grand'mère, tandis que celui du père s'assombrissait :

— Je n'aurai retrouvé ma fille que pour la perdre de nouveau.

CHAPITRE XIII

Quelques jours passèrent sans amener aucun événement. Maître Vidal, qui restait en rapports étroits avec son ancien client, lui écrivit qu'il lui était impossible, malgré tous ses efforts, de retrouver le vendeur de la bonbonnière. Après son passage chez l'antiquaire, on perdait sa trace. De toute évidence, il ne devait guère venir à Montauban, qui sait même si, ayant pris peur, il ne s'était pas de nouveau éloigné du pays ?

Ces nouvelles laissèrent les hôtes de la Bonnette assez découragés. Seul, Georges Fagès gardait son calme. La dure épreuve de son séjour en Guyane lui avait appris l'art si difficile d'attendre. Mme Fontaubert se montrait inquiète et redoutait une nouvelle catastrophe. Rochelle, malgré la présence de son père et celle d'Hervé Duplessis était particulièrement démoralisée. Avec l'ardeur et la foi de la jeunesse, elle avait cru parvenir très vite au but, marcher tout au moins de progrès en progrès. Au lieu de cela, cette affaire semblait revenue au calme plat. On piétinait sur place. Hervé cachait mal lui-même son énervement.

Un soir qu'ils étaient tous réunis au fond du jar-

din, sous une tonnelle fleurie de chèvrefeuille, Catherine vint annoncer la visite du fermier Taillard. Il y avait longtemps qu'on ne l'avait vu, et même, depuis les récents événements et dans la joie du retour de Fagès, on l'avait à peu près oublié.

— Qu'il vienne, dit aimablement grand'mère, nous serons tous heureux de l'accueillir.

Il s'avança dans l'allée principale. Georges Fagès se leva pour aller à sa rencontre. Ils échangèrent une cordiale poignée de main, et Taillard dit avec beaucoup de franchise :

— Je suis bien heureux de vous revoir, monsieur Georges et surtout de savoir que vous avez fini avec toutes ces misères. Vous avez été libéré ?

— Une mesure de clémence... J'ai à vous remercier, Taillard, de la façon dont vous vous êtes occupé des miens...

— Fallait bien les aider... et votre demoiselle est si mignonne... J'ai fait de mon mieux. Et vous pouvez toujours compter sur moi. Jadis je vous ai défendu, je suis prêt à recommencer.

Ils rejoignirent sous la tonnelle Mme Fontaubert, Rochelle et Hervé, cependant que Catherine trottait chercher des rafraîchissements.

— Mon brave Antoine, dit soudain grand'mère, nous ne sommes pas au bout de nos peines et de nos alarmes. Imaginez-vous que mon gendre a failli être victime d'un attentat une de ces dernières nuits !

— Comment ça ? s'effara le fermier.

On lui raconta l'incident après quoi il offrit :

— Si vous le désirez, je puis coucher aux ruines près de vous, M. Georges.

— Oh ! maintenant, mon père ne craint rien ! affirma Rochelle. Ici, nous sommes assez nombreux pour nous défendre et M. Duplessis veut bien ne plus nous quitter...

Taillard, en apparence, indifférent, examina d'un œil aigu les deux jeunes gens. Il surprit les regards échangés et qui en disaient long, de menus faits révélateurs de leurs sentiments et il comprit qu'une tendre intimité s'établissait entre eux. Il en fut

contrarié et inquiet. Pendant quelques minutes, le mécontentement lui fit un visage si dur que le jeune avocat en resta impressionné. Se sentant observé, le fermier se ressaisit et retrouva son habituelle bonhomie pour entretenir Mme Fontaubert des travaux en cours, des prochaines récoltes et de ce qu'il convenait ou non de faire pour améliorer les rendements futurs.

— Ça vous intéresse l'agriculture ? demanda Rochelle un peu moqueuse, au peintre amateur.

Il avoua sans fard :

— Pas le moins du monde, je n'ai pas l'âme d'un terrien.

— Alors, je vous propose une promenade, il y a dans la propriété des coins charmants.

Il répondit à mi-voix mais l'oreille fine de Taillard surprit la tendre phrase :

— Avec vous, le coin le plus austère du monde serait un paradis.

Elle rougit mais pensa au danger de laisser son père, aussi demanda-t-elle :

— Viens-tu avec nous ? Jusqu'au lac, par exemple ?

— Ça me tente assez, je veux bien, d'autant que ta grand-mère et Taillard n'ont pas fini de parler agriculture.

— Et vous savez, annonça Rochelle s'adressant à Hervé, près du lac il y a une chapelle... vous pourrez émettre trois vœux...

Il répondit très doucement :

— Je n'en ai qu'un, toujours le même...

— Nous serons trois pour le formuler, rétorqua Georges Fagès entre haut et bas.

Quand ils se furent éloignés et que Mme Fontaubert se trouva seule avec le fermier, celui-ci demanda sans préambule :

— Est-ce que tous ces événements vont changer nos projets ?

— Quels projets ? fit-elle distraite.

— Celui d'unir nos enfants : il n'y en avait pas d'autre en question je suppose.

— Ah ! oui, ce mariage !... Mais rien ne presse.

— Au contraire, je trouve inutile de lanterner. Pierre est très épris de Mlle Rochelle et il se désespère du refus qu'elle lui a déjà opposé.

— Les jeunes filles, c'est si changeant... On verra plus tard.

Il secoua la tête avec obstination et reprit assez brutalement :

— Mlle Rochelle est raisonnable et sérieuse, quand elle veut ou ne veut pas quelque chose, je crois qu'on doit difficilement lui faire prendre un avis contraire.

Mme Fontaubert déclara avec autorité :

— Elle est libre d'elle-même et d'engager sa vie sur la voie qui lui plait. Quant à moi, même pour vous êtes agréable, mon cher Taillard, je ne puis plus peser sur sa décision.

Un silence suivit lourd et pénible. Mme Fontaubert le rompit la première en disant d'un ton aussi net :

— De toute façon nous ne pourrons prendre une résolution définitive que lorsque nous en aurons fini avec cette lamentable affaire.

— Qu'espérez-vous donc ?

— Mais tout ! La révision du procès, la découverte du coupable, l'honneur rendu à notre nom !

Il haussa ses épaules fatiguées :

— Tout a été tenté jadis, comment pouvez-vous croire que vous allez réussir aujourd'hui ?

— Il y a un fait nouveau sur lequel nous fondons beaucoup d'espoir. M^e Vidal s'en occupe et croit comme nous à son importance.

Il insista, têtue :

— Mais enfin, si vous n'aboutissez à rien ?...

— Rochelle fera alors comme elle l'entendra. Je vous répète que nous ne l'influencerons pas, ni son père, ni moi. Pour l'instant, nous n'avons pas d'autre but que celui que vous connaissez et quoi que vous en pensiez, nous en avons la foi.

Elle se leva un peu énervée par le doute que cet homme avait malgré tout glissé dans son esprit

et elle fit quelques pas hors de la tonnelle. Le fermier comprit que la conversation avait assez duré et, saluant Mme Fontaubert, il reprit le chemin de la Borie-Haute.

Le soir venu, lorsque les promeneurs furent de retour du lac, grand'mère leur parla longuement de Taillard — elle se reprochait de l'avoir congédié un peu sèchement — de son dévouement, de son désintéressement, mais elle glissa sous silence tout ce qui avait trait au mariage projeté entre Pierre et Rochelle.

Cependant elle était seule à parler et ce qu'elle disait semblait tomber dans l'indifférence générale. Chacun était absorbé par ses pensées et Hervé Duplessis était tout particulièrement songeur.

— Qu'avez-vous, mon jeune ami ? s'inquiéta Georges Fagès, vous paraissez préoccupé...

— Je pense toujours à notre affaire. Si on pouvait tendre un piège à l'individu...

— Bonne idée. Mais comment ?

— En revenant habiter aux ruines, par exemple.

— Oh ! non, supplia Rochelle ce serait trop dangereux. Je ne veux pas qu'on expose ainsi la vie de mon père.

Hervé s'empessa d'ajouter :

— Il ne serait pas seul. Je veillerais dans quelque coin...

— Non, j'aurais trop peur. Trouvez un autre moyen. Pas celui-là, je vous en prie.

Et comme ni l'un ni l'autre ne répondait, elle insista :

— Promettez-moi de ne pas tenter cette expérience.

Son père l'attira près de lui :

— Sois tranquille, petite fille, on t'obéira.

Mais Rochelle surprit entre les deux hommes un regard d'intelligence et elle ne fut pas rassurée.

Cependant la conversation reprit sur un sujet différent. On parla de la récente promenade, du lac pittoresque qu'Hervé se proposait de revoir pour prendre des croquis.

— J'emporterai des trésors à Paris, déclara-t-il.

— Pensez-vous à y retourner ? demanda Rochelle déjà inquiète.

— En ce moment, le peintre laisse la place à l'avocat. Je me suis juré de mener cette affaire à bien...

Il laissa sa phrase en suspens mais tout le monde comprit qu'il était animé de la plus tenace résolution.

CHAPITRE XIV

Les cloches de Caylus sonnaient la sortie de la grand'messe. Rochelle quitta le sanctuaire parmi la foule, descendit le large escalier de pierres et se retrouva sur la place. Elle aperçut Catherine descendue au village pour les commissions et qui pérorait dans un groupe.

— Que peut-elle raconter ? songea la jeune fille. Prendrait-elle le défaut que nous lui avions si gratuitement octroyé ?

Parmi les personnes assemblées sur la promenade, elle reconnut Fany et se dirigea vers elle.

— Bonjour, Fanette, dit-elle gentiment, si vous rentrez, nous allons faire route ensemble.

— Vous allez donc à pied, Mlle Rochelle ? Le monsieur ne vous a pas accompagnée avec sa belle voiture...

— « Le monsieur » était fort occupé ce matin, expliqua la jeune fille dont le visage s'émut à la seule pensée d'Hervé.

— Il fait des tableaux ?

— Eh oui. Il les exposera plus tard à Paris. Il a un très grand talent.

Comme elles quittaient Caylus et allongeaient le pas sur la route, Rochelle changea de conversation :

— Qu'est-ce que Catherine racontait donc de si



palpitant ? Vous aviez tous l'air suspendus à ses lèvres.

— Elle nous parlait justement du peintre et du monsieur des ruines. Il paraît que le Parisien fait un portrait du vieux monsieur. C'est un vrai chef-d'œuvre, qu'elle dit. Et ressemblant à crier ! On y voit tout un coin du jardin de Mme Fontaubert, du côté de la tonnelle...

— Oui, oui... dit Rochelle, distraitement, cela fait un cadre magnifique.

En prononçant ces paroles, elle pensait .

— Grand'mère a essayé d'expliquer ainsi la présence de ces deux soi-disant étrangers chez nous...

— Il paraît, continuait Fanelte, que le vieux monsieur est un très bon tireur il va tâcher de nous débarrasser des *agaço* qui ont envahi tous nos bois. Il va aller s'embusquer la nuit pour abattre ces sales ciseaux, ils nichent surtout sur les grands arbres du côté des ruines. Il dit que ça l'amuse, en tout cas, il nous rendra un fier service, car ces bêtes font beaucoup de dégâts et on est tellement occupés aux champs en ce moment qu'on n'a pas le temps de les détruire.

Tandis que Fany continuait à parler, tranquillement, Rochelle s'angoissait de plus en plus. Car elle n'était pas dupe. Cette prétendue chasse aux pies cachait quelque chose de plus important, de plus redoutable. Son père et Hervé ne tenaient pas la promesse qu'ils lui avaient faite. La petite servante venait innocemment de lui révéler le piège imaginé par le jeune homme. Quel danger pour son père ! dans quel guet-apens allait-il tomber ?

Si l'individu qui avait intérêt à sa mort rôdait ce soir dans les bois, il pouvait se dissimuler dans un taillis, et armé d'un fusil, abattre le soi-disant chasseur de pies. Mais peut-être hésitera-t-il à attaquer un homme armé qui, s'il n'est pas touché grièvement, peut riposter et lui faire payer son attentat...

Rochelle fit un effort pour chasser ces tragiques

pensées et reprendre avec sa petite compagne une conversation normale.

— Qu'y-a-t-il de nouveau à la ferme ? Tout le monde est en bonne santé, j'espère ?

— Oui et non. M. Pierre est si triste qu'il en est quasi malade. Et les autres aussi ne sont guère joyeux. La maîtresse s'essuie parfois les yeux et le maître est difficile de plus en plus pour le travail et grognon et exigeant ! Je ne comprends pas du tout pourquoi. Les récoltes sont belles, les bêtes se portent bien... Oh ! je sais bien pourquoi M. Pierre a une mine d'enterrement...

Un soupir punctua la fin de sa phrase :

— Il vous regrette... Tout de même, depuis quelque temps, il est plus gentil avec moi... Ainsi, hier matin, comme je dressais le couvert après avoir fait les chambres, soigné la basse-cour et abattu le plus d'ouvrage possible, il m'a regardée avec des yeux si doux que je me suis sentie toute chose... et il m'a dit : « Tu es vraiment une vaillante, une courageuse petite, Fanette »... C'est gentil de sa part.

Elle disait cela avec une joie si naïvement touchante que Rochelle en fut émue :

— Il a raison. Une femme comme toi, ce serait une perle dans sa maison. Je souhaite qu'il le comprenne et te rende heureuse, Fany.

Mais au fond, ce qui l'intéressait le plus c'était d'apprendre que la famille du fermier compatissait aux soucis des Fagès. Comment auraient-ils pu être tristes pour un autre sujet ? Une minute, l'idée de passer chez le fermier pour lui demander d'accompagner son père à la chasse aux pies lui traversa le cerveau. Puisque Taillard les comprenait si bien, il n'hésiterait pas à les aider pour l'exécution du piège inventé par Hervé. Pourtant, Rochelle se dit qu'il était sans doute en son pouvoir d'empêcher les deux hommes de sortir ce soir. Aussi, elle quitta Fanette à l'entrée du chemin qui conduisait à la ferme et continua sa route vers la Bonnette. Elle avait hâte de voir Hervé. Peut-être Catherine avait-

elle parlé à tort et à travers et rien n'était décidé pour la nuit même.

Rochelle trouva le jeune avocat au fond du jardin près de la grille qui clôturait le parc.

— Je vous attendais, dit-il gentiment. Comme vous avez tardé ! Cette messe n'en finissait plus !

— J'ai surtout bavardé avec Fany la petite servante des Taillard. Elle m'a appris ce que Catherine proclame partout : vos projets pour ce soir.

— Ah ! ah ! fit-il en riant, la chasse aux *agaço* ! Ça va être amusant. Votre père et moi nous nous en faisons une fête

Rochelle répliqua avec gravité :

— Pourquoi mentez-vous Hervé ? Me croyez-vous si petite fille ?

Parce que, pour la première fois, elle venait de l'appeler par son prénom, il fut ému et il sentit grandir et palpiter la fervente tendresse qu'il lui avait vouée.

— Oui, Rochelle, j'avoue mon subterfuge. Les pies ne sont qu'un prétexte. J'espère que cette nuit nous aurons à nous mesurer avec cet X mystérieux et redoutable.

Voyant que la jeune fille avait un visage chaviré et qu'elle joignait instinctivement les mains, il entreprit de la rassurer :

— Je vous promets de ne pas quitter une seconde votre père et de veiller sur sa sécurité.

Elle baissa ses longues paupières pour dérober l'éclat de ses yeux et elle dit à mi voix :

— Alors j'aurai doublement peur...

— Merci...

La voix d'Hervé avait tremblé sur ce mot, il fut obligé de la raffermir pour expliquer :

— Je me posterai de bonne heure dans le bois. Si l'homme arrive, je le verrai, de quelque côté qu'il vienne. Soyez sans inquiétude. La vie de votre père m'est précieuse et la mienne aussi... surtout depuis quelque temps.

Ils revinrent vers la maison, essayant pour chas-

ser la préoccupation, de trouver un autre sujet de conversation mais ils ne purent y parvenir.

Toute la journée, l'idée de ce danger flotta, énevant tout le monde. A la nuit, les deux hommes, ainsi qu'ils l'avaient décidé, armèrent leurs fusils et se dirigèrent du côté des ruines.

— Va donc te coucher, mon enfant, conseilla Mme Fontaubert, incapable pour elle-même de suivre ce sage conseil, mais qui cherchait à calmer les inquiétudes de la jeune fille.

Elles gagnèrent leur chambre pour se donner mutuellement le change. Rochelle ne se déshabilla pas. Elle s'accouda à sa fenêtre, épiant dans le silence les bruits les plus imperceptibles qui la faisaient tressaillir : le saut d'un insecte, le passage d'un papillon de nuit, le cri des reinettes vers le lac. Tout cela sur un fond aigu de crissements de grillons dans les champs et de piailllements d'oiseaux cherchant leur place pour la nuit. Les *agaço*, au loin, menaient un train d'enfer et, soudain, après deux coups de feu, un silence s'établit.

Qui avait tiré ? Le père de Rochelle sur un nid de pies ? Ou Hervé surprenant l'agresseur ? Ou l'agresseur lui-même ?

Penchée à la fenêtre, Rochelle tendait l'oreille surprise de ne plus rien entendre, imaginant la pire catastrophe. Elle courut vers la chambre de grand'mère qui n'était pas couchée non plus.

— Avez-vous entendu ?

— Deux coups de feu très nettement.

— Que se passe-t-il maintenant ? Pourquoi ce silence ?

— Ils ont tiré sur un nid et les autres pies se sont envolées, voilà tout.

— Je sors... Je vais aller à leur recherche.

— Jamais de la vie !... Je te défends de commettre cette imprudence !

Rochelle tremblait d'énervement :

— Je ne peux pas demeurer là, dans cette inac-

tion... alors que peut-être ils sont en danger, qu'ils ont besoin de moi...

— Comme tu t'exaltes ! mon enfant. Je t'affirme que tes craintes sont folles.

— Au fond, grand-mère, vous tremblez comme moi ! Laissez-moi partir.

D'un élan, elle fut vers la porte, dégringola au rez-de-chaussée, mais, comme elle se jetait dans le jardin, deux voix lui parvinrent de la route proche et les deux hommes se dessinèrent dans l'ombre.

Rochelle se jeta dans les bras de son père, encore mal convaincue.

Ils étaient fatigués et terriblement déçus. Car il ne s'était rien passé du tout. Excédé par l'attente, Georges Fagès avait, en dernier lieu, lâché les deux coups de feu sur les oiseaux nuisibles rassemblés sur les arbres et il avait avec Hervé regagné la Bonnette.

Le piège aurait-il été flairé ? L'individu avait-il appris que le jeune avocat s'était embusqué de bonne heure ? Où l'avait-il vu, dissimulé dans les bois ? Qu'est-ce qui l'avait empêché de venir ?

Hervé se laissa aller dans un fauteuil, visiblement découragé et le monsieur des ruines alluma sa pipe, d'un air las.

Rochelle était si heureuse de ce résultat, alors qu'elle redoutait le pire, que ce fut elle qui versa les encouragements :

— Quelles mines sinistres ! Vous voilà à « plat », comme si tout était perdu !

— Nous sommes battus par nos propres armes ! grogna Hervé, vexé de voir échouer son plan.

— Vous êtes démoralisé ce soir, c'est normal ; après une bonne nuit, il n'y paraîtra plus. Demain, il fera jour, et nous aurons des idées fraîches...

CHAPITRE XV

Le lendemain, vers les deux heures de l'après-midi, tout le monde était réuni au salon, autour des tasses de café. Un silence planait. Catherine entra, un papier bleu à la main :

— C'est le porte-dépêche qui m'a remis ça. Pour M. Duplessis, qu'il a dit.

— Un télégramme ! Voyons.

L'avocat lut tout haut la phrase laconique :

« Venez toute affaire cessante ».

C'était signé : « Vidal ».

— Il doit y avoir du nouveau ! espéra le jeune homme.

— Enfin ! s'écria Rochelle. Vous partez tout de suite, n'est-ce pas ?

— Le temps de sortir la voiture.

— Je vous accompagne.

— Moi aussi ! déclara Georges Fagès.

Mais l'avocat s'y opposa :

— Il est préférable que vous restiez ici avec Madame Fontaubert. A la Bonnette, vous ne risquez rien. D'ailleurs, nous serons vite de retour.

Il eut un sourire pour ajouter :

— Mon auto roule à belle allure, vous en savez quelque chose !

— Modérez-vous, cette fois, je ne veux pas que vous abîmiez ma belle petite fille...

Les deux jeunes gens étaient déjà dehors. De la fenêtre du salon, Georges Fagès et Mme Fontaubert les virent sortir l'auto de la remise qui servait de garage. Dans un ronflement de moteur, ils gagnèrent bien prudemment la route et se lancèrent vers Montauban. La même pensée traversa le cerveau des deux personnes restées seules au salon : « Comme ils feront un joli couple, si cette affaire peut s'éclaircir enfin ! »

Ils revinrent s'asseoir devant leur café refroidi ; Georges Fagès prit un journal, et Mme Fontaubert son éternel tricot pour tromper l'attente.

A Montauban, Hervé et Rochelle sonnaient à l'appartement de Maître Vidal. Des ordres avaient dû être donnés en conséquence, car Héloïse les introduisit immédiatement dans le cabinet de l'ancien avocat.

— Que se passe-t-il ? demanda tout de suite Rochelle, nous sommes tellement inquiets depuis l'arrivée de votre télégramme...

— Il se passe, dit l'homme d'affaires, en leur désignant des sièges que le même jeune homme qui a vendu la bonbonnière, le 19 mars dernier, est revenu chez l'antiquaire pour tenter de la racheter.

— Oh ! oh ! s'exclama Hervé. Quelle raison a-t-il donnée pour expliquer son désir ?

— Aucune. Il regrettait simplement de s'en être démuné. Il a paru très déçu, lorsqu'il a appris que l'objet n'était plus en magasin et il a insisté pour savoir le nom de l'acheteur. Quand il a appris que c'était moi, il s'est écrié : « Maître Vidal, l'avocat ? » et, sur la réponse affirmative, il a montré sa consternation. L'antiquaire lui a alors proposé de venir me voir, et d'insister pour que je me desaisisse de cet objet, mais il a refusé tout net, et il est parti, visiblement bouleversé.

— Sans donner son nom, bien entendu ?

— Sans donner son nom. Mais le commerçant savait quelle importance j'attachais à l'identité de l'individu, il l'a fait suivre discrètement par un de ses vendeurs. Il a pris l'autobus pour Caylus.

— Il est donc de chez nous, murmura Rochelle, pensive.

Hervé insista :

— L'antiquaire a-t-il pris un signalement plus complet que la première fois ?

— C'est un jeune homme assez neutre, n'offrant aucune particularité vraiment remarquable, un jeune homme comme il y en a des quantités à Mon-

tauban et aux environs. Il est, toutefois, sûrement du pays, car il a l'accent prononcé et, détail qui a son importance, il ne zézayait plus comme la première fois.

— Nous avançons à tout petits pas, remarqua Hervé.

— Mais nous avançons, se réjouit Maître Vidal. Les recherches se limitent à Caylus et aux environs immédiats.

Duplessis se tourna vers Rochelle :

— Vous qui connaissez bien la contrée, vous allez passer tous les jeunes gens au crible. Il faut aboutir.

— Nous aboutirons, affirma la jeune fille en se levant pour prendre congé.

— Tenez-moi au courant, pria Maître Vidal, en accompagnant les deux jeunes gens jusqu'à la porte.

Ils revinrent place de la Préfecture, où ils avaient garé la voiture, et ils reprirent le chemin de Caylus, tant ils avaient hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Mme Fontaubert et à Georges Fagès qui devaient se poser toutes les questions imaginables. Mais Rochelle, joyeuse et résolue chez Maître Vidal, devint soudain si mélancolique que l'avocat en fut surpris. Ne parvenant pas à ramener un sourire sur les lèvres de sa voisine, il affecta une ironie désinvolte pour demander :

— Que se passe-t-il dans cette petite tête ? Après cette bonne nouvelle, vous voilà plus sombre qu'un jour sans soleil !

— Je suis préoccupée, avoua-t-elle.

— Pourquoi ?

— Une pensée épouvantable m'est venue : je viens de me souvenir de quelqu'un qui zézayait précisément au mois de mars par la faute d'une dent cassée, et qui ne zézaye plus maintenant qu'il est allé chez le dentiste.

L'auto fit une embardée et Hervé s'exclama :

— Mais c'est capital ! Le nom de cet homme ?

— Excusez-moi de ne pas vous le dire... pas en-

core, du moins. C'est tellement grave que je m'en voudrais si je vous faisais partager mon doute, et s'il n'était pas justifié.

— Qu'allez-vous faire ?

Elle réfléchit un moment :

— Je vais tenter le tout pour le tout !

Ils ne dirent plus rien, jusqu'à la traversée de Caylus. Là, tout près de la Bonnette, ils aperçurent dans un champ en bordure de la route un groupe d'hommes et de femmes rentrant des charrettes de foin. Parmi eux, ils reconnurent Pierre et son père.

— Voulez-vous arrêter la voiture ? demanda Rochelle.

Hervé obéit, ne comprenant pas son intention, mais ayant confiance en l'esprit de décision et en l'intelligence de Rochelle. Elle ne ferait rien à l'aueglette.

— Pierre ! appela la jeune fille, venez, je vous prie.

Il parut à Hervé qui observait la scène que le jeune homme hésitait, répugnance peut-être de se trouver face à face avec son rival. Mais la voix d'Antoine Taillard s'éleva pour commander avec une sorte d'irritation :

— Eh bien, vas-y, qu'attends-tu ?

Pendant que Pierre approchait lentement, comme à contre-cœur le jeune avocat ne put se retenir de remarquer :

— Est-ce lui que vous choisissez pour des confidences ?

— Ne parlez pas ainsi, fit-elle avec reproche. Vous vous préparez des regrets...

Le fils Taillard s'immobilisait à quelques pas.

— Montez avec nous, invita Rochelle qui se poussa pour lui faire place. Remettez en marche, M. Duplessis.

L'auto roula doucement sur la route bordée de platanes.

— Vous pouvez nous être utile, Pierre, dit Rochelle avec gravité, c'est pour cela que je me suis permis de vous enlever à votre travail.

Elle essayait de parler sur un ton enjoué mais cela sonnait faux. Heureusement l'entrée de la Bonnette fut tout de suite là. L'auto freina dans le jardin et la jeune fille demanda à Hervé d'aller rendre compte à son père et à sa grand'mère de leur visite à M^o Vidal. Quand le jeune avocat se fut éloigné, elle attira Pierre sous la tonnelle.

— Je peux vraiment vous être utile à quelque chose ? demanda le jeune homme avec une tristesse qui frappa son interlocutrice, j'en serai très heureux si c'est possible...

Elle le regarda profondément :

— Pierre — et sa voix trembla pour achever la phrase — où vous êtes-vous procuré cette bonbonnière que vous avez vendue le 19 mars à un antiquaire de Montauban ?

Une lueur d'affolement passa dans les yeux du jeune homme.

— Vous savez cela, balbutia-t-il.

— Je sais cela et bien d'autres choses.

— Quoi encore ?

Malgré tous ses efforts, il ne parvenait pas à dominer son trouble.

— Je sais aussi que vous avez voulu racheter cette bonbonnière.

Il n'insista pas, accablé.

— Pourquoi ne répondez-vous pas ? Ce n'est pas la vérité ?

— Que voulez-vous que je réponde ?

— Simplement ce que je vous ai demandé : Comment cette bonbonnière était-elle en votre possession et quelles sont les raisons qui vous incitent, l'ayant vendue, à vouloir la racheter ?

Pierre se renferma dans un mutisme total. Rochelle posa sa main sur son bras :

— Dites-moi ce que vous savez ?

— Non, fit-il, têtue.

— Vous refusez de me donner des explications ?

— Je refuse.

— Pourquoi ?

— Cela me regarde.

La voix de Rochelle prit un ton menaçant pour insinuer :

— Savez-vous que votre obstination donne droit à toutes les suppositions !

— Tant pis.

— Pierre ?

— Je ne dirai rien, je n'ai rien à dire !...

Un pli dur barrait son front, pâle sous les abondants cheveux châains et le masque de ce paysan à demi dégrossi reprenait l'aspect des visages primitifs. Rochelle comprit que les menaces ne parviendraient pas à le réduire et elle chercha à l'attendrir :

— Pourquoi refuser de m'aider ? Un mot de vous j'en suis sûre peut nous mettre sur la voie. Au nom de mon père qui a tant souffert... et pour moi, je vous en supplie, Pierre...

Elle levait sur lui d'immenses yeux de détresse et, pour ne plus les voir, il se détourna et regarda au loin vers les champs clairs sous le soleil. Rien ne le ferait céder, Rochelle s'en rendait compte. Une irritation soudaine la crispa et des paroles violentes lui montèrent au lèvres :

— Je vais vous faire arrêter !

Il se redressa et lui fit face lui montrant un visage méconnaissable, figé et glacé.

— Je vais téléphoner aux gendarmes, gronda-t-elle.

— Qu'est-ce que vous attendez ?

— Quand ils vous passeront les menottes, vous vous déciderez peut-être à me répondre ?

— Non.

— La police en a les moyens, elle !

— Je ne crois pas, fit-il avec dédain.

— Mais enfin, pourquoi, Pierre, pourquoi ?

— C'est un secret qui ne regarde que moi.

Elle eut une hésitation, puis elle dit avec tristesse :

— Nous n'avons plus rien à nous dire. Allez-vous en !

Il partit sans saluer, la tête courbée, les épaules ployées en avant comme sous le poids d'un lourd

fardeau. Elle hésita de nouveau. Puis d'un trait, elle courut dans le jardin, entra dans la maison et, guidée par le bruit des voix, se dirigea vers le salon.

— M. Duplessis vous a mis au courant ? demanda-t-elle, embrassant son père et sa grand'mère.

— Enfin, soupira Georges Fagès, un peu de nouveau, un peu de lumière.

— Plus que vous ne le supposez.

— Pierre vous a appris quelque chose ? s'étonna Hervé.

— Oui et non. Mais j'ai acquis une certitude...

Et Rochelle raconta que Pierre zézayait, en mars à cause d'une dent cassée, qu'il ne zézayait plus du tout, maintenant, et que, lui ayant brutalement demandé où il s'était procuré la bonbonnière, il avait refusé tout net de s'expliquer là-dessus.

En un éclair le jeune avocat comprit le drame. La vérité lui apparut et il cria :

— Cette fois, nous le tenons ! Venez avec moi, M. Fagès !

— Chez les Taillard ? demanda Rochelle.

— Evidemment !

— Alors, je vous suis.

Sans fournir d'explications à Mme Fontaubert éfarée de la rapidité des événements, ils s'élançèrent vers la voiture abandonnée devant le garage et ils prirent la direction de la ferme. Mais Hervé, en cours de route, rectifia la direction :

— Passons à Caylus, d'abord...

CHAPITRE XVI

Après avoir quitté Rochelle dont les paroles lourdes de menaces le poursuivaient obstinément, Pierre coupa à travers champs. Le groupe des faneurs suivait d'un pas traînant les charrettes chargées et odorantes. Son père fermait la marche. Il le rejoignit en courant.

— Laisse ta fourche à un des ouvriers et rentre à la ferme avec moi. C'est urgent.

Le paysan regarda son fils et, devant son visage décomposé, une inquiétude lui crispa le cœur :

— Qu'y a-t-il de si grave ?

— Tu le sauras, viens !

— C'est à cause de ce que t'a dit Rochelle ?

— Oui...

Taillard déposa sur une charrette les outils qui lui avaient servi pour son travail et, sans ajouter une parole, il se mit à marcher aux côtés de Pierre d'un pas rapide.

Par prudence le jeune homme s'imposa le silence tout le temps du parcours, mais dès qu'ils eurent atteint la ferme, traversé la cour vide — la fermière et Fanette devaient être à la basse-cour ou au potager — il fit entrer son père dans la pièce que l'on utilisait guère, afin d'être plus tranquille et il ferma la porte à clé. Alors, il cria presque :

— Je sais tout !

Les gros sourcils du fermier se froncèrent, et il eut un **haut le corps** :

— Comment tout ! qu'est-ce que cela veut dire ?

— Un mensonge à cette heure ne servira à rien. Je te répète que j'ai tout appris.

— Et moi je ne comprends pas... s'entêta Antoine Taillard.

— Je t'ai vu sortir avec un gourdin, un certain soir...

— J'avais vu du côté des ruines, rôder un chien inquiétant...

— C'était la nuit où M. Georges Fagès a été attaqué.

— Quelle coïncidence ! ricana Taillard pour masquer son trouble.

— Cette coïncidence m'a paru bizarre, en effet... Cependant, je ne voulais pas, je ne pouvais pas croire à... à ça !

— Mon fils me soupçonner ! c'est du joli !

Pierre reprenait son calme avec peine pour continuer :

— Un autre soir, tu as voulu sortir, avec ton fusil. C'était le soir où M. Fagès chassait les pies...

— La nuit est à tout le monde, je pense ! et les pies aussi !

— Oui, mais tu as renoncé à ton projet quand j'ai résolu de t'accompagner. Et cette nuit-là, grâce à mon intervention, il n'y a pas eu de drame.

Taillard se versa un verre de liqueur et fit claquer sa langue :

— Ton imagination t'égare, mon garçon, tu es en train de bâtir un roman.

— Tu vois bien que je connais la vérité ! Cesse de nier et laisse-moi parler, le temps presse...

— A ton aise...

— Après ces deux incidents, j'ai fait des recherches dans l'affaire Fagès, je me suis procuré les journaux de l'époque et c'est ainsi que j'ai appris une chose stupéfiante.

— Laquelle ?

— Quand on fit l'inventaire des biens de Mlle Maréchal, une bonbonnière manqua. C'était un objet ancien et précieux, une pièce rare dont on donnait dans divers articles une minutieuse description.

— Où veux-tu en venir ?

Les yeux de Pierre se fixèrent sur ceux du fermier et il articula avec peine :

— Cette bonbonnière, je l'ai trouvée dans un trou du grenier, bien dissimulée, un jour que je cher-

chais les rats avec le chien. J'ai pensé d'abord à vous l'apporter mais, à la réflexion, j'ai cru pouvoir en disposer. J'avais très bien vu qu'elle était en or et j'ai voulu l'offrir à Rochelle.

Il soupira profondément :

— A Rochelle !... quelle ironie !

La sueur perlait à son front, il l'essuya d'un revers de main :

— Mais j'ai craint que ce ne soit démodé et qu'elle trouve ce cadeau ridicule. Alors, comme la foire du 19 mars était proche, je suis allé à Montauban, j'ai vendu la bonbonnière à un antiquaire.

— Tu as fait cela ! s'épouvanta Antoine Taillard.

— Le malheur a voulu que ce soit M^e Vidal qui, très amateur de ce genre d'objets, l'achète au marchand. Quand, après la lecture des journaux anciens, j'ai compris l'imprudence que j'avais commise, j'ai voulu racheter la bonbonnière. Trop tard. Mon insistance a dû paraître suspecte... peut-être m'a-t-on suivi, en tout cas Rochelle sait.

Devant le silence de son père il insista :

— Rochelle sait que c'est moi qui ai possédé ce bijou en dernier lieu et elle sait aussi qu'après m'en être défait, j'ai voulu le ravoïr à prix d'or.

— Elle te l'a dit ?

— Tout à l'heure en me menaçant des gendarmes.

— Elle veut te faire arrêter, toi ! cria le fermier.

— Tu as bien laissé arrêter son père.

Antoine Taillard s'affaissa sur une chaise, écrasé par ces révélations. Toute son assurance était tombée il n'avait plus rien du paysan fier de sa force, orgueilleux de sa fortune, maître de son destin.

Pierre surmonta son chagrin et lui conseilla :

— Essaye de fuir, j'expliquerai comme je pourrai ton départ à maman. L'essentiel est de partir. Prends de l'argent, change de vêtements et hâte-toi. L'autobus du soir n'est pas encore passé à Caylus. Tu seras à Montauban assez tôt pour prendre le rapide de nuit sur Bordeaux. Demain matin, à l'aube,

tu peux être sur un bateau à destination de l'Amérique du Sud. Si on m'interroge, je dirai que tu es à la foire de Livron, ça fera perdre du temps...

Un éclair illumina le sombre regard du fermier. L'espoir d'échapper le galvanisait.

— Tu as raison, dit-il, c'est la seule chose à faire. Attrape-moi une valise, je vais...

Il fut interrompu par un bruit de chute dans le couloir. Les deux hommes se précipitèrent. Pierre ouvrit la porte avec une hâte fébrile. Sur le seuil, en travers, la fermière était étendue ne donnant plus signe de vie.

— Elle a dû entendre notre conversation, gémit le jeune homme essayant de soulever sa mère. Vite, aide-moi, portons-la sur son lit...

Antoine souleva sans effort le corps de sa femme et il l'étendit sur leur lit, dans la pièce voisine. Pierre apportait du vinaigre en appelant doucement : « Maman ! maman ! » Elle entr'ouvrit les yeux quelques secondes puis les referma sans avoir parlé.

— Elle vit ! cria le jeune homme, je la soignerai... Mais toi, pars, pars vite !

Le vieux fermier hésitait. Debout près du lit, il contemplait d'un air égaré la compagne de sa vie, l'épouse fidèle et vaillante dont il n'avait connu que le dévouement et la tendresse et qui allait peut-être mourir... par sa faute !

Mais Pierre insista d'une voix brisée :

— Je t'en prie, va-t-en !

Antoine Taillard se rua dans la pièce contigue.

Dans la cour, un ronflement d'auto se fit entendre, il y eut un bruit insolite de pas et de bottes, le murmure confus de voix mêlées, une rumeur inquiétante qui peu à peu entra dans la maison et résonna partout.

Pierre, indécis, mortellement inquiet, aurait voulu se précipiter au dehors, savoir ce qui se passait. Son père avait-il eu le temps de fuir ? Était-ce déjà les gendarmes dont Rochelle l'avait menacé ?

Cependant, il n'osait pas quitter sa mère qui commençait à divaguer.

Une aide lui vint, inattendue : Fanette entra, livide, des larmes coulaient sur ses joues.

— Allez, dit-elle simplement, votre place est près d'eux, moi, je veillerai votre mère...

Il la remercia d'un regard, mit un baiser sur les cheveux de sa mère et courut dans le couloir.

Fany resta seule avec la malade et elle se mit à lui parler à mi-voix, avec des mots gentils et tendres comme l'on fait aux enfants qui ont peur. La fermière se débattit soudain sur son lit, gémit, murmura des phrases incompréhensibles :

— Un gourdin... Il avait un gourdin... Ce n'est pas vrai !... Il n'est pas méchant !...

Fanette assurait de sa petite voix tranquille :

— Personne n'est méchant ici, tout le monde vous aime... Ne craignez rien... Votre petite Fany vous soigne...

Elle dévêta la malheureuse, remontait les draps, bordait la couverture, humectait les lèvres de la malade. Celle-ci continuait son mystérieux monologue :

— Une bonbonnière... elle était là et c'était pour Rochelle... Pierre...

Elle répéta encore le nom de son fils et sa tête se souleva un instant. Elle considéra avec étonnement la petite servante penchée vers son lit, essaya de rassembler ses souvenirs, mais, ne pouvant y parvenir, elle porta les mains à son front et retomba sur l'oreiller avec un soupir déchirant.

CHAPITRE XVII

En quittant le domaine de la Bonnette, à une allure folle, Hervé Duplessis avait tout de suite dressé un plan. Il stoppa à Caylus devant la gendarmerie, fit connaître son identité au brigadier et, l'ayant mis au courant de la nouvelle tournure que prenait l'affaire Fagès, il l'emmena dans son auto, ainsi que deux de ses hommes. Après quoi, faisant demi-tour, la voiture emporta ses six occupants vers la ferme des Taillard.

Elle pénétra dans la cour, saluée par les aboiements du chien de garde. Aucun être humain. Ce fut dans un silence impressionnant que le brigadier poussa la porte donnant accès à la pièce principale.

— Serions-nous arrivés trop tard et l'oiseau se serait-il envolé, s'angoissa Georges Fagès.

Un bruit de pas précipités sonna dans le couloir. Taillard, un portefeuille à la main se dressa dans le chambranle de la porte et s'immobilisa.

— Il me semble, remarqua le brigadier, que vous vous attendiez à notre visite et que vous vous apprêtiez à nous brûler la politesse ?

— Je vais à Montauban pour une affaire urgente, et je n'ai que le temps d'attraper le car, rétorqua Taillard avec calme.

— L'affaire qui nous amène ici est encore plus urgente, fit Georges Fagès d'un ton net. Vous allez probablement faire un voyage, mais sans doute pas celui que vous méditez.

Et, considérant le fermier, dont le visage se contractait, il dit :

— Ces messieurs voudraient savoir où vous vous êtes procuré cette bonbonnière que votre fils a vendue à Montauban, et qu'il a ensuite tenté de racheter.

Le fermier ne répondit pas. Il réfléchissait. Il se

savait perdu et à la merci de cet homme qui avait connu par sa faute les pires tortures morales et physiques. A quoi lui servait de nier ? de crâner ? Ne valait-il pas mieux avouer ? Il se décida brusquement :

— Allons, plus la peine de faire le malin, je suis fait. Cela devait arriver.

Le brigadier intervint :

— Vous vous reconnaissez coupable du meurtre de Mlle Maréchal ?

— Je le reconnais.

— Ecrivez les réponses de Taillard, ordonna le chef à un des gendarmes.

Un premier interrogatoire commença :

— Pourquoi vous êtes-vous attaqué à Mlle Maréchal ? Vous aviez des raisons de lui en vouloir ?

— Une raison capitale : Elle était riche, et j'étais pauvre. C'était injuste. Elle avait un beau domaine et moi, je ne possédais rien. Je voulais une ferme à moi, et non plus travailler chez les autres.

— Comment avez-vous prémédité votre crime ?

— Je ne voulais que la voler. J'ai rôdé plusieurs nuits autour de sa maison pour me rendre compte de ses habitudes, de l'heure de départ de sa femme de ménage, de celle où elle allait dans sa chambre pour dormir. J'avais bien combiné mon affaire. Un soir, j'ai vu entrer chez elle M. Fagès, et j'ai entendu une partie de leur conversation. Il lui demandait un prêt. Elle s'est levée et est passée dans la pièce à côté. Je ne savais pas encore où elle cachait son argent, mais, ce soir-là, je l'ai appris. Elle revint au salon, remit une liasse à son cousin qui lui fit un reçu. Quand il fût parti, j'attendis que Mlle Maréchal se couche...

— Vous n'aviez pas l'intention de la tuer ?

— Non. C'est elle qui a tout gâté. Pourquoi est-elle arrivée au moment où j'ouvrais son coffre ? Elle tenait dans la main le reçu de M. Fagès. Peut-être voulait-elle le ranger ? Elle avait eu là une riche idée ! Tout marchait à merveille pour moi, et voilà que cette vieille toupie venait déranger tous

mes plans ! Elle n'eut pas le temps de pousser un cri...

Un silence tomba. Ce fut Taillard qui reprit :

— Quand elle fut par terre, je pris le tas de billets qui était dans le coffre, je brûlai le reçu et, comme j'avais déplacé la bonbonnière, je l'emportai, craignant que mes empreintes ne soient relevées. Je rentrai chez moi, la nuit était noire, je cachai le trésor et me couchai, bien certain de n'avoir été vu par personne.

Tous avaient écouté en silence ce long et cynique récit. Taillard ne se départit de son calme que pour affirmer :

— Jamais je n'aurais cru qu'un innocent serait condamné à ma place. Cela, je ne l'ai pas voulu. J'ai fait l'impossible pour sauver M. Fagès.

— Sauf de vous accuser.

— Je ne le pouvais pas. Il y avait ma femme, mon fils. Je ne les avais pas fait riches pour les précipiter dans la honte.

Le brigadier demanda encore :

— Pourquoi êtes-vous venu vous installer ici ?

— Oh ! ce n'est pas par bonté d'âme, ni pour aider Mme Fontaubert. Mais je pensais que, s'il y avait du nouveau, elle serait la première à le savoir... et moi le second. Je voulais aussi préparer l'avenir. Je rêvai de marier mon fils avec Rochelle Fagès ; de cette façon, lorsque le père reviendrait du bagne, s'il apprenait un jour la vérité, il ne tenterait rien. Ce mariage, c'était mon salut définitif.

Georges Fagès ricana :

— Je suis revenu trop tôt, c'est sans doute pour cela que vous avez tenté de m'assommer une nuit, aux ruines ?

— Oui.

— Je voudrais bien savoir, dit Hervé, pourquoi vous n'avez pas donné dans le piège de la chasse aux pies ?

Taillard ouvrit la bouche, mais il pensa que cela pouvait compromettre Pierre et se tut.

— Je m'étais dit, reprit Hervé, que le fermier était suspect lors de sa visite à la Bonnette, un soir. Il avait beau étaler son dévouement, vieux de quinze ans, un doute naquit dès que j'eus examiné cet homme. D'abord, j'ai senti qu'il me détestait ; ensuite, en comparant cette haute stature avec celle du colosse qui m'avait renversé d'un magistral coup de poing, je me dis qu'il fallait peut-être chercher de ce côté-là...

Il se tut. Hervé avait parlé plus particulièrement à Georges Fagès et à Rochelle, tandis que le brigadier achevait son rapport. La plume du gendarme grinça dans le silence.

Dans le couloir, Pierre, appuyé au chambranle de la porte, invisible dans le noir, avait assisté à tout l'interrogatoire. Il était immobile, écrasé de douleur et de honte. De la pièce voisine montaient les gémissements incohérents de sa mère.

Le brigadier bourra sa serviette des notes prises par son subordonné et tira de sa poche une paire de menottes :

— Nous n'avons plus rien à faire ici. Levez-vous, Taillard, et tendez vos mains, je vous arrête.

Sans résistance, le fermier se laissa emmener.

La cour grouillait de monde : les ouvriers de la ferme, des voisins venus voir ce qui se passait, des femmes, du foin dans les cheveux, et même des enfants qui ne comprenaient pas.

Un gendarme fit atteler une voiture de la ferme, et un des ouvriers fut chargé de conduire le prisonnier escorté jusqu'à Caylus. Taillard eut un dernier regard chargé de regret vers les beaux bâtiments, les champs bien alignés, les meules de foin, ses bâtiments, ses champs, ses meules, qu'il ne reverrait plus jamais.

La charrette s'éloigna lentement dans le chemin bordé de buissons.

Hervé conduisit Rochelle vers son auto, où Georges Fagès prenait place. Mais la jeune fille était hésitante. Elle regardait une des fenêtres closes, et elle exhala un soupir :

— J'ai tant de chagrin à cause de cette pauvre femme et de ce malheureux garçon... mais je ne peux rien...

Elle ajouta pour elle-même :

— Heureusement, il y a Fanette...

Alors, elle se décida à monter, et l'auto, déferlant le long du chemin, regagna la route, où elle se lança vers la Bonnette. La cour se vida, les ouvriers posèrent leurs outils, les voisins s'éloignèrent.

Dans la chambre où la fermière continuait à divaguer, Pierre sentit tout le poids de ce brusque silence. Le vide s'était fait autour de lui. Seul, il était seul, désormais ! Son père au bain ! Sa mère peut-être folle pour le reste de ses jours ! Il promena un regard égaré dans la pièce et vit Fanette, assise près du lit.

— Qu'attends-tu pour t'en aller aussi ? dit-il durement.

Elle répondit, sans se départir de sa douceur :

— Que vous me chassiez.

Il la regarda, interdit.

— Je n'ai pas envie de te chasser... Tu n'as pas peur dans cette maison maudite ?

— Elle est pour moi le Paradis. Maîtresse est bonne, jamais elle ne m'a grondée. Je n'étais qu'une orpheline quand je suis entrée ici, et elle m'a donné l'illusion d'avoir une famille.

Elle se leva et s'approcha de lui :

— Je resterai toute ma vie, si vous y consentez. Je soignerai votre mère, je dirigerai la basse-cour, et même, s'il le faut, je ferai marcher les travaux des champs, ils ne me font pas peur !

— On rira de toi, on te montrera du doigt en disant : c'est la servante du bagnard !

Elle haussa ses frêles épaules et dit avec conviction :

— Qu'est-ce que ça fait ?..

Pierre se pencha vers sa mère qui s'agitait toujours et l'embrassa.

— Je vais aller chercher un docteur, dit Fanette résolument.

Le jeune homme hochâ la tête et alla s'appuyer aux contrevents entrebâillés. Elle s'approcha et ouvrit complètement :

— Les ouvriers reviendront travailler, je saurai bien les ramener. Prenez courage, je vous aiderai à tout aplanir. Plus tard, si vous le voulez, quand les récoltes seront rentrées, vous vendrez la ferme, et nous irons vivre ailleurs, là où personne ne saura rien de tout ce drame et où vous pourrez l'oublier.

— Fany, pourquoi restes-tu alors que tout le monde m'abandonne ?

— Parce que je vous aime, dit-elle simplement.

Alors, un grand sanglot monta à la gorge du malheureux garçon ; il appuya son front sur la fragile épaule et se mit à pleurer.

CHAPITRE XVIII

Tout de suite après ces événements, le procès fut repris. Cela fit grand bruit dans le Tarn-et-Garonne. L'affaire fut menée rondement et dans le même Palais de Justice, où Georges Fagès s'était vu infliger sa condamnation, il fut réhabilité et les amis qui l'avaient assez vilainement abandonné jadis furent les premiers à venir affirmer qu'ils n'avaient jamais douté de lui. Ainsi est la nature humaine !

Compris dans le premier départ pour la Guyane, Antoine Taillard devait y mourir trois mois après.

Pierre épousa Fanette et, ayant vendu la ferme ainsi que la sage petite amie le lui avait conseillé, ils quittèrent le pays, emmenant la malheureuse mère, dont la raison avait tout à fait sombré, et n'ayant pour les protéger que l'immense amour de Fany. Ils s'en allèrent vers la Bretagne, et personne n'entendit plus parler d'eux.

A la Bonnette, Georges Fagès dirigeait la pro-

priété, et Mme Fontaubert ayant abdiqué toute autorité se laissait vivre douillettement.

Un an s'écoula. Et un matin, la maison fut en fête. Rochelle courait de tous côtés en chantant, bousculait les meubles, coupait les fleurs. Catherine perdait la tête au-dessus de ses fournaux.

Tout ce remue-ménage cessa au bruit joyeux d'un klaxon et la maisonnée entière se précipita vers le jardin.

— Personne ne fait faux-bond, j'espère? s'exclama Georges Fagès. Maître Vidal ?

— Présent ! répondit l'ancien avocat qui, descendant le premier, tendait une main galante à une dame au doux visage et qui était la maman d'Hervé.

Mme Duplessis ouvrit tout de suite ses bras à Rochelle :

— Je suis heureuse de vous connaître !... Mon fils n'a rien exagéré... il semble même qu'il était au-dessous de la vérité.

La jeune fille rougit et conduisit Mme Duplessis à sa grand'mère :

— Soyez la bienvenue, madame, s'attendrit Mme Fontaubert, ce jour qui va voir la consécration du rêve de nos enfants est un jour béni.

— Ils attendent ce bonheur depuis un an !

— J'avais juré de ne penser à moi que quand papa serait réhabilité, dit Rochelle.

Là-dessus, Catherine fit une rapide apparition pour annoncer que le déjeuner était servi. Son bonnet de travers, sa figure écarlate et le beau tablier blanc empesé qu'elle avait revêtu pour la circonstance lui valurent un certain succès.

On se mit à table gaiement et on porta toast sur toast... si bien que tard dans l'après-midi, il fallut aller faire un tour au jardin pour dissiper toutes les vapeurs et les trop bons fumets des vins vieux...

Mais les fiancés s'éclipsèrent et ils prirent le chemin de Caylus. Rochelle s'arrêta à l'entrée du petit chemin et, montrant la borne kilométrique avec un sourire :

— C'est ici que nous nous sommes rencontrés pour la première fois.

— Et que j'ai accroché le « monsieur des ruines » !

— Cher « monsieur des ruines », cause initiale de notre bonheur !

— Voulez-vous que nous fassions le pèlerinage complet ?

— Volontiers.

Ils prirent le chemin étroit bordé de buissons noirs, semé de ronces et ils se retrouvèrent devant les murailles noircies, le sol calciné où l'herbe ne poussait plus.

— Ici, j'ai compris que je vous aimais, dit Rochelle.

— Ici, j'ai compris que pour vous avoir, je bouleverserais le monde.

Rochelle appuya son front sur l'épaule de son fiancé, les cheveux d'or frôlèrent ses lèvres. Le drame était aboli, seule existait désormais leur rayonnante tendresse.

Des pépiements montaient autour d'eux, comme pour servir d'accompagnement à l'hymne d'amour qui chantait dans leur cœur.

FIN

LA SYMPHONIE EN MAUVE

par JEAN KÉRY

A Jean-Claude et à sa maman.

CHAPITRE PREMIER

DÉTRESSE

— Voici l'ordonnance, fit le D^r Valdi en achevant de tracer son paraphe. Les ampoules coûtent cher, mais je les crois indispensables au rétablissement de la malade.

Francis Bertolat jeta sur le papier un regard désespéré, puis releva les yeux vers le médecin en interrogeant :

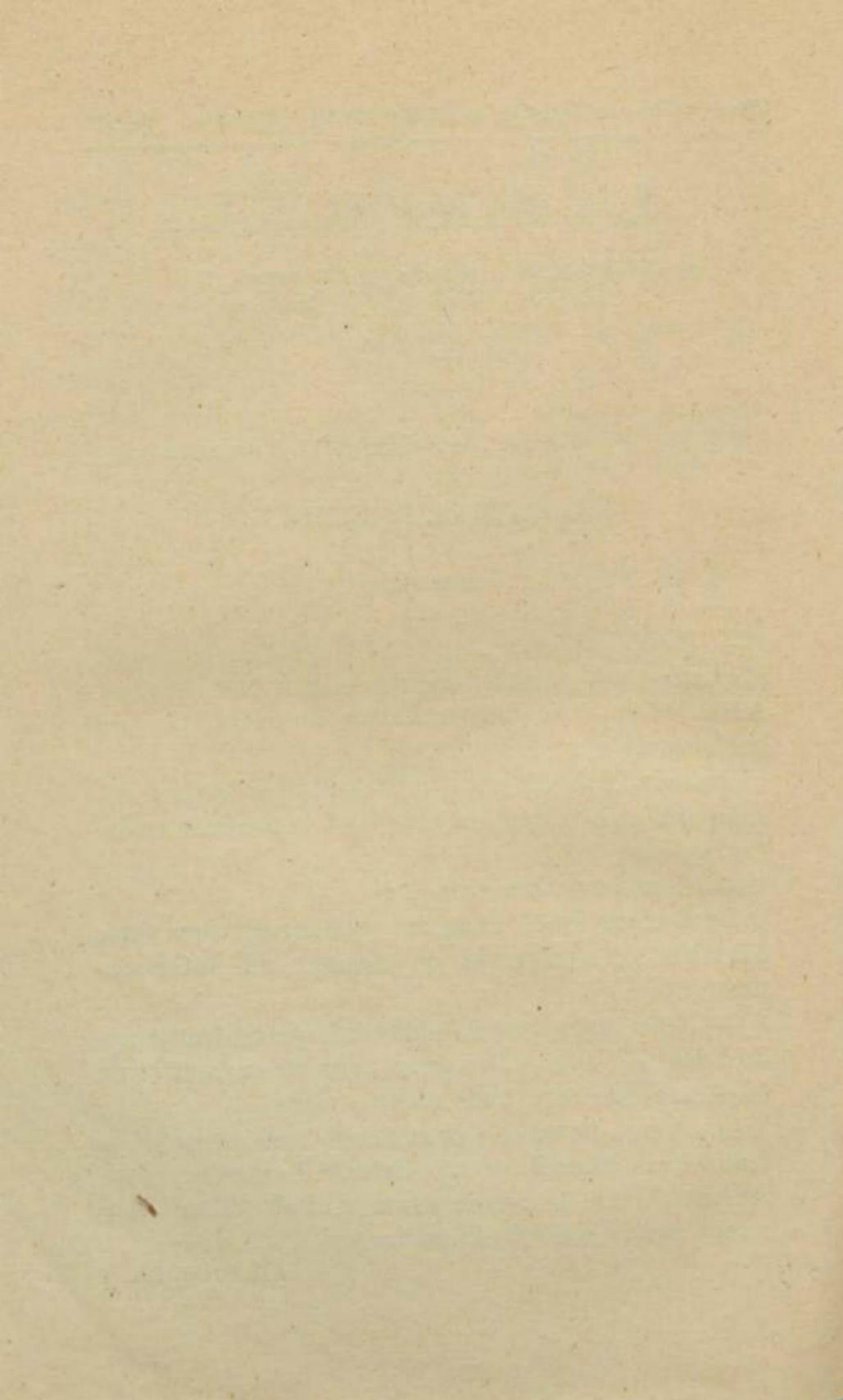
— Combien vous dois-je ?

Le docteur sentit l'angoisse qui perçait sous cette question. Il s'empressa de rassurer son interlocuteur :

— Nous réglerons cela plus tard, quand vous viendrez me voir avec votre sœur pour me permettre de constater que mon traitement a réussi.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main dans laquelle se révélèrent d'un côté l'estime, de l'autre la reconnaissance. Puis ils se séparèrent sur le seuil de la porte.

(A suivre).



1659. Imp. « La Semeuse »
Étampes (S.-et-O). France.
1939

COLLECTION FAMA



Derniers volumes parus :

642. L'allié des mauvais jours, par Jean KÉRY.
643. Doho l'enchanteresse, par M. GEESTELINCK.
644. L'auberge de la belle étoile, par J. VOUSSAG.
645. L'amour a brisé la chaîne, par Cl.-Ch. GÉNIAUX.
646. Divine clarté, par Roger d'AUBIGNY.
647. La fauvette du gai moulin, par A. BONNEAU.
648. L'amour qui s'efface, par José REYSSA.
649. Le monsieur des ruines, par Madga CONTINO.

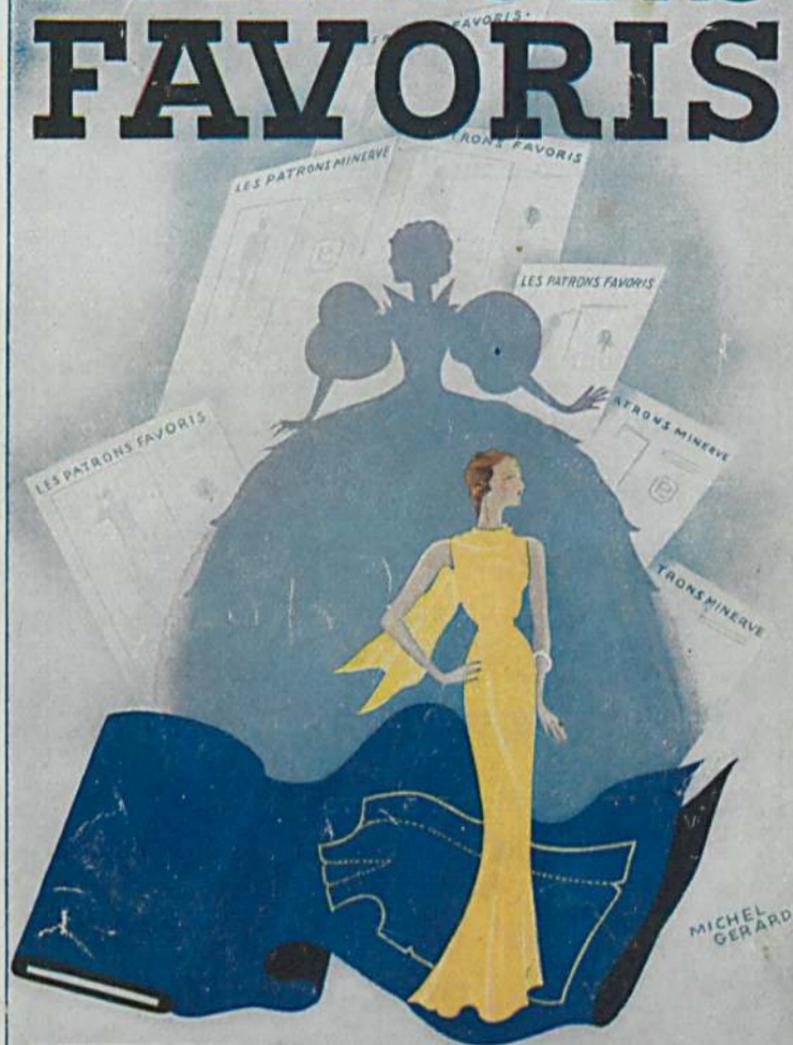
Prochain volume à paraître :

650. La symphonie en mauve, par Jean KÉRY.



En vente partout : **2 francs**

LES PATRONS FAVORIS



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS

Imp. des Beaux-Arts - Paris